





MEMOIRES

ET AVANTURES

D'UN HOMME

DE QUALITÉ.

TOME TROISIÈME.

1917

MAILED
JAN 12 1917
RECEIVED
JAN 12 1917
JAN 12 1917

MEMOIRES
ET AVANTURES
D'UN HOMME
DE QUALITÉ

Qui s'est retiré du monde.

NOUVELLE EDITION

*Revûe & considérablement augmentée sur quelques
Manuscripts trouvés après sa mort.*

TOME III.



A AMSTERDAM,

Et se trouve à Paris

Chez {
MARTIN, rue S. Jacques.
DESAINT & SAILLANT, rue Saint
Jean de Beauvais.
POIRION, rue S. Jacques.
DURAND, rue du Foin.
HOCHEREAU, { Quai de Conti.
PISSOT,

M. DCC. LVI.

281759
—
23 1 33

23 10 1931

RECEIVED

10 10 1931

10 10 1931

PQ

2021

M5

1756

t.3



MEMOIRES

D U

MARQUIS DE ***.

AVANT-PROPOS.

J'ET O I S tranquille depuis trois ans dans l'Abbaie de..... que j'avois choisie pour le lieu de ma retraite. La générosité du Comte de..... y fournissoit à mon entretien. Le soin de mon salut & le tendre souvenir de ma chere Epouse faisoient mon unique occupation , & servoient chaque jour à me détacher de plus en

Tome III.

A

plus des choses de la terre. Si je rappellois quelquefois mes aventures passées , c'étoit pour me confirmer dans la haine du monde , en considérant le peu de solidité de ses biens les plus flatteurs. J'avois même écrit , dans cette vûe, l'histoire de ma vie; & je ne la relisois jamais sans me sentir enflammé d'un nouvel amour pour la solitude , & sans bénir le Ciel qui avoit soutenu ma constance parmi tant d'adversités. J'avançois d'ailleurs vers la vieillesse : j'étois à la fin de ma cinquante-troisième année. Mes longs chagrins , mes voyages , les changemens de climat , avoient altéré mon tempérament ; & quoique je ne ressentisse aucune infirmité considérable , je m'appercevois , en mille manieres , de la diminution de mes forces. Je n'avois point assez

*DU MARQUIS DE ***.*

de raisons d'aimer la vie , pour travailler à la prolonger ; long-tems ; cependant mes Amis m'obligeoient à des ménagemens , auxquels je m'affujettissois par complaisance. Trois ans s'étoient ainsi écoulés ; & je m'étois accoutumé à ce train de vie , que je croiois devoir durer jusqu'à ma mort.

Non , les hommes ne forment point de desseins qui ne soient sujets à changer , ni de résolutions qui ne puissent être ébranlées. Je ne suis point naturellement inconstant ; cependant je vis tous les arrangemens de conduite que j'avois pris , s'évanouir presque tout d'un coup. La considération que je crus devoir à une personne de la plus haute naissance , les prieres d'un grand Evêque , les instances de M. le

Comte de. & celles de tous mes Amis , me firent renoncer pour quelques années à cette solitude , qui m'avoit paru si douce & si nécessaire. Voici quelle fut l'occasion d'un changement si peu prévu , & dont je m'étonne encore tous les jours , quoique je ne puisse m'en repentir.

M. le Duc de. . . avoit de grandes Terres auprès de l'Abbaie où je m'étois retiré. Il y étoit venu passer quelque tems , au commencement de la belle saison. Le Pere Prieur de l'Abbaie se crut obligé d'aller rendre ses devoirs à un si illustre voisin , & me proposa de l'accompagner. Quelque respect dont je fusse rempli pour ce Seigneur , je refusai cette visite , qui me parut s'accorder mal avec la profession que je faisois de vivre en Solitaire. Le Pere

*DU MARQUIS DE ***.* 5

Prieur me fit quelques instances inutiles, & partit enfin sans moi. Il revint le soir du même jour, & me parut charmé de la maniere dont il avoit été reçu. Il me dit que M. le Duc, & M. l'Évêque de... son proche Parent, qui étoit avec lui, l'avoient comblé d'honnêtetés; que non-seulement ils l'avoient forcé de dîner avec eux, mais qu'ils s'étoient engagés à lui faire l'honneur de venir prendre un repas à l'Abbaie quelques jours après; qu'il n'épargneroit rien pour les bien traiter, & qu'il me conjuroit de l'aider à faire les honneurs de sa maison. Je n'eus pas de peine à lui accorder ce qu'il souhaitoit. M. le Duc & le Prélat vinrent, comme ils l'avoient promis. Ils parurent fort contents du dîner, qui étoit des plus magnifiques.

6 M E M O I R E S

Le P. Prieur crut me faire plaisir , en tournant la conversation sur ma naissance & sur mes aventures. On me pressa d'en raconter quelque chose ; ce que je ne pus refuser sans incivilité. Les deux Seigneurs eurent la bonté d'en paroître touchés , & redoublèrent les marques d'attention qu'ils m'avoient données d'abord. M. le Duc me fit promettre que je l'irois voir quelquefois , & que j'entretiendrois quelque liaison avec lui , pendant le séjour qu'il devoit faire dans le canton. Je me trouvai ainsi engagé , malgré moi , à sortir assez souvent de l'Abbaie ; il m'arriva même de passer cinq ou six jours de suite au Château , où l'on me faisoit une espèce de violence pour me retenir. Ce fut apparemment pendant ce tems - là , que M. le Duc

forma le dessein de m'arracher à ma solitude , pour me rendre utile à son service. Il ne me le fit connoître , néanmoins , qu'après son retour à Paris. Je reçûs de lui , quinze jours après son départ , une Lettre pleine d'amitié & de civilité , dans laquelle il me remercioit d'avoir contribué à le desennuyer à la campagne. Il m'assuroit de son estime , dans les termes les plus obligeans ; & après mille offres de services , il ajoûtoit avec beaucoup de bonté , que tout ce qu'il pouvoit m'offrir n'approchoit point de ce qu'il attendoit de moi : qu'à peine osoit-il me faire une proposition , pour laquelle il appréhendoit de me trouver trop d'éloignement ; qu'il n'ignoroit pas mon inclination pour la solitude , & les raisons que j'avois de

8 *M E M O I R E S*

l'aimer ; que connoissant néanmoins la bonté de mon cœur & ma générosité, il se flattoit que je voudrois bien me faire violence en quelque chose pour l'amour de lui ; en un mot, qu'il étoit question du Marquis son fils, qui lui étoit extrêmement cher, parce qu'il étoit unique, & parce qu'au jugement de tout le monde, il paroissoit plein de bonnes qualités ; que son dessein étoit de le faire voyager pendant quelques années ; qu'en vain chercheroit-il un Guide plus sage & plus expérimenté que moi, & sur l'attention duquel il pût se reposer plus sûrement ; qu'en me demandant cette grace, il me demandoit une chose qu'il auroit voulu pouvoir entreprendre lui-même ; mais que ses emplois & son rang l'attachant nécessairement à

la Cour, il me remettoit toute son autorité de Pere , & qu'il étoit persuadé que j'en voudrois bien prendre la tendresse.

Cette Lettre , dont je ne rapporte point plusieurs endroits qui m'étoient trop avantageux , produisit sur moi l'effet qu'elle y devoit faire ; c'est-à-dire beaucoup de reconnoissance pour M. le Duc , mais nulle envie de satisfaire son désir. Je me hâtai de lui répondre , que je me croiois très-honoré de la confiance qu'il me marquoit ; mais qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'après tant de malheurs & d'agitations , je pusse quitter le port tranquille où j'étois , pour m'exposer à de nouveaux orages. » D'ailleurs , » ajoûtois-je , je répondrois mal » à votre espérance : dégoûté » comme je suis du commerce

» des hommes , je me sens peu
» propre à régler l'éducation de
» Monsieur votre Fils , que sa
» naissance destine aux grandeurs
» de la Cour. Je hais trop le mon-
» de , pour être capable d'inspi-
» rer aux autres les moïens de lui
» plaire , & l'estime de ses fa-
» veurs. »

Je n'entendis parler de rien , pendant quinze jours ou trois semaines. Je crus que ma réponse avoit refroidi M. le Duc , & qu'il étoit satisfait de mes raisons. Un jour , au moment que je m'y attendois le moins , je vis entrer dans ma chambre le Comte de.... Son arrivée me surprit , parce qu'il avoit coutume de me prévenir sur ses visites. Je le reçus avec ma tendresse ordinaire. Après les premières civilités , je m'aperçus , par son embarras ,

qu'il avoit l'esprit occupé , & qu'il avoit quelque ouverture à me faire. De quoi s'agit-il , mon cher Comte , lui dis-je ; j'entrevois que vous m'apportez des nouvelles affligeantes. Ne me déguisez rien , je suis préparé à tout. Il me répondit qu'il ne sçavoit rien qui dût me chagriner ; mais qu'il doutoit si j'approuverois la commission dont il s'étoit chargé , & que c'étoit la seule cause de son embarras. M. le Duc de... continua-t-il , en tirant une Lettre de sa poche , m'a écrit ce que vous allez lire , & je n'ai pû me dispenser de venir du moins vous proposer ce qu'il demande avec tant d'instance. Prenez la peine de lire sa Lettre , elle vous instruira. Je la lûs , & j'y trouvai une partie de ce qu'il m'avoit fait l'honneur de m'écrire lui-même.

Il conjuroit le Comte de se joindre à lui pour me fléchir , & il le pressoit par tous les motifs que la politesse & la générosité peuvent employer. Ce n'est pas tout , continua le Comte ; vous verrez ici demain M. le Duc avec Monsieur son Fils , & M. l'Evêque de..... J'ai passé par Paris , où j'ai eu l'honneur de les saluer : ils m'ont assuré que je ne les précéderois que d'un jour , & ils se promettent d'achever , par leur présence, ce que mes sollicitations auront commencé. Vous me jetez dans un étrange embarras , lui dis-je , & vous avez bien dû prévoir que ce qu'on exige de moi ne sçauroit m'être agréable. Quoi ! vous voulez qu'à l'âge où je suis , j'aie parcourir tous les Roiaumes de l'Europe , & fournir par mes aventures la matiere

d'un nouveau Roman ! Et dans quelle vûe encore ? Par quel intérêt prétendez - vous m'y porter ? Pour accompagner un jeune Seigneur que je ne connois point, & dont je ne connois le Pere que depuis deux mois. C'est tout ce que l'amitié pourroit exiger de moi pour vos enfans , ou le devoir pour les Princes du Sang de mon Roi. Non , non , mon cher Comte ; vous ne me verrez pas sortir légèrement de ma solitude. Le seul voiage qui me reste à faire est celui de l'Éternité.

Je demeurai ferme dans cette résolution , jusqu'à l'arrivée de M. le Duc. Je serois ennuieux si je rapportois les résistances que je fis pendant trois heures à ses prieres , & à celles du Prélat. Ils désespérèrent plus d'une fois de me vaincre : mais leur honnê-

teté , leurs instances , leurs manieres nobles & ouvertes , m'arracherent enfin le consentement qu'ils fouhaitoient. La vûe du jeune Marquis servit beaucoup à me déterminer : il joignit lui-même des caresses si tendres & si naturelles à toutes les raisons du Duc , que moitié convaincu , moitié attendri , je donnai parole que je me trouverois prêt à partir quand on le voudroit. Nous réglâmes la route que nous tiendrions , pour la facilité des Lettres de change. Il fut arrêté que nous commencerions par le voyage d'Espagne ; que nous passerions ensuite en Angleterre ; de là en Hollande ; de Hollande en Allemagne , puis en Italie , d'où nous reviendrions en France par la Savoie. C'étoit une course qui devoit durer environ trois ans.

Le tems ne pouvoit être plus favorable. Le Congrès d'Utrecht & les Conférences de Rastat avoient donné la paix à l'Europe. La confiance commençoit à renaître entre les Peuples des différens Etats. Nous pouvions compter tous nos Voisins pour nos Amis , & voiajer chez eux avec autant de liberté qu'en France ; ainsi tout nous promettoit une route facile & agréable.

Nous convînmes encore , avec M. le Duc , que Monsieur son Fils prendroit le nom de Marquis de Rosemont , au lieu de celui qu'il portoit ; pour demeurer inconnu à ceux à qui nous voudrions l'être. Je me fis appeller simplement Monsieur de Renoncour. Aiant pris ainsi nos mesures , nous n'attendîmes plus , pour partir , que la chaise qui devoit nous condui-

16 *MEM. DU MARQ. DE ***.*

re , deux Laquais que M. le Duc fit venir de Paris , & des Lettres de change pour des Banquiers de différentes Villes. Ma Fille vint me dire adieu dans cet intervalle. Notre séparation ne se fit point sans larmes. Cette chere Fille me fit mille reproches sur ma résolution ; mais c'étoit une affaire finie. Nous prîmes enfin le chemin d'Orléans , suivis de trois Valets à cheval ; car Scoti voulut être aussi du voiage. Il étoit encore plein de vigueur & de santé , malgré ses soixante-quatre ans.





MEMOIRES

D U

MARQUIS DE ***.

LIVRE SIXIEME.

JE laisse aux Géographes , & à ceux qui ne voient que par curiosité , le soin de donner au Public la description des Pais qu'ils ont parcourus. L'histoire que j'écris n'est composée que d'actions & de sentimens. J'entreprends de rapporter ce que j'ai fait , & non ce que j'ai vu. Les cœurs sensibles,

les esprits raisonnables, tous ceux, en un mot, qui sans suivre une Philosophie trop sévère, ont du goût pour la vertu, la sagesse & la vérité, pourront trouver quelque plaisir dans la lecture de cet Ouvrage. C'est pour eux seulement que j'écris.

Lorsque je me trouvai seul avec le Marquis de Rosemont, je m'attachai d'abord à acquérir une parfaite connoissance de son caractère & de ses inclinations. Ce n'étoit point une chose difficile. Le Marquis avoit un de ces beaux naturels, qui ne courent aucun risque à se laisser approfondir. Je l'engageai insensiblement à me raconter quelles avoient été ses occupations, jusqu'à sa dix-huitième année où il entroit alors. Il me dit qu'il avoit été au College jusqu'à la seizième, & que

les deux dernieres , il les avoit passées à l'Académie : qu'il avoit eu pour Gouverneur un homme sévere , qui se faisoit un devoir de le tenir dans une espèce de captivité ; que cette contrainte lui avoit extrêmement déplû ; qu'il avoit souhaité mille fois de sortir d'une tutele si dure , & qu'il haïssoit cet insupportable Argus , jusqu'au point d'avoir refusé de lui parler depuis qu'il étoit délivré de ses mains. Je pris plaisir à faire ainsi raisonner le jeune Marquis sur les particularités de son enfance ; & je reconnus , dès notre premiere conversation, que malgré l'air de douceur qui paroïssoit dans ses yeux & sur son visage , il avoit les passions fort vives , & que s'il aimoit la liberté , c'étoit pour les satisfaire. Cette découverte ne m'allarma

point. Je hais au contraire l'indolence dans la jeunesse , & je suis persuadé que la grandeur de l'ame suppose de grandes passions ; l'importance est de les tourner à la vertu.

Ce qui me rassuroit encore dans le Marquis , c'est qu'avec une vivacité extrême , & un cœur tel que je me l'imaginois , il avoit du moins un fond de raison , qui lui faisoit goûter une réflexion solide. J'affectois d'en mêler quelques-unes à son récit ; & je vois que loin d'en être embarrassé , il y ajoûtoit les siennes , en homme qui est déjà accoutumé à penser. Sa franchise me plut aussi beaucoup. Je découvris bientôt le fond de son ame ; & huit jours d'habitude m'apprirent à démêler si bien ses sentimens , que je l'aurois défié d'avoir quel-

que chose de réservé pour moi. Il est vrai que les manieres tendres & prévenantes que je pris avec lui , m'attirerent facilement sa confiance. J'estimai qu'il valoit mieux commencer ainsi par l'amitié , étant sûr de faire naître le respect quand il en seroit tems. Le passage du respect à la tendresse est moins facile , surtout dans les jeunes gens , qui ne s'avisent gueres d'aimer ce qu'ils ont une fois appris à craindre. Cette conduite me réussit si parfaitement , que le Marquis , qui sentit le prix de ma complaisance & de mes honnêtetés , se porta de lui-même à tous les sentimens que j'avois lieu de souhaiter qu'il conçût pour moi. Je lui disois souvent que je ne voulois point qu'il me regardât sur le pied d'une personne qui avoit quelque

empire sur lui ; qu'il falloit que nous vécussions en Amis ou en Freres , & qu'on eût peine à deviner de quel côté étoit le plus tendre attachement. Il me répondit qu'il auroit toujours cet avantage sur moi , qu'outre une tendresse de parfait Ami dont il pouvoit m'assurer , il m'honoreroit encore comme un Pere. En effet il ne se relâcha jamais de cette disposition. C'est par une suite des mêmes sentimens , que dans l'élévation où il se trouve aujourd'hui par la mort du Duc son Pere , il me permet d'écrire librement les aventures de notre Voiage. Il consent même que pour le plaisir ou l'utilité du public , je raconte les fautes où l'ardeur de la jeunesse le fit tomber. Elles ne peuvent lui être qu'honorables ; car outre qu'elles sont

de la nature de celles qu'on a reprochées à tous les Héros , il est si beau de les avoir sçû reconnoître & d'avoir toujours combattu pour les éviter , qu'il y a une espece de gloire à en faire un aveu libre & sincere.

Nous arrivâmes à Bourdeaux vers la fin du mois de Juillet. La pluie , qui duroit sans relâche depuis huit jours , avoit tellement rompu les chemins , & nos Valets avoient été mouillés si continuellement , que nous fûmes obligés de nous arrêter dans cette Ville , pour attendre un tems plus commode. Je pris cet intervalle de repos , pour faire commencer , au Marquis , un exercice dont je m'étois apperçû qu'il avoit besoin. Il avoit fait ses études , comme un enfant de qualité les fait dans un College ;

c'est-à-dire , qu'il y avoit appris quelques mots de Latin , & à tourner médiocrement des vers. A l'Académie , il s'étoit formé aux exercices du corps ; à monter à cheval , à faire des armes , à danser , & à jouer de quelques Instrumens : mais il ignoroit les sciences qui servent à polir & à cultiver l'esprit ; de sorte que ce qu'il avoit de discernement & de bon goût , il ne le devoit qu'à ses talens naturels. J'eus du chagrin de voir de si belles dispositions en danger de devenir inutiles , par la négligence ou la grossièreté de ses Maîtres. Je le fis consentir à se mettre sur les voies de l'Histoire , de la Géographie , de l'Eloquence. Je lui inspirai du goût pour les livres, qu'il avoit assez négligés jusqu'alors. De quel avantage vous seroit-il , lui dis-je ,
d'être

d'être né au-dessus du commun des hommes , si l'ignorance vous ravalloit au-dessous d'eux ? Votre naissance feroit votre honte ; & l'on ne feroit attention que vous occupēz un rang distingué , que pour penser en même tems que vous n'en êtes pas digne. Je veux qu'il y ait eu un tems où les personnes de qualité , par une pitoyable affectation de grandeur & d'indépendance , se faisoient un point d'honneur de ne rien sçavoir ; c'étoient les fausses idées d'un siècle grossier , qui jugeoit mal du prix des choses. Mais tout a changé de face aujourd'hui ; le sçavoir va de pair avec la qualité ; il l'emporte même , en ce qu'un homme d'esprit , sans naissance , se fera considérer plus sûrement qu'un homme de qualité sans esprit. Ne sentez-vous pas , mon

cher Marquis , de quelle indécence il est , dans un rang distingué , d'ignorer ce qui est connu du grand nombre dans les conditions les plus communes ? Le privilège de l'élevation se réduira donc à précéder la foule dans les cérémonies , à se faire traîner dans un carosse , & à traiter son corps plus délicieusement. Etrange distinction , qui ne suppose ni vertu , ni mérite , & qui n'est fondée que sur des biens que la fortune donne & qu'elle peut ôter !

Le Marquis me promet de s'appliquer sérieusement , & d'employer à l'étude tous les momens dont il pourroit disposer. On verra le goût qu'il y prit dans la suite , & les progrès surprenans qu'il y fit. J'achetai à Bourdeaux les meilleurs livres que je pus trouver , & j'en remplis une malle ,

qui devint la plus chere partie de notre équipage. Le mauvais tems continua pendant trois semaines avec si peu d'interruption , que nous ne crumes point pouvoir nous mettre en chemin sans péril. Ce retardement produisit une aventure des plus plaisantes. Le Maître de l'Auberge , où nous étions logés , avoit une fille de l'âge de 25 ou 26 ans , brune , mais grande & fort bien faite , qui paroissoit languir dans l'attente du mariage. La bonne grace du Marquis , qu'elle voioit sans cesse , parce que la pluie nous retenoit à la maison , fit impression sur son cœur. Elle n'étoit pas de mauvais goût. Le Marquis avoit la taille très-bien prise , de grands yeux noirs à fleur de tête , vifs & brillans , quoiqu'ils fussent pleins de douceur ; le teint d'une blan-

cheur admirable , & en même tems fort animé. Une forêt de cheveux chateins clairs lui descendoit jusqu'à la ceinture. Il avoit , avec cela, naturellement le port & les manieres d'un homme de distinction , & je ne sçais quel air enjoué & badin qui le faisoit trouver aimable au premier coup d'œil ; de sorte que je ne fus point surpris que notre belle Hôtesse fût devenue sensible pour lui. Je ne fus pas le premier à m'en apercevoir. Scoti me dit un jour ; Je crois , Monsieur , que la Fille de notre Hôte est amoureuse de Monsieur le Marquis : j'ai remarqué que le soir surtout , lorsque vous êtes à table , elle se rend dans la cour , où elle passe une demi-heure à le regarder au travers de la fenêtre , & puis elle est toute rêveuse pendant la soirée.

Elle me disoit , il y a quelque tems , qu'elle s'étonnoit qu'un jeune homme , aussi honnête que Monsieur le Marquis , ne lui eût pas encore dit une parole depuis quinze jours que nous sommes à Bourdeaux , & qu'elle croioit les jeunes gens de Paris plus galans. Enfin , lorsque nous sommes à manger ensemble , continua bonnement Scori , c'est toujours de lui qu'il faut qu'elle nous entretienne.

Elle est folle , répondis-je ; il faut la laisser faire , & n'y pas prendre garde. Je ne laissai pas d'y faire attention , & je reconnus à la langueur de ses regards , lorsqu'elle avoit occasion de voir le Marquis , qu'elle étoit vivement atteinte. J'en riois intérieurement , & j'étois charmé d'un autre côté que le Marquis ne

jettât pas même les yeux sur elle. Il avoit été élevé avec beaucoup de retenue , & toutes ses affections étoient encore innocentes. Lorsque la pluie eut cessé entièrement , je fis mes comptes avec l'Hôte , & nous nous préparâmes à partir le lendemain. Nous nous couchâmes de bonne heure, pour nous lever plus facilement de grand matin. J'étois endormi profondément , lorsque je fus éveillé tout d'un coup par la voix du Marquis qui crioit ; à moi , à moi , on me vole. Sa chambre n'étoit séparée de la mienne , que par une légère cloison. Je me leve promptement , & je cours à la sienne avec mon épée. Je trouvai à la porte nos trois Valets , que le même bruit avoit éveillés ; j'en envoie un chercher de la lumière , j'ordonne aux

deux autres de garder soigneusement la porte , & j'entre seul dans l'obscurité, en demandant au Marquis de quoi il s'agissoit. Il se leve aussi , & me répond d'une voix assez troublée , qu'il y avoit certainement quelqu'un dans sa chambre ; qu'il avoit entendu ouvrir la porte & marcher doucement ; qu'ayant demandé qui c'étoit , & ne recevant point de réponse , il avoit appelé aussi-tôt du secours. Je lui dis qu'il y avoit bien de l'apparence que tout ce qu'il me racontoit s'étoit passé en songe , & qu'il nous avoit alarmés mal à propos. La lumière vint enfin , & nous fit appercevoir que le Marquis ne s'étoit pas trompé tout-à-fait. Nous vîmes notre jeune Flôtesse, assise sur une chaise , la tête appuyée sur une de ses mains , dont elle se cachoit

le visage & les yeux, qu'elle avoit tout en pleurs. Hé ! ma belle Enfant , lui dis-je ; qui vous amene ici à une telle heure ? C'est donc vous , qui veniez voler Monsieur le Marquis ? Elle se leva , mais sans répondre autrement que par une abondance de larmes. Je compris aisément son dessein , & que sa timidité l'avoit empêché de se faire connoître , lorsque le Marquis avoit demandé d'abord qui c'étoit. Je lui dis : Croiez-moi , Mademoiselle ; retirez-vous , il est tems que chacun dorme : ce n'est pas la peine de lier si particulièrement connoissance , pour le peu de tems que nous avons à nous voir. Elle ouvrit enfin la bouche ; Ah ! Monsieur , me dit-elle avec un soupir , permettez que je demeure du moins un moment avec Mon-

sieur le Marquis , puisque j'aurai le malheur de ne le revoir jamais. Vous êtes une badine , repris-je , qui n'avez rien à lui dire. Croiez-moi encore une fois , allez vous coucher. Embrassez-la, Monsieur, pour lui dire adieu , continuai-je en parlant au Marquis. Il étoit tout décontenancé dans sa robe de chambre , & ne sçavoit que penser d'une telle aventure. Il l'embrassa pourtant. Elle le laissa faire ; & comme il se retiroit , elle retint une de ses mains qu'elle ferroit dans les siennes , en continuant de pleurer. Je craignis qu'à la fin il ne fût attendri de cette scène ; & prenant la jeune fille par le bras , je la conduisis à l'escalier, où je demeurai , jusqu'à ce qu'elle fût descendue. Je fis préparer sur le champ nos chevaux , & nous partîmes au clair de la lune ,

qui rendoit la nuit aussi belle que les plus beaux jours.

J'attendis que le Marquis me parlât le premier de son aventure nocturne. Il ne tarda gueres à me dire qu'il croioit cette fille folle , & qu'il n'avoit pas eu la moindre rélation avec elle , pendant notre séjour à Bordeaux. Je conviendrai avec vous qu'elle est folle , lui répondis-je , quand nous aurons distingué les différentes manieres dont on peut l'être. Il y a une folie qui vient de la tête , & qui suppose un dérangement dans l'esprit ; c'est une disgrâce humiliante , qui montre la foiblesse de l'homme , & qui inspire de la compassion , parce qu'elle n'est pas volontaire. Mais il y a une autre espece de folie , qui vient du cœur , & qui est causée par la violence des passions ;

*DU MARQUIS DE ***.* 35
celle là est honteuse , & nous rend
coupables , parce que nous som-
mes libres d'y résister. Telle est
celle de notre jeune Hôtesse.
Voiez de quoi elle l'a rendue ca-
pable. Elle oublie toutes les loix
de la sagesse & de l'honneur ,
pour venir vous trouver dans vo-
tre chambre. Elle sçait qu'elle ne
vous reverra jamais , & qu'elle
n'a rien à prétendre à votre af-
fection ; cependant elle s'expose
à perdre sa réputation pour se sa-
tisfaire un moment , & elle ne
voit pas même que son impru-
dence n'est propre qu'à lui attirer
votre mépris ; car il est impossi-
ble qu'un honnête homme esti-
me une fille sans pudeur & sans
retenue ? Mais pourquoi m'aime-
t-elle , me demanda le Marquis ,
moi qui ne lui ai jamais dit un
mot. Oh ! répondis-je , vous me

parlez d'une des plus grandes bizarreries du cœur humain. Je ne veux pas que vous ignoriez, mon cher Marquis, que la nature a mis, dans les deux sexes, une violente inclination l'un pour l'autre. Un jour viendra, que vous le connoîtrez par expérience. Ce penchant général est quelquefois déterminé par des causes, qui sont inconnues à ceux mêmes qui en ressentent l'effet. Les uns sont touchés par la beauté ; d'autres par l'esprit, par la bonne grace, par le son de la voix, par un coup d'œil, par un sourire ; d'autres enfin, par quelque chose de tout cela, qui se fait sentir bien souvent, sans qu'on puisse en démêler la cause, pour s'en rendre raison à soi-même. De la manière dont nous sommes faits, il ne fait point espérer que nous puis-

sions toujours être insensibles à ces premiers mouvemens ; ils préviennent ordinairement la raison : mais il est certain que nous sommes toujours assez forts pour en arrêter le progrès. La sagesse veut alors qu'on examine , si la Religion & l'honneur ne trouvent rien qui les blesse dans ces commencemens d'affection. On ne risque rien , quand on se détermine après un tel examen. Les passions , qui ont une si belle source , conservent ordinairement la noblesse & la pureté de leur origine. Au contraire , si l'on se laisse entraîner par un aveugle penchant , il n'y a point d'excès où l'on ne puisse tomber sans les avoir prévûs ; & ce qui est encore plus malheureux , c'est que les passions déréglées se fortifient plus vite qu'on ne peut se l'ima-

gner , il devient presque impossible de les vaincre , lors même qu'on apperçoit le précipice où elles ont conduit. Je pris de-là occasion de raconter , au Marquis , quelques histoires qui pouvoient servir à confirmer mon discours. Je lui fis une vive peinture des malheureux effets d'un amour illicite , dans plusieurs personnes dont il connoissoit les noms. Renversement de fortune , perte des biens , de l'honneur & du repos. Il m'écoutoit avec une attention surprenante , & j'appercevois sur son visage les différentes impressions que mes paroles faisoient sur son cœur. Enfin il me dit , comme s'il fût sorti d'une profonde rêverie : Je n'appréhende point d'être jamais exposé aux malheurs dont vous parlez. Il me semble que je n'ai point de dis-

position à devenir tendre , & je ne conçois pas comment on peut aimer une femme jusqu'à faire tant de folies pour elle. Mon Dieu , lui répondis-je , défions-nous de nous-mêmes. Vous voilà bien instruit du péril. Veillez sur votre cœur ; & souvenez-vous , surtout , de ne perdre jamais de vûe l'honneur & la Religion.

Quand nous fumes arrivés à Bayonne , je pris des mesures pour faire le voiage commodément jusqu'à Madrid. La difficulté des montagnes me fit balancer si nous n'abandonnerions pas notre Chaise , pour marcher à cheval : mais , aiant appris que quantité de Seigneurs François & Espagnols passoient tous les jours dans la même voiture , j'espérai que nous pourrions nous tirer aussi heureusement. Nous

passâmes le Bidassoa , qui étoit fort enflé par la pluie ; & nous étant arrêtés pour dîner à Iron , premier Bourg d'Espagne , nous y fumes si mal traités , que nous en tirâmes un mauvais augure pour le reste du chemin. Nous fumes pourtant beaucoup mieux à Saint-Sébastien ; mais ce ne fut pas sans peine, que nous traversâmes quantité de montagnes & de chemins pierreux , pour y arriver. Cette Ville me parut jolie. Ses rues sont larges , droites , & bien pavées. On nous conseilla d'y séjourner , pour nous y pourvoir d'un *Moco de Mulas* , c'est-à-dire , d'un Guide qui pût nous conduire dans les chemins difficiles , & nous servir d'Interprete. Les Hôtelleries sont pitoiables jusqu'à Burgos ; quoiqu'on m'ait assuré qu'elles sont incompara-

*DU MARQUIS DE ***.* 41
blement meilleures aujourd'hui ,
qu'elles n'étoient avant que Phi-
lippe V. fût monté sur le Trône
d'Espagne. Le grand commerce ,
qui est maintenant entre les deux
États , y a fait mettre quelque
changement. Notre Guide avoit
soin d'acheter nos vivres , & de
les faire préparer. C'étoit presque
toujours quelques mets assez dé-
goûtans. Je n'étois pas fâché que
le Marquis fût ainsi réduit , pen-
dant quelque tems, à une nourri-
ture grossiere & mal préparée. Les
chambres & les lits ne valoient
gueres mieux ; & souvent même ,
n'en pouvant trouver , nous pas-
sions les nuits entieres dans notre
Chaise, sans prendre d'autre tems
pour le sommeil que celui qui
étoit nécessaire à nos chevaux
pour se reposer.

Je ne manquois pas de faire

sentir au Marquis , par mes réflexions , de quel avantage il est d'éprouver quelquefois la misère , pour devenir sensible à celle de tant de Malheureux qui sont continuellement dans la nécessité. Je lui faisois remarquer tous ces pauvres habitans des montagnes , dont la seule vûe est capable d'inspirer la compassion. En qualité d'homme , lui disois - je , ils ont le même droit que vous aux douceurs du repos & de l'abondance. C'est le hazard qui vous a fait naître plus heureux : apprenez du moins à les plaindre , & gardez-vous encore plus de les mépriser. La vivacité du Marquis lui faisoit trouver le chemin ennuyeux : dans la vûe de l'occuper , je rappelai tout ce que ma mémoire put me fournir en matiere d'histoire & de sciences , & je lui faisois ensuite

répéter par ordre tout ce qu'il avoit pu retenir , pour l'accoutumer à une étude appliquée & méthodique. L'inégalité du chemin, sur les montagnes pierreuses de la Biscaie , ne nous permettoit pas de lire dans la Chaise. Enfin, nous approchâmes de Vittoria , qui est la premiere ville de la Castille. Elle est située au bout d'une plaine agréable & bien cultivée. Le Marquis , qui n'avoit vû depuis plusieurs jours que des rochers escarpés & des précipices , se crut transporté dans un autre monde. Nous nous reposâmes un jour entier , à Vittoria , & nous y trouvâmes toute sorte de rafraîchissemens. Ce fut-là que nous commençâmes à connoître le caractère & les manieres des Espagnols. Il y en avoit quelques-uns dans notre Auberge , qui étoient de

différens endroits de Castille. Ils sçavoient le François. Nous nous entretenmes avec eux de la route qui nous restoit à faire ; & l'un d'eux nous promit d'avancer son départ, pour nous tenir compagnie jusqu'à Burgos, où ses affaires l'appelloient. L'enflure & le galimatias des civilités Castillanes faisoient rire le Marquis , & j'avois quelquefois toutes les peines du monde à l'en empêcher. Le soir , quand nous fûmes seuls , voilà de plaisantes gens , me dit-il avec son air badin ; ma foi , si tous les Espagnols se ressembtent , je suis déjà fatigué d'être en Espagne. Je vois bien , lui répondis-je en riant , que c'est leur gravité qui vous épouvante ; mais n'allons pas si vite , & ne jugeons pas des gens sur une premiere entrevûe. Croyez-vous qu'il soit beau de

rire & de badiner continuellement avec des inconnus , comme vous faisiez tantôt ? Il faut se conduire avec plus de réserve, sur-tout avec des Estrangers. Pour moi , je vous avoue que je suis fort satisfait de l'honnêteté de nos Espagnols ; & je suis persuadé que vous le ferez vous-même de celui qui doit nous accompagner , quand vous aurez eu le tems de le mieux connoître. Je devinai heureusement. Dès le premier endroit où nous nous arrê tâmes pour dîner , ce fut des manieres toutes différentes de celles qui avoient fait rire le Marquis la veille. Il s'appelloit Dom Inigo de Juaz. Il avoit été Ecuier de l'Amirante de Castille ; & la connoissance qu'il avoit de la Cour & de Madrid, nous fit trouver son entretien fort agréable. Il nous

raconta plusieurs choses extraordinaires du Maître qu'il avoit servi. Je me souviens de celle-ci, qui mérite d'être rapportée. L'Amirante avoit une Chienne des plus jolies : il l'avoit achetée toute instruite , & il étoit charmé de mille tours de souplesse qu'il lui voyoit faire, & qui lui paroissent surpasser la portée d'une Bête. A force de l'admirer, il se persuada qu'une Chienne ordinaire n'étoit point capable de tant de perfections , & que de quelque maniere que la sienne fût née , il falloit qu'elle eût une ame raisonnable. Cette pensée se fortifia si bien dans son esprit , qu'il parloit souvent à sa Chienne , comme il auroit fait à une personne. Le petit Animal , émû par l'action de son Maître , ne manquoit pas de japper , & l'Amirante s'imaginait

que c'étoit une maniere de réponse dont elle se servoit , faute de sçavoir la langue Espagnole. Il chargea un de ses Domestiques de la lui apprendre , par des leçons qu'il lui faisoit réiterer plusieurs fois le jour. Le Domestique obéit , pour satisfaire son Maître. Cinq ou six mois se passerent. Comme l'Amirante ne s'appercevoit d'aucun progrès , il s'en prenoit au Précepteur, qui s'excusoit de son mieux sur ce que la Chienne avoit la gueule trop fendue pour prononcer facilement l'Espagnol. Enfin , la mort subite de l'Animal , qui tomba malheureusement du haut d'une fenêtre , empêcha l'Amirante d'aller plus loin. Cette Histoire nous divertit beaucoup. Le Marquis parut plus content de Dom Inigo de Juaz, qui étoit charmé de son côté

du jeune François , & qui nous offrit , quand nous fûmes arrivés à Burgos , de nous faire voir la ville , & de nous y procurer la connoissance de quelques honnêtes gens.

Nous acceptâmes cette offre. Dom Inigo nous vint rejoindre le lendemain, à notre Auberge, avec un autre Espagnol de ses amis. Ils nous conduisirent dans tous les endroits de la Ville qui méritoient notre curiosité ; à l'Eglise, à l'Archevêché , & sur un Pont fort large & fort commode , qui fait un des principaux ornemens de Burgos , & qui lui sert de communication avec le Fauxbourg. Comme l'heure du dîner approchoit, je proposai aux deux Espagnols de venir prendre notre soupe. Le Citoien de Burgos me répondit civilement que son dessein

sein avoir été de nous offrir la sienne , & qu'il l'avoit fait préparer dans cette espérance. Nous ne nous fîmes point presser , parce que nous étions proche de sa maison. Il nous fit bonne chere , si l'on doit compter pour quelque chose la multitude des mets ; mais l'apprêt étoit détestable. Son Epouse étoit incommodée. Il nous fit entrer familièrement dans la chambre où elle étoit couchée ; ce qui me surprit en Espagne , où je croiois tous les Maris excessivement jaloux. Il l'engagea même à se lever , pour nous tenir compagnie. Elle s'assit à quatre pas de la table , sur des coussins posés l'un sur l'autre , à la mode d'Espagne. Elle garda le silence , parce qu'elle ignoroit notre langue : mais je remarquai qu'elle eut les yeux sans cesse attachés sur le

Marquis. Il s'en apperçut lui-même , car l'aventure de Bourdeaux l'avoit instruit sur bien des choses. En sortant de table , nous fumes voir un Hôpital & quelques Couvens d'hommes & de Filles , & nous retournâmes assez tard à notre Auberge , où nous trouvâmes notre Hôtesse yvre. Elle futa au cou du Marquis , avec mille insolences que je pensai punir de quelques coups de bâton ; mais la crainte de causer du bruit m'arrêta. Ce n'étoit pas la première que nous eussions vûe dans cet état , depuis que nous avions passé les Pyrénées. J'avois cru trouver plus de sobriété en Espagne.

Nous nous remimes en marche le lendemain. Il nous restoit trente-cinq ou quarante lieues jusqu'à Madrid ; l'impatience d'y arriver nous les fit faire en trois jours.

Cette Ville nous plut, en arrivant. Sa situation est inégale, mais le coup d'œil en est agréable. Dom Inigo de Juaz nous avoit indiqué une excellente Hôtellerie, où nous fumes bien traités pendant tout le tems que nous y demeurâmes. Après quelques jours de repos, nous chargeâmes notre Hôte du soin de nous louer un Appartement, dans quelque maison voisine de la sienne; je voulois y être plus tranquillement que dans une Hôtellerie, & pouvoir en même tems nous faire traiter par le même Cuifinier, dont nous étions satisfaits. Le Maître de notre nouvelle demeure se nommoit Dom Porterra; le *Dom* est commun chez les Espagnols. Il crut connoître, à notre figure, qu'il avoit à faire à des personnes de qualité, ce qui le fit agir fort respec-

tueusement avec nous ; & malgré la fierté qu'on attribue aux Espagnols , il tint la même conduite , pendant les trois mois que nous passâmes à Madrid.

Nous avions reçu de Monsieur le Duc de . . . en partant de France , des Lettres pour différens Seigneurs de la Cour d'Espagne , desquels j'étois bien assuré que nous serions vûs avec plaisir ; mais je ne jugeai point à propos d'en user , & je les gardai seulement comme une ressource , s'il arrivoit que nous eussions besoin de quelque appui. Je voulois que nos voïages servissent à former le Marquis de plus d'une façon. C'est quelque chose que de parcourir différens Pays , & de voir un grand nombre de Villes ; mais quand on se borne à cela , l'unique fruit qu'on en retire est de

*DU MARQUIS DE ***.* 53
pouvoir raconter ce qu'on a vû.
Si nous nous étions adressés d'a-
bord à Monsieur le Duc de.... &
à Monsieur le Comte de.... com-
me le portoient nos Lettres , ils
auroient sans doute engagé le
Marquis à prendre son logement
chez eux ; ils l'auroient occupé
sans cesse de bagatelles & de par-
ties de plaisir. Mon dessein étoit
qu'il apprît à connoître les hom-
mes , en s'insinuant par lui-même
dans leur commerce ; qu'il com-
mençât par se faire des Amis dans
les conditions communes , pour
descendre un peu de cette hauteur
qu'une illustre naissance inspire ,
& pour y prendre des sentimens
humains & naturels ; ce qu'on ne
prend gueres à la Cour , où tout
est fardé & plein de dissimula-
tion : qu'ensuite il se produisît de
lui-même à la Cour , qu'il s'y fît

des connoissances , & qu'il tachât de s'y faire estimer uniquement par son mérite. Je voulois qu'avec cela il fît une étude sérieuse de la Géographie & de l'Histoire, me réservant de travailler à lui former le goût & les sentimens dans nos conversations , & par les lectures que nous ferions en commun. Il me témoigna quelque envie d'apprendre l'Espagnol. Je lui dis que deux raisons me portoient à le prier de n'y pas penser ; premièrement , que la Langue Francoise étoit fort commune à Madrid , & qu'il pouvoit par conséquent se faire entendre sans le secours de celle du Pays. En second lieu , qu'ayant à voïager dans plusieurs autres Roïaumes , il étoit impossible qu'il pût apprendre la Langue de chaque Pays où nous passerions ; mais que nous en

choisirions quelque'une des plus utiles & des plus agréables , telles que l'Angloise & l'Italienne , & que je l'exhorterois à apporter tous ses soins pour les apprendre en perfection; ce qui seroit difficile , s'il entreprenoit de les sçavoir toutes. Il se laissa persuader par ces raisons. Nous réglâmes l'emploi de la journée. Il fut résolu que nous nous leverions tous les jours à six heures & demie ; que nous étudierions en particulier jusqu'à huit heures ; que nous prendrions ensuite le Chocolat ; après quoi , le Marquis me répéteroit ce qu'il auroit appris de la Géographie & de l'Histoire. Le reste du tems , jusqu'à dix heures , devoit être employé à lire en commun quelque Livre de bon goût , sur lequel nous ferions nos réflexions , ou à nous entretenir

familièrement sur quelque sujet instructif. A dix heures, c'étoit le tems de nous faire habiller pour aller à la Messe ; le dîner ensuite , & le reste du jour pour la promenade , les visites & le divertissement. Nous observâmes cet ordre avec une exactitude merveilleuse, pendant trois mois de séjour à Madrid. J'eus une joie extrême , de voir le Marquis s'accoutumer si facilement à prendre une conduite unie & réglée.

Nous nous fîmes vêtir d'abord fort simplement , pour suivre le dessein que j'avois de commencer nos connoissances par la Bourgeoisie. Nous sortions à pied , & sans nous faire suivre de nos Laquais. Notre premiere visite fut celle des rues & des édifices publics. Nous y employâmes trois ou quatre jours , sans qu'il nous y

DU MARQUIS DE ***. 57
arrivât rien de remarquable. Mais
lorsque nous eumes mis le pied
dans les lieux d'assemblées, à pei-
ne pourrois-je suffire à rapporter
les aventures agréables ou fâ-
cheuses, auxquelles nous fumes
exposés tous les jours. Tout le di-
vertissement de Madrid consiste
dans la promenade & dans la Co-
médie. Il y a deux Cours où l'on
se promene, *el Prado nuevo*, y *el
Prado viejo*. Celui, qui est du côté
de *Buen retiro*, est moins agréable
& moins fréquenté que l'autre.
C'est à celui-ci que nous allions
ordinairement. La petite riviere
de *Mançanares* coule dans la prai-
rie, & l'on y voit plusieurs fon-
taines jaillissantes, qui servent de
rafraîchissement dans les grandes
chaleurs. Le premier jour que
nous y parumes, nous en fumes
quittes pour essuier les compli-

mens de quelques Demoiselles de moyenne vertu , & les invitations qu'elles nous firent de prendre le plaisir de la promenade avec elles. Nous jugeâmes de leur dessein par les signes dont elles accompagnoient leurs paroles ; car elles ignoroient le François , & nous leur langage. Nous les quit tâmes séchement, pour nous avancer vers la grande allée d'Ormes , qui étoit remplie d'une foule de personnes de l'un & de l'autre sexe.

Après avoir fait quelques tours, je dis au Marquis que je me re posois sur lui du soin de nous procurer quelques connoissances. Oh ! si cela est, me répondit-il en riant, je vous réponds que cela ne tardera gueres. Voions , lui dis-je , comment vous vous y prendrez. Il n'en fit point à deux fois : à

peine fumes-nous avancés vingt pas , qu'il se mit sur un banc où quelques Espagnols étoient assis. Messieurs , leur dit-il , en les saluant d'un air libre , vous voulez bien que deux Etrangers prennent place auprès de vous , & qu'ils aient l'honneur de se mêler à votre entretien. Les quatre Espagnols se leverent sans répondre , nous firent une profonde révérence , & se remirent sur le banc. Je crus d'abord qu'ils n'entendoient point notre Langue , & j'étois prêt à railler le Marquis de sa précipitation. Mais après un moment de silence , l'un d'eux répondit en François , d'un ton grave , que nous leur faisons beaucoup d'honneur , & que des François ne devoient pas se regarder comme étrangers en Espagne. Nous liâmes ainsi conversation.

Le Marquis leur fit cent questions , sur l'usage de quantité de choses qui se présentoient à nos yeux. Ils satisfirent à tout en peu de paroles , & sans rien fournir d'eux-mêmes à la conversation ; de sorte que nous demeurions tous en silence , lorsque les questions du Marquis cessoient. Enfin, se levant au bout d'un demi-quart d'heure , ils nous quitterent avec une nouvelle révérence. Voilà des gens bien fots, me dit le Marquis. Dites plutôt , lui répondis - je , que voilà des gens bien sages & bien civils ; & apprenez d'eux à n'être pas si ouvert que vous l'êtes avec le premier venu. Vous ne sçauriez vous plaindre d'eux : ils vous ont salué civilement, ils vous ont répondu quand vous les avez interrogés. Que vouliez-vous qu'ils fissent de plus ? Convenez d'ail-

leurs que vos questions avoient un air badin , qui peut déplaire à des personnes graves. Ce n'est pas que je condamne l'enjouement des manieres ; mais la sagesse demande qu'il ne soit employé qu'à propos. Vous connoissiez la gravité Espagnole , du moins de réputation ; ainsi vous deviez juger que la bienséance ne vous permettoit pas de prendre d'abord avec eux le ton riant & des manieres badines. Mais , reprit ingénieusement le Marquis, ils connoissoient aussi les François ; la bienséance devoit donc les empêcher de prendre avec moi des manieres si graves. Je lui répondis qu'ils avoient sur nous l'avantage d'être dans leur Pays , & quelques-uns d'entr'eux celui d'être beaucoup plus âgés que nous : sans compter que les aiant abor-

dés assez brusquement , & sans en être connus , nous leur devions quelque déférence. Comme nous en étions là , nous fumes surpris de voir revenir nos quatre Espagnols , qui reprirent sur le banc la place qu'ils avoient quittée. L'un d'eux nous dit : Nous sommes fort heureux de vous retrouver. Je lui répondis , que leur retour nous faisoit plaisir , & qu'on revoioit toujours volontiers d'aussi honnêtes gens qu'ils le paroissent. Je suis ravi , reprit le même , que vous aiez cette opinion de nous. Comme vous ignorez encore nos coutumes , je craignois que vous n'eussiez interprété mal notre départ précipité. C'est l'usage ici , quand on vient au Prado , de se promener , & de s'asseoir successivement , pour tirer plus de fruit de la pro-

*DU MARQUIS DE ***.* 63
menade , en mêlant l'action &
le repos. Nous recommençâmes
ainsi notre entretien jusqu'à l'heu-
re du souper , & nous quittâmes
nos Espagnols , sans prévoir l'oc-
casion que nous aurions bientôt
de les rejoindre.

Nous nous mimes à table en
arrivant chez nous. J'invitai no-
tre Hôte à nous tenir compagnie ,
comme je faisois quelquefois ;
nous lui racontâmes ce qui nous
étoit arrivé au Prado , & nous lui
dîmes le nom d'un des quatre Es-
pagnols , tel que nous l'avions en-
tendu prononcer plusieurs fois
par les autres. La rencontre est
plaisante , nous dit Dom Porter-
ra ; le Signore Alonso Riquez ,
dont vous parlez , est le propre
frere de mon Epouse. C'est un
Avocat au Conseil des Indes ,
qui a du mérite & de la réputa-

tion. Vous ne ferez pas fâché de le connoître plus particulièrement, & c'est un honneur que je veux lui procurer en vous menant chez lui. Nous y consentimes pour le lendemain. Avant que de le voir, continua Dom Porterra, il faut que je vous amuse un moment par le récit d'une aventure fort extraordinaire qui a fait sa fortune; car il est riche, & c'est moins par intérêt que par inclination, qu'il exerce la profession d'Avocat. Alonso Riquez est Portugais d'origine. Son Pere, qui étoit Intendant de la Maison du Comte de Fonterea, suivit ce Seigneur lorsqu'il vint s'établir en Espagne. Il trouva à propos d'y prendre lui-même un établissement, après avoir perdu son Maître; & se voyant à son aise par la libéralité du Comte, il pensa à se pour-

*DU MARQUIS DE ***.* 65
voir de quelque emploi , qui pût
lui donner un rang & un titre à
Madrid. L'occasion s'en présenta
bientôt ; mais il eut à surmonter
tant de concurrens , qui avoient
les mêmes vûes que lui , qu'il ne
put l'emporter sur eux sans se fai-
re des Ennemis considérables. L'a-
mour de la vengeance regne en
Espagne comme en Italie. Un
des Ennemis de Francisco Riquez
(tel étoit le nom du Pere d'Alon-
so) employa tous les moiens ima-
ginables pour le ruiner de crédit ,
& de réputation. Francisco se sou-
tint heureusement , mais il usa
peut-être avec un peu trop de
fierté de ses avantages , & poussa
trop loin un Ennemi qu'il avoit
fait plier ; de sorte que celui-ci ,
ne consultant plus que la rage &
le désespoir , prit le parti de se
venger par un assassinat. Le mal-

heureux Francisco fut tué le soir , comme il entroit seul dans sa maison. Son Meurtrier évita le châtiment par la fuite ; mais tous ses biens furent confisqués , à la réserve d'un fonds médiocre que la Justice assigna pour la nourriture & l'éducation de sa fille unique , qui n'avoit que douze ou quinze mois , & qui fut mise peu après dans un Couvent : elle s'appelloit Donna Maria. Francisco Riquez laissoit de son côté deux enfans , que sa Femme avoit eus d'une même couche , & qui étoient encore à la mamelle. L'un est Alonfo , & l'autre mon Épouse. Leur Mere les fit élever soigneusement. J'épousai la fille , lorsqu'elle eut atteint sa seizième année. Alonfo , qui perdit en même tems sa Mere , vint demeurer chez moi ; & son inclination le

portant au Barreau , il s'y appliquoit tranquillement à l'étude du Droit. Ses talens naturels , aidés d'une continuelle application , le firent connoître si avantageusement , qu'avant sa vingtième année il se vit chargé de plusieurs causes considérables , dont le succès augmenta encore sa réputation. La Supérieure d'une Maison Religieuse lui remit une affaire importante , qui demandoit tous ses soins. Il fut obligé de l'aller voir souvent , pour en tirer les lumières nécessaires ; & comme il est d'un caractère fort honnête , il fit connoissance avec la plupart des Religieuses & des Pensionnaires. C'étoit justement dans cette Maison que Donna Maria , la fille du Meurtrier de son Pere , étoit renfermée. Il la vit ; il la trouva belle sans la connoître , &

son cœur s'accoutuma à l'aimer , avant qu'il pût sçavoir qu'il étoit obligé de la haïr. Il me parla d'elle un jour , comme d'un objet dont il étoit charmé. La connoissant encore moins que lui , je ne fis pas difficulté de lui répondre , que puisqu'il étoit tems qu'il pensât au mariage , il ne pouvoit mieux faire que d'épouser une Personne qu'il trouvoit si forte à son gré ; qu'il falloit s'informer qui étoit cette fille , voir ses Parens , & l'obtenir d'eux ; que c'étoit un préjugé avantageux pour elle , d'avoir toujours été élevée dans une Maison Religieuse. Il me parut fort satisfait de l'approbation que je donnois à son amour , & il me pria de m'informer moi-même de tout ce qui regardoit sa Maîtresse. Je ne tardai gueres à l'être parfaitement.

Deux jours après , je fus en état d'en parler à Alonfo , & je lui découvris naturellement ce que j'avois appris , ne doutant point que cette connoissance ne le fit changer tout d'un coup de sentiment. Je me trompois. Il étoit trop enflammé , pour pouvoir se dégager sans peine. Vous me mettez le poignard dans le cœur , me dit-il en pâlisant ; il faut que je meure , si Donna Maria n'est point mon Epouse. Ecoutez, lui répondis-je ; c'est à vous d'examiner si l'honneur vous permet d'épouser la fille d'un Assassin , & ce qui est encore pis , de l'Assassin de votre Pere. Voiez , consultez-vous. D'ailleurs cette fille est sans biens ; vous n'êtes pas assez riche pour faire la fortune d'un autre : tout cela mérite bien que vous vous fassiez un peu de violence , pour

renoncer à une affection où vous trouveriez si peu d'honneur & d'avantage. Alonso ne répondoit rien. Etes-vous aimé ? repris-je ; avez-vous déjà quelque engagement avec votre Maîtresse ? Il me dit qu'il avoit eu occasion de l'entretenir plusieurs fois , & qu'il croioit n'en être pas haï. Si vous êtes sûr de son cœur , repartis-je , & que vous ne puissiez vous résoudre à lui ôter le vôtre , je vous conseille de l'engager à quitter son Couvent , & de l'entretenir en secret sur le pied d'une simple Maîtresse ; vous satisferez ainsi tout à la fois votre amour & votre réputation. Ah ! que me dites-vous ? répliqua-t-il ; elle est trop sage pour y consentir , & c'est sa sagesse même qui m'attache à elle, autant que sa beauté. Contentez-vous donc , lui dis-je ; car je vois

bien que vous y êtes résolu , & que mes conseils sont inutiles. Je me levai pour me retirer. Alonso me retint , & après quelques momens de réflexion : Sçavez-vous , me dit-il , à quoi je pense , & le parti que je veux prendre ? J'épouserai Donna Maria , & je me retirerai avec elle en Portugal. Mon Pere en étoit ; j'y trouverai tous mes Parens , qui ne connoîtront point mon Epouse , & je sauverai ainsi mon honneur & ma passion.

J'aurois perdu mes peines à combattre ce nouveau projet. Je quittai Alonso , en lui promettant tous les secours qu'il pouvoit attendre de mon amitié. Il me fit souvenir , quinze jours après , de ma promesse , & me pressa de lui rendre un service dangereux. Donna Maria avoit consenti à

l'épouser & à le suivre en Portugal. Il l'avoit fait sortir du Couvent ; & en attendant qu'il eût mis quelque arrangement dans ses affaires , il lui avoit fait prendre un Appartement dans la Ville , avec une Femme de chambre qu'il lui avoit donnée de sa main. Il alloit passer chez elle une partie du jour, & il emploioit le reste à prendre des mesures pour son départ. Un matin qu'il sortoit de chez moi pour s'y rendre à l'ordinaire , la Femme de chambre , qui sçavoit notre demeure , vint lui donner un avis secret , qui le jeta dans un désespoir extrême. Il rentra dans sa chambre, avec un air furieux ; & s'étant jetté sur son lit , il y passa plusieurs heures dans une violente agitation. J'entendis quelques paroles , qu'il laissoit échapper ; je jugeai qu'il avoit
besoin

besoin d'être consolé , & m'étant présenté à lui , je lui demandai la cause de son chagrin. Si vous m'aimez , me dit-il d'un air troublé , laissez - moi mourir ; mais aidez-moi auparavant à me venger. Je suis trahi. Donna Maria est une Perfide , à qui je veux arracher la vie de mes propres mains ; après avoir massacré , à ses yeux , le nouvel Amant qu'elle me préfère. Ensuite il me raconta que depuis deux jours , Donna Maria recevoit le soir dans sa chambre un Inconnu , avec lequel elle passoit une partie de la nuit sans témoins : que la Femme de chambre avoit ordre , pendant ce tems-là , de veiller à la porte , pour l'écarter lui-même & tous ceux qui se présenteroient ; que celle-ci , en lui donnant avis de tout , l'avoit assuré que son Rival devoit

encore se trouver au rendez-vous le même jour , mais que ce seroit le dernier de sa vie , puisqu'il étoit résolu de la lui ôter , & de percer ensuite le cœur de son indigne Maîtresse. Il ajouta mille choses , telles que la rage les inspire ; & lorsqu'il fut las de crier & de se plaindre , il finit , en me priant de lui prêter mon secours pour assurer sa vengeance. Elle me parut si juste , que je lui donnai parole de l'accompagner. Nous nous munîmes tous deux d'une bonne épée , & chacun d'un pistolet. Le soir vint : nous allâmes nous poster dans une allée , qui étoit à deux pas de la maison de Donna Maria. Le Galant ne tarda point à paroître. Je voulois l'attaquer avant qu'il fût entré dans la maison. Alonso m'arrêta. . . Il faut , me dit-il , que la

scène se passe aux yeux de l'Infidèle. Je suis convenu avec la Femme de chambre , qu'elle m'ouvreroit la porte , lorsque les deux victimes que je veux immoler seront ensemble. Nous n'attendimes qu'un moment ; la porte nous fut ouverte , & l'ayant fermée après nous , Alonso m'eût fait demeurer dans l'antichambre. Pour lui , mettant l'épée à la main , il entra brusquement , & se fit voir à Donna Maria dans un état terrible. Elle jetta un grand cri à cette vûe ; & comme il alloit percer celui qu'il prenoit pour son Rival , elle lui dit en se jettant sur son bras : Ah ! cher Alonso , qu'allez - vous faire ? c'est mon Pere à qui vous ôtez la vie. Le secours ne put être assez prompt , pour empêcher l'épée de pénétrer. Alonso la retira toute san-

glante , & se jetta sur un fauteuil. J'entrai dans cet instant. Je les trouvai tous trois , dans la situation la plus touchante. Donna Maria étoit à genoux , entre son Pere & son Amant , & tenoit à chacune une de leurs mains ; le Pere (car c'étoit effectivement lui-même) nageoit dans un ruisseau de sang , & sembloit prêt d'expirer. Pour Alonso , il étoit comme immobile sur sa chaise. Son épée étoit tombée à ses pieds , & ses yeux rouloient au hasard , comme ceux d'un homme qui est absolument hors de soi. Je le fis sortir de ce transport en le poussant rudement , & je lui représentai que l'état où étoient les choses méritoit quelque attention. Eh ! mon cher Porterra , me dit-il , en se levant , suis-je capable de prendre une résolu-

tion , dans le trouble horrible où je suis ? Voilà ma Maîtresse, voilà le Meurtrier de mon Pere. En ai-je trop fait ? En ai-je fait assez ? & de quelque maniere que puisse tourner cette aventure , ne suis-je pas le plus malheureux de tous les hommes ? Il se jeta sur un lit , sans attendre ma réponse , & il pouffoit mille soupirs, en homme désespéré. Pendant ce tems-là , Donna Maria , aidée de sa Femme de chambre , avoit arrêté le sang de son Pere & lui avoit rappelé la connoissance. Ce pauvre homme sentit bien néanmoins que sa fin étoit proche. Il me pria d'engager Alonso à s'approcher de lui. J'en vins à bout , avec assez de peine. Je meurs , lui dit-il. Vous êtes vengé , Seigneur Alonso. Mon exemple sera une nouvelle preuve , que le Ciel ne laisse

jamais le crime impuni. Après m'avoir persécuté par des remords qui durent depuis vingt ans , il me ramene à Madrid , pour y périr de la main d'un homme , dont j'ai tué le Pere injustement. Je vous pardonne ma mort. Quelque raison que vous puissiez avoir de la souhaiter , je sçais qu'aimant ma fille vous ne me l'aurez pas donnée , si vous m'eussiez connu. Pardonnez-moi aussi celle de votre Pere , & je mourrai content. Il est tems que nos haines finissent. Vous jugerez de la sincérité de ma réconciliation , par ce que je vais faire pour vous. Depuis que j'ai quitté Madrid , j'ai fait le voiage des Indes , & je m'y suis enrichi par le commerce : s'il est vrai , comme ma fille me l'a dit , que vous l'aimez , & qu'elle vous a donné sa foi , unissez-vous

avec elle , & jouissez ensemble de tous les biens que j'ai acquis ; je ne désire plus qu'autant de vie qu'il m'en faut pour vous les assurer. Approchez , ajouta-t-il , embrassez-moi sans horreur. On n'est point Ennemis , quand on ne se hait point ; & vous ne devez plus me haïr après m'avoir puni.

J'attendois avec inquiétude , continua donc Porterra , quelle seroit la réponse d'Alonso. Ses regards paroïssent encore incertains ; mais les ayant laissés tomber sur sa Maîtresse & ayant rencontré les siens , je ne doutai plus que son cœur ne se laissât vaincre. Il alloit répondre favorablement , lorsqu'un bruit soudain nous obligea de tourner la tête vers la porte de la chambre. Nous vîmes entrer une douzaine d'Alguasils , armés jusques aux dents ,

qui se saisirent de nous sans résistance , dans l'étonnement où leur apparition nous avoit mis. Ils commencerent par nous desarmer ; & voyant les traces du sang , qui avoit coulé de la blessure du Pere de Donna Maria , ils nous conduisirent tous , sans autre examen , dans la prison publique. Ils eurent même l'inhumanité d'y traîner le Blessé , en le soutenant par dessous les bras. Nous jugeâmes que les Voisins , aiant entendu le bruit qui s'étoit fait chez Donna Maria , en avoient averti la Garde de la Ville. On nous laissa vingt - quatre heures dans une même chambre de la prison , sans pouvoir obtenir de parler à personne , si ce n'est à ceux qui nous apportèrent à manger. Nous tinmes conseil , entre nous , sur le parti que nous devions prendre

*DU MARQUIS DE ***.* Si dans une si triste conjoncture. Alonso nous instruisit de la maniere dont nous pourrions répondre à l'interrogation. Il fallut la subir le lendemain , & nous nous accordâmes à déposer que le malheur arrivé chez Donna Maria étoit un effet de jalousie ; crime qui se remet facilement en Espagne. L'Officier , qui nous interrogeoit, parut content de nos réponses ; ce qui nous fit espérer que notre affaire tourneroit heureusement. Mais vers la fin du jour , la blessure du Pere de Donna Maria, que les Chirurgiens avoient vûe trop tard , empira de telle sorte que nous craignîmes beaucoup pour sa vie. Il sentit lui-même le péril ; & dans l'appréhension d'être surpris par la mort , il demanda de l'encre & du papier , pour confirmer par écrit le pardon de

sa mort , qu'il avoit accordé à Alonso , & la donation qu'il lui avoit faite de tous ses biens. Il y apporta toute l'exactitude possible , en marquant non-seulement dans les mains de qui il avoit déposé ses richesses , mais de quelle nature elles étoient & en quel nombre. Alonso fut extrêmement attendri de cette attention , & ne put s'empêcher de verser des larmes en perdant ce bon homme , qui mourut deux jours après. Cependant cette mort rendit notre affaire plus mauvaise. Nous fumes séparés presque aussitôt , & renfermés plus étroitement. Alonso , qui avoit l'usage du Barreau , en sentit les conséquences ; il prit le seul parti qui pouvoit nous empêcher de périr. Son mérite l'avoit fait connoître & estimer de quantité de personnes de

*DU MARQUIS DE ***.* 8;
distinction , & sur-tout du Duc
d'Ossonne , qui le considéroit par-
ticulièrement. Il prit la liberté de
lui écrire , & de le supplier très-
respectueusement de le venir voir
dans sa prison. Le Duc y vint par
amitié. Alonso lui découvrit tou-
te son histoire , non - seulement
dans les dernières circonstances ,
mais en commençant depuis le
meurtre de son Pere jusqu'à la
mort de l'Assassin. Il le conjura
d'en faire un rapport fidele au
Roi , persuadé que ce Prince dont
la bonté est connue de toute l'Es-
pagne , trouveroit des motifs de
misericorde dans une aventure si
singulière & si touchante. Le suc-
cès répondit à l'espérance. Le
Duc d'Ossonne prit notre défense
avec zele. Philippe V. fut touché
de ses raisons , il ordonna qu'on
nous mît en liberté ; & lorsque

nous eumes l'honneur de nous présenter à lui pour le remercier , il approuva la donation du Pere de Donna Maria , & souhaita toute sorte de prospérités à Alonso dans son mariage.

Dom Porterra aiant fini son récit , nous lui marquâmes beaucoup d'impatience de voir Alonso Riquez & Donna Maria son Epouse. Le reste du souper se passa dans cet entretien. Je demandai au Marquis , en me retirant , s'il n'étoit pas touché de ce qu'il avoit entendu. Il me répondit qu'il avoit écouté cette histoire avec plaisir ; mais que ce qui l'avoit frappé davantage étoit le caractère du Pere de Donna Maria , qui devenoit tout d'un coup le plus généreux homme pu monde , après avoir été capable d'un lâche assassinat. Cette

réflexion du Marquis me plut beaucoup , parce que je la trou-
vai judicieuse. Je lui dis qu'il
ne s'étonneroit point de cette
contrariété , lorsqu'il connoîtroit
mieux le cœur humain. Notre
cœur , ajoûtai-je , est une espece
de théâtre , où toutes les passions
représentent tour à tour. Il ne
demeure jamais indifférent entre
le bien & le mal , parce qu'il est
de sa nature de former toujours
des desirs ; il est sollicité diffé-
remment selon la différence des
objets , & il aime à se laisser en-
traîner par ce qui le flatte plus.
Ainsi l'homme , qui s'accoûtume
à céder sans résistance aux pre-
mieres impressions , est capable
successivement de l'excès du mal
& du bien , à proportion de la
peine ou du plaisir qu'il trouve
à se satisfaire. Le seul remede

est de se former des principes solides de vérité & de sagesse, qui puissent régler, dans l'occasion, les penchans indélibérés du cœur. C'est-là précisément en quoi la probité consiste. Défiiez-vous d'un honnête homme qui l'est sans principes & sans réflexions. Il est lui-même, tôt ou tard, la dupe de son propre cœur. Nous nous entretenmes encore long-tems de l'aventure d'Alonso; & voyant que cette histoire avoit plu au Marquis, je l'engageai à la mettre par écrit, pour l'accoutumer à se servir facilement de sa plume. Je lui fis remarquer que c'est un défaut commun parmi les personnes de condition, de ne pouvoir arranger deux mots sur le papier. Quand il seroit pardonnable, lui dis-je, d'ignorer les sciences, il ne sçauroit l'être

de négliger ce qui est nécessaire pour se faire entendre , dans les besoins les plus communs de la vie. La nécessité d'écrire revient presque aussi souvent que celle de parler. On a du moins des lettres à faire ; & l'on ne pense point que si c'est avec un homme d'esprit qu'on est en commerce , sa première attention tombe sur le stile , & qu'il en rit malignement, s'il le trouve grossier & mal construit. Ajoûtez à cela que c'est une occupation très-douce , de s'entretenir soi-même en écrivant ses pensées. La solitude la plus profonde n'est jamais ennuyeuse , pour une personne qui sçait lire & écrire avec goût.

Le Marquis n'oublia pas , le lendemain après dîner , que nous devions aller chez Alonfo Riquez. Dom Porterra nous y con-

duisit. Alonso nous reconnut , & fut surpris de nous voir avec son frere. Nous lui apprimes que nous demeurions chez lui , & nous lui marquâmes de la joie de cette heureuse rencontre. Il en parut aussi satisfait que nous. La conversation devint fort agréable ; & l'ayant fait tomber insensiblement sur l'avanture de son mariage , Dom Porterra en prit occasion de le prier de nous faire connoître son Epouse. Il la fit appeller au même moment. Nous la trouvâmes digne de ce qu'il avoit fait pour elle. Mais , comme elle n'entendoit pas notre Langue , nous ne pûmes juger de son esprit ; elle se retira après avoir demeuré quelques momens avec nous. Alonso nous invita à souper. Nous lui promîmes de revenir chez lui , après la Comédie , que le Mar-

quis souhaitoit impatiemment de voir. Dom Porterra fut encore notre Guide. On repréſenta une Pièce de Lope de Vega , que nous n'entendîmes point. J'étois ſeulement attentif aux mouvemens des Acteurs, & je jugeai par leurs agitations que la Pièce devoit être pleine de ſentimens. Pendant que j'avois les yeux attachés ſur le théâtre , le Marquis s'occupoit à conſidérer les Spectateurs. Il avoit le viſage tourné vers l'Amphithéâtre , où toutes les Dames étoient rasſemblées , ſans être accompagnées d'un ſeul homme. Elles eurent tout le tems de le remarquer , & ce fut apparemment ce qui lui attira en ſortant quelques galanteries. Deux jeunes filles , fort jolies & des mieux miſes , lui propoſerent d'aller faire une promenade au Prado ; il les

remercia fort civilement. Elles, sans se rebuter, le prirent par la main pour l'y conduire, & peut-être se seroit-il laissé entraîner s'il eût été seul; mais nous priâmes les deux Demoiselles de le laisser libre.

Un moment après, nous vîmes une vieille Femme s'approcher doucement de lui; elle étoit couverte d'une longue mante : *Signor Cavallero*, lui dit-elle en Espagnol, vous êtes un aimable jeune homme, qui méritez une jolie Maîtresse; je vous en offre une qui n'a que seize ans, & qui n'est point encore sortie de mes mains. Suivez-moi, je vais faire votre bonheur. Le Marquis répondit qu'il ne sçavoit point l'Espagnol, & continua de marcher avec nous. Tandis que Dom Porterra lui expliquoit en riant le

discours de la Vieille , nous la vîmes revenir , avec un billet qu'elle présenta au Marquis. C'étoit son adresse , & l'âge de la jeune fille qu'elle lui avoit proposée. Nous fîmes la guerre au Marquis sur ces deux aventures , dont il paroïssoit peu touché ; & nous nous rendîmes chez le Signor Alonso , où nous trouvâmes grosse compagnie qui nous attendoit.

Il avoit invité les trois Espagnols , avec lesquels nous l'avions rencontré la veille au Prado , croiant nous faire plaisir de nous mettre avec des personnes de connoissance. Il s'y en trouva deux autres , qui nous étoient inconnus ; de sorte que nous étions neuf à table. Le repas fut servi proprement. Il commença avec une gravité , qui me fit craindre de m'y ennuyer beaucoup ; mais

peu à peu le front de nos Espagnols se dérida , & l'on ne pensa plus qu'à rire. Il y avoit , dans cette assemblée, deux Marchands, dont l'un étoit revenu nouvellement du Pérou ; un homme sans emploi , qui vivoit de son bien ; un jeune Cavalier, qui faisoit profession de bel esprit , & un Procureur du Conseil des Indes , où Alonso Riquez étoit Avocat. Je me fers des noms qui sont en usage en France , pour ne pas hériffer ma narration des termes Espagnols.

C'étoit une Bourgeoisie renforcée , qui sans avoir les manières fines de la Cour, ne manquoit, ni d'esprit , ni d'usage du monde. Le Cavalier , bel esprit , domina long - tems par sa facilité à s'exprimer , & par une abondance de traits agréables , dont il sembloit

qu'il eût fait provision , tant il les débitoit rapidement. Il parla de Poësie ; il porta son jugement sur la plûpart de nos meilleurs Auteurs , soit qu'il les eût lûs , soit qu'il répétât ce qu'il avoit entendu dire à d'autres. Corneille & Saint-Evremont attirerent toutes ses louanges. Crébillon fut nommé aussi avec éloge , & l'Espagnol prenoit plaisir à nous en réciter de grands lambeaux. Je conviens, lui dis-je , que ces trois Auteurs sont d'un grand prix , en y mettant néanmoins quelque différence ; mais vous ne nous parlez point de Racine , de Molière , de Boileau , & de quantité d'autres , dont la France se fait pour le moins autant d'honneur que de ceux que vous avez nommés. Boileau , me répondit-il , est sec & pédant , à force de vouloir être

châtié. Racine est un *pleureux*, qui n'est propre qu'à attendrir des femmes & à amollir les hommes, sans inspirer le moindre sentiment de vertu. Moliere a de l'esprit & peint fort bien le ridicule des mœurs, mais il doit ses plus beaux traits à notre Espagne. Son Tartuffe, son Ecole des Femmes, son Festin de Pierre, son Misantrope même, qui passe chez vous pour original, sont pillés de notre Lope de Vega. Le Cavallero, qui avoit un flux intarissable de langue, fit ensuite une excursion sur Rousseau, qu'il traita de Prince Lyrique; sur Houdart de la Motte, à qui il prétendit que son siècle ne rendoit pas toute la justice qu'il devoit attendre de la postérité; sur Fontenelle dont il admira la délicatesse; heureux néanmoins, ajouta-t-il, si à for-

ce de raffiner il ne se précipitoit pas quelquefois dans le galimathias qu'on reproche à nos Espagnols ; ce qui feroit douter de la solidité de son jugement , si l'on n'en avoit d'autres preuves dans les Ouvrages de Philosophie & de Mathématique qu'il compose tous les jours. J'avoue que je fus surpris d'entendre un Espagnol déclamer contre le galimathias. Mais sur ce pied là , repris-je , vous devez estimer nos Prédicateurs beaucoup plus que ceux du País où vous êtes né. Sans comparaison , me dit - il. Je regarde les nôtres comme des enfans , qui sans sçavoir ce que c'est que raisonner , croient que l'éloquence consiste à coudre de pompeuses phrases l'une au bout de l'autre , & qui s'imaginent avoir atteint au sublime , lorsqu'ils ont

produit une pensée monstrueuse. Nul ordre , nul goût , nulle invention réglée. Un seul Sermon de Bourdaloue , ou de Fléchier , vaut mieux à mon gré que toutes les productions de nos Prédicateurs d'Espagne. En faveur d'un aveu si sincère & si raisonnable , je passai au Cavallero le mal qu'il avoit dit de Racine , quoiqu'il soit celui de nos Poëtes pour lequel j'ai toujours eu le plus de goût. Je m'apperçus que les autres Convives , qui n'avoient nulle teinture des Lettres , écou-toient nos sçavans Discours avec langueur. Je réveillai le plaisir de la table , en rendant la conversation générale. Je demandai , au Marchand qui revenoit du Pérou , des nouvelles de Lima , & comment il avoit pu se résoudre à quitter un si beau País. Je fis de
pareilles

pareilles questions aux autres, sur la profession qu'ils exerçoient, & nous passâmes ainsi une partie de la nuit avec une satisfaction réciproque. Dans le tems que j'étois le plus occupé du récit d'une histoire intéressante, qu'Alonso Riquez me racontoit, le Marquis sortit de la Salle avec Dom Porterra. Je le crus pressé de quelque besoin. Une heure, & deux heures, se passerent sans que je le visse reparaître; cette absence commença à me donner de l'inquiétude. Cependant, comme il étoit accompagné de Dom Porterra, je me contentai de demander à Alonso ce qu'ils étoient devenus. Il me dit qu'il n'en sçavoit rien; mais que je devois être sans crainte, puisque le Marquis étoit avec son Frere. Nous continuâmes encore de nous entretenir, pendant

quelque tems. La nuit s'avançoit. Enfin , allarmé de ne pas voir le Marquis revenir, je pris congé d'Alonso pour retourner à notre logement. Je n'y trouvai, ni le Marquis , ni Dom Porterra. J'étois dans un véritable chagrin , lorsque je les entendis monter à notre Appartement vers le point du jour. Dom Porterra n'y entra point , croiant que j'étois au lit. Je m'étois couché effectivement , au premier bruit qui m'avoit assuré de leur retour. Le Marquis passa doucement dans ma chambre , pour se rendre à la sienne ; je feignis de ne le pas entendre. Il s'informa de son Valet de chambre , qui le deshabilloit , si je n'étois pas fâché de son absence ; & ayant appris que j'étois fort en colere , il se hâta de se coucher sans faire le moindre bruit.

Le lendemain , je me levai assez tard. J'appellai tout haut le Valet de chambre du Marquis , & je lui demandai si son Maître étoit revenu. Cela est fort joli , ajoutai-je , de me quitter pendant trois heures , pour aller courir les rues de Madrid. Voilà de belles marques de la considération que M. le Marquis a pour moi. J'étois assuré qu'il m'entendoit. Il se leva sur le champ , & vint me demander pardon en m'embrassant , & en m'appellant son cher Papa. C'étoit le nom qu'il me donnoit , lorsqu'il vouloit me caresser , avec ses manieres badines , qui avoient dans le fond quelque chose de charmant. Je lui dis d'un ton sérieux , & sans le regarder : Je vous ai assurément beaucoup d'obligation , Monsieur , de m'avoir jeté dans une inquiétude mor-

telle , en allant passer la nuit je ne sçais où. Eh ! depuis quand sommes - nous donc convenus que nous irions ainsi chacun de notre côté , sans en donner avis à personne ? Voudrez - vous bien me dire , du moins , ce que vous avez fait si long-tems avec Dom Porterra ? Il me répondit qu'il alloit me découvrir tout , si je voulois lui pardonner. Achevez , lui dis-je ; je sçaurai si vous êtes sincere. Il me raconta qu'étant à souper chez Alonso Riquez , il avoit trouvé dans sa poche , en prenant son mouchoir , le billet qu'il avoit reçu de la Vieille dans la rue de la Comédie ; qu'il l'avoit montré secrètement à Dom Porterra , & que le vin d'Espagne l'ayant mis d'assez bonne humeur , il lui avoit proposé d'aller s'instruire , par leurs propres yeux , si la pe-

*DU MARQUIS DE ***.* 101
tite Espagnole de seize ans étoit
jolie ; que Dom Porterra y avoit
consenti , & qu'ils y étoient allés
ensemble.

Ce début de narration me fit
peur. Hé bien , lui dis-je , qu'a-
vez-vous fait là ? Nous y avons ri,
reprit le Marquis , & bû d'excel-
lentes liqueurs. La jeune fille m'a
assuré , que si je l'aimois de bonne
foi , je trouverois en elle la plus
fidelle Maîtresse du monde. Elle
m'a fait promettre que je retour-
nerois chez elle aujourd'hui , &
que je la verrois ensuite régulié-
rement. Je lui ai promis tout ce
qu'elle a voulu ; mais je suis si dé-
goûté de ses manieres, & des deux
doigts de rouge & de blanc qui
lui cachent le visage , que je ne
sens pas la moindre tentation de
la revoir. Et Dom Porterra , lui
dis-je , que faisoit-il ? il bûvoit ,

répondit le Marquis , & m'écorchoit les oreilles avec une guitarre. Je vous jure , mon cher Papa , ajoûta-t-il en m'embrassant , que nous n'avons fait rien de plus. N'êtes - vous pas content de moi à présent ? Je le suis assez de votre sincérité , répondis-je ; & j'espère qu'il ne vous arrivera plus , surtout la nuit , de vous écarter sans m'en avertir. Vous sçavez que je ne suis point d'humeur à vous gêner , & que la sagesse que je demande de vous n'est point une sagesse austère & ennemie des plaisirs ; mais il faut , comme vous en êtes convenu plus d'une fois , qu'elle s'accorde du moins avec l'honneur & la religion. Il ne vous seroit pas glorieux , qu'on sçût que vous avez passé deux heures dans je ne sçais quel lieu , & que vous enfliez

conçû la moindre inclination pour une femme du caractère de celle que vous avez vûe. Ces sortes de divertissemens méritent toute l'horreur d'un honnête homme ; & quoiqu'il n'y ait que la Religion qui les punisse, l'honneur les interdit aussi sévèrement qu'elle.

Je laissai le Marquis s'habiller, & je fis inviter Dom Porterra à venir prendre le Chocolat avec moi. Je lui fis une verte reprimande, de la liberté qu'il s'étoit donnée de servir de conducteur au Marquis. Si je n'étois d'ailleurs, lui dis-je, aussi content que je le suis de vos manieres, je quitterois sur le champ votre maison. Il s'excusa, sur ce qu'il n'avoit pû résister aux sollicitations du jeune homme. Sans compter, ajouta-t-il, que les

Courtisanes ne sont pas tout-à-fait telles , à Madrid , que vous pourriez vous l'imaginer. Ce n'est pas la débauche grossière qui les mene ; au contraire , elles font acheter chèrement leurs faveurs , & nous avons des exemples de quantité de personnes , qui se sont ruinées pour elles , sans en avoir pû rien obtenir. Elles veulent de la tendresse , & de la passion ; & comme elles en sçavent tous les raffinemens , elles se plaisent à faire passer leurs Amans par tous les degrés de l'amour. Quoi qu'il en soit , répliquai-je , je ne puis approuver ce qui est arrivé ; & je vous prie de ne jamais rien inspirer de semblable au Marquis.

Dom Porterra reçut si bien mes avis , que cela ne l'empêcha point de nous proposer, deux jours

après , d'aller ensemble à Buen-retiro , qui est une Maison Roiale près de Madrid. Il en connoissoit particulièrement le Gouverneur , ou pour parler plus juste , le Concierge ; car c'étoit un homme du commun. Il nous fit un accueil très-honnête. Son nom étoit Inigo. Je ne sçais par quel hazard il avoit épousé une Françoisse , qui s'empressa de nous venir saluer avec ses deux filles , lorsqu'elle sçut que nous étions François comme elle. J'avois recommandé à Dom Porterra de ne pas faire connoître qui nous étions ; & n'ayant mené , ni Laquais , ni Equipage , nous passâmes pour des personnes d'une naissance ordinaire. Le Seigneur Inigo , sa Femme , & ses filles , nous forcèrent par leurs manieres pleines d'amitié à passer la nuit au Châ-

teau : ils avoient la disposition des chambres , & pouvoient nous faire trouver facilement des lits. Je ne sçais si je dois raconter ce qui m'arriva la nuit , parce que nous sommes dans un siècle délicat, où l'on ne croit pas les choses extraordinaires ; mais , comme j'écris sans intérêt , je me satisferai du moins moi-même, en rapportant fidèlement la vérité. J'étois couché dans une grande Salle , dont la tapisserie représentoit quelques anciens Rois de Castille. Je les considérai curieusement, avant que de me mettre au lit ; & je m'endormis en faisant réflexion sur la caducité des grandeurs humaines , dont il reste à peine de simples traces au bout de quelques siècles. Ils ne subsistent donc plus que dans une tapisserie , dis-
sois-je, ces Rois qui ont fait trem-

bler tant de Peuples ; & je suis aujourd'hui quelque chose de plus grand qu'eux , moi qui existe du moins , tandis qu'ils ne sont plus. Mais à quel oubli dois-je m'attendre à mon tour dans un siècle ou deux , puisque tant de grands Monarques , tant de Rois riches & puissans n'ont pu s'en garantir ? Le sommeil me prit dans ces idées. Bientôt après , je crus voir les personnages de la tapisserie se détacher d'eux-mêmes , & s'approcher de mon lit : ils ouvrirent mes rideaux , pour me faire appercevoir au milieu de la chambre un homme couché sur un drap noir , avec un sceptre à la main , & une couronne sur la tête. Je le regardai attentivement. Je le reconnus pour le Grand Louis quatorze. Il est mort , me dit l'un des Spectres ; il sera ou-

blié comme nous. Je m'éveillai le lendemain tout rempli de cette triste image, & je fis part de mon songe à ceux qui voulurent l'écouter. Huit jours après, on reçut à Madrid la nouvelle de la mort du Roi de France.

Nous demeurâmes encore jusqu'au soir au Retiro, pour visiter les Appartemens & les Jardins. Rien ne m'y parut approcher de la magnificence de nos Maisons Royales. Inigo nous accompagnoit par-tout, avec sa Femme & ses filles. Il nous dit, en riant, que son Epouse avoit introduit dans sa maison la liberté Françoise, & qu'elle avoit élevé ses filles sur ce pied-là. Elles étoient toutes deux très-bien faites; un peu brunes, comme la plupart des femmes du Pais, mais les yeux d'une vivacité

éblouissante. L'après-midi , nous retournâmes au Jardin , pour y profiter d'un vent frais , qui avoit diminué la chaleur. Nous nous promenions dans des allées couvertes , & nous nous étions mêlés en marchant familièrement & sans distinction. Le hazard me fit remarquer qu'une des Filles d'Inigo ferroit le Marquis de fort près ; & qu'elle eut l'adresse de glisser un billet dans sa poche. Fort bien , dis-je en moi-même , il y a quelque chose de plus ici que de la liberté Françoise. Le Marquis sentit qu'on avoit touché sa poche , & y aiant porté la main , il en tira le billet , qu'il remit aussitôt fort discrètement. Je m'apperçus qu'il en regardoit la Demoiselle avec plus de curiosité , & qu'elle tournoit aussi continuellement la tête de son côté ,

comme pour lui faciliter le moyen de la voir. Notre promenade finie ; nous remerciâmes le Seigneur Inigo , & nous reprîmes le chemin de Madrid. A peine eûmes-nous fait dix pas, que le Marquis s'arrêta , sous prétexte d'un besoin naturel ; mais aiant tourné les yeux vers lui , je le vis tirer le biller ; qu'il se mit à lire avec beaucoup d'attention. Je feignis de n'avoir rien vu. Il nous rejoignit d'un air riant. Nous traversâmes le Prado , où nous eûmes à soutenir l'effronterie de plusieurs Courtisanes ; j'aurois peine à croire jusqu'où elles la portent , si je n'en avois été témoin presque autant de fois que nous mimas le pied dans les promenades publiques. Enfin nous arrivâmes chez nous.

J'étois en doute si le Marquis me

feroit confidence de son avanture , sur-tout étant persuadé qu'elle n'étoit sçûe que de lui. Nous employâmes encore quelques momens à nous entretenir avec Dom Porterra , jusqu'à ce qu'on vint avertir qu'on avoit servi le souper. Lorsque nous l'eumes quitté , le Marquis tira le billet de sa poche , & me dit de la maniere la plus naturelle : Tenez , Monsieur , aidez-moi , s'il vous plaît , à déchiffrer cette écriture ; c'est encore de la galanterie , si je ne me trompe. Il me raconta ensuite de quelle maniere il l'avoit reçu. J'avoue que cette franchise me causa une des plus vives satisfactions que j'aie jamais ressenties. J'ouvris le billet ; l'écriture étoit en effet si mauvaise , que nous eumes mille peines à la lire. Le nom de la Demoiselle étoit Donna Pradina.

Elle assuroit le Marquis qu'elle n'avoit jamais rien senti de si doux , que les sentimens qu'il lui avoit inspirés. Elle lui reprochoit, avec un tour assez fin , d'être venu en Espagne pour lui faire perdre son repos & la liberté de son cœur ; elle lui promettoit qu'il la trouveroit si tendre & si constante , qu'elle lui paroîtroit digne du plus fidele attachement ; enfin elle lui marquoit la maison d'une de ses Tantes , où elle alloit souvent, & qui n'étoit pas éloignée de celle de Dom Porterra.

Je demandai , au Marquis , ce qu'il pensoit de cela. Ce que je crois , me dit-il , que vous en pensez vous-même. Toutes les femmes d'Espagne sont folles ; & si cela continue , je crois que j'aurai peine à sortir de leurs mains. Je remarquai qu'il prononçoit ces

dernieres paroles , avec un air de complaisance ; je lui répondis : Mon cher Marquis , c'est un avantage bien foible que celui dont vous paroissez vous applaudir. De votre propre aveu , les femmes d'Espagne sont folles , parce qu'elles vous aiment ; ce n'est donc point une sagesse que d'aimer , ni un mérite que de pouvoir inspirer de l'amour. Vous estiment-elles , ces Espagnoles qui vous aiment ? A peine en êtes-vous connu. Votre figure , qui a quelque chose de prévenant , votre air enjoué , vos longs cheveux , que sçais-je ? les moindres bagatelles sont capables d'imposer à une femme qui ne cherche que le plaisir , sans écouter la vertu. Qu'un honnête-homme est peu touché de se voir aimé , s'il ne l'est point par les endroits par lesquels il sent qu'il

peut mériter quelque estime ! Je vous pardonnerai de vous attacher à une femme , quand vous en aurez trouvé une qui sçache aimer en vous l'esprit , l'honneur , la Religion & les autres qualités que vous devez vous efforcer d'acquérir. Il seroit impossible qu'elle les aimât sans les posséder , & par conséquent sans être elle-même infiniment aimable. C'est alors qu'on s'aimeroit avec pureté , avec désintéressement , avec tendresse ; j'ajoute aussi avec constance , car l'amour ne dure pas plus long-tems que ce qui l'a fait naître , & c'est la vertu seule qui peut le faire durer toujours.

Nous reprîmes, le lendemain au matin, nos exercices. Le Marquis avoit la mémoire très-heureuse. L'étude de la Géographie fut pour lui un amusement de quel-

ques jours. Je lui fis prendre ensuite quelques notions de Chronologie, pour se préparer à l'Histoire, & je lui trouvai toujours une facilité égale pour tout ce qu'il entreprenoit. J'étois charmé de voir croître chaque jour son goût, pour la lecture & l'application. Lorsqu'il fut arrivé à l'Histoire Grecque & Romaine, j'avois peine à modérer l'ardeur qui le faisoit retourner sans cesse à ses Livres. Son Valet de chambre m'ayant averti qu'il passoit quelquefois une partie de la nuit à lire dans son lit, je fus obligé de lui défendre absolument cet excès, qui pouvoit nuire à sa santé. Je loue, lui dis-je, votre amour pour l'étude; mais je serois fâché qu'il devînt une passion. Un homme de qualité, qui est destiné par sa naissance aux grandes affaires du

monde , ne doit pas se faire un métier de lire & d'étudier comme un suppôt d'Université. Il suffit qu'il y prenne un goût modéré , pour y employer tous les jours quelque tems avec utilité & avec plaisir.

Vers le commencement de Septembre , nous eumes la curiosité d'assister à un spectacle qui attira toute la Cour , & une partie du Peuple de Madrid. Ce fut l'enterrement d'une Religieuse Carmelite , qui étoit fille naturelle du C. I. D. F. Elle s'appelloit Sœur Marianne de la Croix D.... Elle étoit née à Bruxelles en 1641 ; & aiant été amenée à Madrid dès l'âge de cinq ans , elle avoit été renfermée dans le monastere des Carmelites Déchaussées de cette Ville , où elle avoit vécu avec beaucoup de piété jusqu'à l'âge

de soixante-quinze ans. Tous les Grands assisterent à ses funérailles par ordre du Roi ; & le même jour sa Majesté donna la Grandesse aux Abbesses de ce Monastere , qui est de fondation Roiale. On nous raconta que le C. I. avoit aimé, avec une passion extrême , la mere de Sœur Marianne de.... C'étoit une Demoiselle Flamande de la Maison de V...., qui avec une beauté médiocre avoit l'art d'enchanter tous ceux qui l'approchoient. Le cœur du C. I. ne fut point à l'épreuve de ses charmes , mais il eut peine à se faire aimer d'elle. Mademoiselle de V.... s'étoit laissée toucher par la bonne mine du Comte de P..., avec qui elle entretenoit un long commerce. Elle en fut abandonnée la premiere ; & le désespoir qu'elle en eut la fit tomber dans

une profonde tristesse. Le C. I. profita habilement de cette conjoncture. Il n'y eut point de fêtes ni de plaisirs qu'il n'inventât, pour lui faire oublier la cause de son chagrin. Son respect, sa persévérance, & peut-être aussi l'éclat de son rang & de son nom attendrirent Mademoiselle de V...; & ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'ayant été recherchée en mariage, presque dans le même tems, par un homme riche & de condition, elle refusa ce parti pour conserver la fidélité qu'elle crut devoir au C. I. & pour vivre à Bruxelles avec la qualité de sa Maîtresse. Exemple de constance d'une nature extraordinaire, & qui méritoit bien le peu que j'en ai rapporté.

L'onzième du même mois, un Courrier, dépêché de Paris

par le Prince de Cellamare Ambassadeur d'Espagne à la Cour de France , apporta au Roi la nouvelle de la mort du Roi Très-Chrétien , son Grand-pere. Dès le lendemain , on publia ordre d'en porter le grand deuil ; & deux jours après , la moitié des habitans de Madrid furent vêtus de noir. Je n'ai rien vû de si aimable , que le Marquis le paroïssoit dans cet habit. Je passe sur quantité de petites aventures bourgeoises , qui se présenterent dans tous les endroits où nous nous mêlâmes avec le Peuple , pendant quinze jours ou trois semaines , que nous passâmes encore avec les apparences d'une condition commune. Je crus que cela suffisoit pour faire prendre , au Marquis , une idée des différens états de la vie , & je ré-

folus de profiter de la premiere
occasion pour le produire à la
Cour.

Fin du sixième Livre.





MEMOIRES

D U

MARQUIS DE *.*.

LIVRE SEPTIEME.

J'AY PRIS que le jour de Saint François, le Roi devoit tenir Chapelle dans l'Eglise de ce Saint, & qu'il y feroit accompagné de tous les Grands. Il faut y paroître, dis-je au Marquis, & songer que la scène va bien changer de face. Ce n'est plus à des Alonfos & à des Inigos, que vous allez avoir à fai-

Tome III.

F

re. Vous ne trouverez , entre eux & les Personnes de la Cour , aucune différence pour ce qui regarde le fond des passions ; elles sont les mêmes dans tous les hommes : mais ce qui distingue la Cour , c'est qu'elles y sont plus violentes, & qu'elles sont néanmoins plus cachées. Défiez-vous donc du dehors. Familiarisez-vous de bonne heure avec une vertu , dont vous n'avez point encore eu besoin de faire usage : c'est la prudence ; elle vous sera nécessaire à chaque pas. Je vous laisse à vous-même ; c'est-à-dire que vous ne devez plus attendre , pour agir , que je vous prévienne par mes conseils ; je me réserve seulement de vous faire appercevoir en quoi vous aurez manqué. Toutes vos actions seront de vous : je ne vous accompagnerai plus que

*DU MARQUIS DE ***.* 123
pour en être le spectateur ; & s'il
est besoin , pour en être quelque-
fois le Critique.

Le Marquis entra dans l'E-
glise , avec sa démarche noble &
son air brillant. J'étois à son cô-
té , deux pas au-dessous de lui ;
nous étions suivis de nos trois
Valets. Nous nous avançâmes vers
l'endroit où étoit Sa Majesté. La
foule des Seigneurs nous empê-
cha d'en être apperçus : mais
comme nous nous étions avan-
cés un peu au-delà des bornes
marquées pour ceux qui n'é-
toient pas connus , un Officier
des Gardes parut nous regarder
avec quelque émotion. Je m'en
apperçus , & je compris aussi-tôt
la faute que nous avions com-
mise par ignorance. J'eus l'adres-
se de la réparer promptement , en
disant quelques paroles d'hon

nêteté, d'un air aisé & riant, au Marquis de Valdecañas, auprès duquel j'étois placé; ce qui fit croire à l'Officier des Gardes que nous en étions connus. La cérémonie étant achevée, on s'ouvrit pour laisser le passage libre au Roi. Ce fut alors que nous le vîmes pour la première fois; & comme nos habits de deuil étoient à la Françoisé, il nous regarda un moment, avant que de se mettre à marcher. Le Marquis se baissa profondément, lorsque Sa Majesté passa devant lui : elle lui fit un signe de tête fort gracieux, en disant au Marquis de Bedmar, qui étoit près d'elle : Voilà un François; je le reconnoîtrois à son air, quand il n'en auroit pas l'habit. Dans le même moment, un vieux Seigneur qui suivoit le Roi, & que son grand âge empêchoit de

marcher aisément , s'arrêta près de moi , pour me demander si j'étois parti de France depuis la mort de Louis XIV. Je lui répondis que nous étions en Espagne depuis plus d'un mois. Vous êtes donc le Pere de ce jeune homme , ajouta-t-il en montrant le Marquis. Je n'ai pas cet honneur là , lui dis-je. Monsieur le Marquis est un homme de distinction, qui voyage pour achever de se perfectionner dans les Cours de l'Europe , & j'ai l'honneur de l'accompagner par estime & par amitié. Il continua de me demander , si nous étions connus de quelqu'un à la Cour de Madrid ; & lui ayant répondu que nous y paroissions ce jour-là pour la première fois , il invita le Marquis , qui nous joignit au même instant , à monter dans son Carrosse pour

aller prendre l'air à la *Calle mayor*. C'est une autre espèce de Cours , qui sert de promenade à Madrid. Le Marquis , voiant que cette proposition lui venoit d'un homme fort âgé , dont l'extérieur n'avoit rien de relevé , parce qu'il étoit en simple habit de deuil , parut balancer un moment. Vous paroissez inquiet , lui dit ce Seigneur. Je suis Dom Joseph de Toledé , Duc de Montalto. J'ai autrefois eu la curiosité de voir la France , comme vous avez celle de voir l'Espagne ; nous nous entretiendrons de votre País & du mien. Le Marquis lui répondit honnêtement ; & sortant de l'Eglise , nous montâmes avec lui dans son Carosse.

Le Duc de Montalto portoit , sur son visage , environ soixantedix ans. Ses manieres étoient

simples , mais elles avoient un air de bonté qui le faisoit aimer. Sa mémoire étoit remplie d'une infinité d'avantures de la vieille Cour , qu'il prenoit plaisir à raconter ; & ses récits étoient tournés agréablement , quoiqu'il ne sçût que médiocrement le François. J'augmenterois ces Mémoires d'un volume , si j'entreprendois d'écrire tout ce que je pourrois rappeler , des longues conversations que j'ai eues avec lui. Il nous demanda d'abord plusieurs particularités de la Maison Royale de France , & il en prit occasion de nous parler des Princes qui la composoient dans sa jeunesse , & qu'il avoit eu l'honneur de voir à la Cour. Il s'étendit sur Monsieur le Prince de Condé. Il l'avoit vû , nous dit-il , la première fois à Bruxelles , après

le siège d'Arras, dans le tems que la Reine Christine de Suède étoit arrivée en Flandres. Il nous fit le portrait de cette Princesse, & le récit de l'entrevûe qu'elle eut avec le Prince de Condé. Elle témoigna d'abord un désir extraordinaire de le voir; elle disoit hautement qu'elle avoit regret qu'il ne pût se trouver à Bruxelles une maison assez grande pour les loger tous deux; que c'étoit son Héros, & le seul homme pour lequel elle eût de l'admiration. Il étoit alors au siège d'Arras; elle lui écrivit qu'elle vouloit y aller, & qu'après lui elle ne faisoit point difficulté de prendre l'écharpe rouge. Effectivement, continua le Duc de Montalto, elle n'avoit pas besoin de mettre un grand changement dans ses habits pour paroître vêtue en homme de guer-

re. Une Hongreline, qui ne différoit gueres des just'aucorps qu'on porte aujourd'hui , & qui ne lui passoit pas les genoux , un mouchoir autour du col en forme de cravate, une perruque noire, quoiqu'elle eût les cheveux blonds , & un chapeau chargé de plumes , étoient son ornement ordinaire. L'Archiduc , aiant pris le devant , à la déroute d'Arras , fut la voir à Anvers , où elle le reçut avec des honneurs & des déférences qui allerent jusqu'à l'excès ; car elle ne se contenta pas de l'attendre au pied de son escalier : elle traversa une grande cour , pour aller au devant de lui jusqu'à la porte de la maison où elle étoit logée. On s'attendoit qu'elle ne recevroit pas moins honorablement Monsieur le Prince , dont la naissance ne le cédoit

qu'aux têtes couronnées. Cependant , après la passion extrême qu'elle avoit marquée pour le voir ; elle s'amusa à pointiller sur le cérémonial , lorsqu'il étoit prêt de lui venir rendre visite. L'ayant appris , il voulut sçavoir de quelle maniere elle en agiroit avec lui. Ceux , qu'il y envoya , n'eurent pas de réponse qui pût le satisfaire ; de sorte qu'il se résolut de ne la point voir , dans la crainte qu'elle ne voulût faire quelque différence entre lui & l'Archiduc. Cependant, comme il étoit en chemin, & qu'on le sollicitoit de ne pas rompre ouvertement avec elle , il prit l'expédient de la voir *incognito*. Il envoya toutes les personnes de sa suite lui faire la révérence , comme s'il fût retourné sur ses pas ; & pour la voir sans en être connu , il entra dans sa chambre lors-

qu'elle étoit pleine de son monde, & n'y parut que comme un de ceux qui la faluoient de sa part. Elle ne le reconnut pas d'abord ; mais aiant ouvert les yeux lorsqu'il la quitta, elle voulut l'accompagner. Il dit qu'il lui falloit tout ou rien ; & , sans attendre sa réponse , il sortit comme il étoit venu.

Le Duc de Montalto nous avoua que cette pièce fut jouée à Monsieur le Prince par les Espagnols ; & qu'à l'instigation du Comte de Fuenfaldagne, qui étoit très-mal avec lui, Pimentel avoit fait changer l'esprit de la Reine, qui étoit naturellement inconstante. Je ne continue point de rapporter mille traits curieux, que le Duc nous apprit dans cette premiere conversation , de la conduite des Espagnols avec le

Prince de Condé & de celle du Prince avec eux. Les conjonctures présentes ne le permettent pas. J'ai eu soin de les écrire. Elles pourront être publiées dans des tems plus libres. Lorsque notre promenade fut achevée, le Duc, que nous accompagnâmes jusqu'à son Hôtel, nous fit l'honneur de nous retenir à souper. Quelque respect que j'eusse pour lui, je me serois bien gardé d'accepter cette offre, si j'eusse prévu la moindre partie des peines dont elle fut la source pour le Marquis & pour moi. Je n'avois eu, jusqu'alors, que de la satisfaction de sa conduite; il étoit tems que je sentisse un peu qu'il étoit jeune, & qu'il avoit des passions.

Je fus surpris de voir à table, avec nous, neuf ou dix jeunes Seigneurs, dont le plus âgé ne

paroissoit pas avoir plus de trente ans. J'aime la jeunesse , me dit le Duc de Montalto , qui s'aperçut que je les regardois ; ces Messieurs sont, ou mes Paréns, ou mes Amis : ils me divertissent par leur humeur agréable , & je les traite le mieux qu'il m'est possible. Nous fumes en effet bien traités , & la joie regna pendant tout le repas. Le Marquis , qui étoit liant , ne tarda gueres à former connoissance. Je l'observois , dans le dessein de remarquer pour qui son affection se déclareroit davantage. Je fus assez satisfait de son choix. Comme on s'étoit séparé en diverses bandes ; pour jouer ou pour s'entretenir après le souper , je le vis associé avec deux jeunes gens , dont l'un étoit de son âge , & l'autre plus âgé , mais tous deux d'une phy-

sionomie qui me parut belle & heureuse. J'étois demeuré seul près du Duc ; il me dit : N'admirez-vous pas qu'un homme de mon âge soit encore recherché des jeunes gens ? Ils m'aiment , parce que je les caresse , & que je me mets de leurs plaisirs. Je hais la solitude ; & j'ai compris qu'à l'âge où je suis il faut un peu descendre , & se prêter quand on veut être goûté. Ma maison & ma table sont ouvertes à tous ceux qui me font l'honneur de s'y présenter. Je priai le Duc de m'apprendre le nom des deux Seigneurs qui s'entretenoient avec le Marquis. Ce sont , me dit-il , deux jeunes gens d'une haute naissance , mais qui ont moins de biens que de mérite ; l'un s'appelle Dom Juan de Pastrino , & l'autre porte le titre de Comte de

Mancenez. J'ai été Ami de leurs Peres , & ils continuent d'être les miens. Nous reçumes ainsi , pendant toute la soirée , mille marques de la bonté de Monsieur le Duc de Montalto , & nous le priâmes , en nous retirant , de trouver bon que nous continuassions de lui rendre quelquefois nos respects.

Le Marquis me parla du Comte de Mancenez , & de Dom Juan de Pastrino , comme des deux personnes du monde les plus aimables , & dont il désiroit le plus l'amitié. Il me dit qu'ils lui en avoient témoigné beaucoup , & que s'étant informés de l'endroit où nous demeurions , ils lui avoient promis de nous venir voir le jour d'après. Je lui répondis qu'ils m'avoient parus tels qu'il les trouvoit lui-même , &

que le Duc de Montalto m'avoit parlé d'eux avantageusement. Ils vinrent le lendemain après-midi, dans un Equipage assez propre. Nous les reçumes très-honnêtement. Après une conversation d'une heure, qui roula sur les plaisirs de Madrid, & sur la beauté des Dames de la Cour, Dom Juan de Pastrino dit au Comte de Mancenez, qui avoit parlé presque seul : Tu ne nommes pas ta sœur parmi les Belles ; est-ce par modestie que tu veux cacher que c'est la plus charmante personne de Madrid ? Le Comte prétendit que c'étoit outrer l'éloge. Dom Juan soutint ce qu'il avoit avancé, & comme il le faisoit avec chaleur, le Comte, pour finir la dispute, nous proposa d'en être les Juges, & nous engagea à nous rendre sur le champ chez lui. Je

ne m'opposai point à cette partie de jeunesse. Je dis seulement au Comte, que n'ayant jamais vu, ni sa Sœur, ni les Dames de la Cour, il nous seroit difficile de juger de leur beauté par comparaison. N'importe, reprit Don Juan de Pastrino; il suffit de voir Donna Elisa de Mancenez, pour s'assurer qu'elle l'emporte sur celles mêmes qu'on n'a pas vues. Je jugeai, par l'ardeur de Don Juan, qu'il en étoit amoureux; & j'en dis un mot au Comte, qui me l'avoua en souriant.

Elle étoit à notre arrivée avec deux de ses Amies, qui passerent dans une Salle voisine, lorsqu'elles nous virent entrer sous la conduite du Comte, sans nous être fait annoncer. Le Comte étoit chef de sa famille, & sa sœur dépendoit de lui. Il lui expliqua, en

badinant, le sujet de notre visite, & la pria de souffrir que nous la considérassions à notre aise, pour nous mettre en état de juger de sa beauté. Elle répondit avec esprit. Don Juan, à qui le bonheur de la voir n'arrivoit pas tous les jours, étoit respectueux & transi près d'elle, tandis que le Marquis lui disoit mille jolies choses, sur l'avantage qu'il avoit de lui parler & de la connoître. Pendant ce tems-là, le Comte de Mancenez entra dans la Salle où les deux autres Dames avoient passé, & un moment après il nous les amena, en les tirant toutes deux par la main. Donna Elisa étoit belle, & Dom Juan en jugeoit bien, quoiqu'avec les yeux d'un Amant; mais je ne la crus point la plus belle personne de Madrid, lorsque j'eus jetté les yeux sur

l'une de ses deux Compagnes. Vous viendrez malgré vous , leur disoit le Comte en les traînant ; je ne souffrirai point que vous suiviez la rigueur Espagnole avec de si aimables François. Nous nous levâmes à leur entrée ; & le Marquis , allant à leur rencontre , leur fit un compliment civil sur la liberté que nous avions prise de les interrompre. Elles s'assirent avec nous ; & comme elles pouvoient prétendre , aussi-bien que Donna Elisa , au premier rang de la beauté , la question de Dom Juan ne fut pas renouvelée , & demeura sans décision.

Les belles personnes ont les unes pour les autres à peu près la même inclination & le même goût que les gens d'esprit. Elles se lient d'amitié par un sentiment naturel , qui les porte à chercher

ce qui est parfait comme elles. Donna Elisa étoit intime amie de Donna Agnez de Palafoz, & de Donna Diana de Velez : c'étoit le nom des deux Demoiselles Espagnoles. Donna Diana m'avoit frappé au premier coup d'œil. Je craignis tout d'un coup, en la voyant, ce qui ne manqua point d'arriver ; c'est-à-dire qu'elle ne fît trop d'impression sur le cœur du Marquis, & que, vif comme il étoit, une première passion, inspirée par une personne de ce mérite, ne lui fît oublier son devoir, & ne me préparât mille chagrins. Plus je la regardois, plus je croiois remarquer en elle ce qu'il falloit pour enflammer le Marquis, dont je connoissois le fond du cœur. Elle avoit l'œil vif & doux comme lui, l'humeur enjouée, un sourire fin

& plein de charmes , & le reste de la figure tel qu'on l'attribue aux Graces & aux Amours. Que sommes-nous venus faire ici ? dis-je alors en moi-même. Que ce malheureux moment va me coûter de peines ! Je me trouvais si occupé de cette réflexion , que je fus quelque tems sans prendre garde à ce qui se passoit. Enfin je me levai tout d'un coup ; & je dis au Marquis , que nous n'avions interrompu que trop long-tems ces Demoiselles , & qu'il falloit leur laisser la liberté que nous leur ôtions par notre présence. Il ne put se dispenser de me suivre ; mais je ne m'apperçus que trop de la violence qu'il étoit obligé de se faire.

Le Comte de Mancenez & Don Juan ne nous quitterent point. Nous allâmes voir ensemble M.

le Duc de Montalto , qui nous força encore de demeurer à souper. Le Marquis ne se sépara pas un moment de Mancenez , & je ne doutai point que Donna Diana ne fût l'unique sujet de leur entretien. Nous nous retirâmes fort tard. Il ne me dit pas un mot jusqu'à la porte de notre logis ; & peut-être se seroit-il allé coucher sans ouvrir la bouche , si je ne lui eusse enfin demandé d'où lui venoit cette profonde rêverie. Il me répondit qu'il avoit mal à la tête, & qu'il se trouveroit mieux après avoir dormi.

Je le fis éveiller à huit heures , pour ne pas perdre entièrement ses exercices du matin. Il se leva ; mais au lieu de prendre un livre , il se promena pendant une heure dans sa chambre. J'y entrai. Il parut embarrassé de me voir. Qu'a-

vez-vous donc , Monsieur , lui dis-je ? vous me paroissez incommodé. Il m'assura qu'il se portoit bien. Je vois ce que c'est , repris-je , vous vous ennuyez du séjour de Madrid : Eh bien , je consens que nous partions quand vous voudrez pour Lisbonne. Il y a près de six semaines que nous sommes ici ; c'est y avoir demeuré en effet assez long-tems. Loin de m'ennuyer , me dit-il , je souhaiterois que nous pussions passer l'hiver à Madrid. Nous n'avons presque pas paru à la Cour , & vous m'avez dit plusieurs fois que c'étoit le principal objet de nos voyages. Non, non, continuai-je ; nous verrons celle de Lisbonne , qui ressemble beaucoup à celle-ci ; nous y passerons l'hiver , & nous nous trouverons à portée de nous embarquer pour l'Angleter-

re , au commencement de la belle saison. Il m'objecta que nous attendions des Lettres de Paris; que M. le Duc son Pere n'approuveroit peut-être pas que nous quitassions si-tôt l'Espagne ; qu'il falloit voir du moins quelques Seigneurs Espagnols , pour lesquels il nous avoit donné des Lettres. Je lui répondis que je me chargeois de tout , & que Monsieur son Pere donneroit son approbation à tout ce que j'aurois réglé. Enfin , lui dis-je , je vais donner ordre qu'on prépare ce qui est nécessaire pour notre départ.

Je n'ai jamais vu de tristesse égale à celle qui étoit répandue sur le visage du Marquis. Nous demeurâmes quelque tems sans parler. Je voulus le pousser à bout; j'appellai Scoti , à qui j'ordonnai en sa présence de disposer notre Equipage ,

Equipage , & de se tenir prêt à partir deux jours après. Je fis cependant signe de l'œil à Scotti , qui m'entendoit à demi mot. Il se retira , en m'assurant que je serois obéi. C'en étoit trop. L'aimable Marquis me serra tendrement entre ses bras ; & les yeux gros de larmes, il commença quelques paroles , que je n'entendis qu'à demi. Je l'embrassai à mon tour ; & l'ayant pris par la main , je le fis asseoir sur un fauteuil , & je me mis auprès de lui. Vous ne m'aimez plus , mon cher Marquis , lui dis-je ; vous n'avez plus de confiance en moi. Pourquoi me cachez-vous vos peines ? Vous êtes affligé usqu'à verser des larmes , & vous me laissez ignorer la cause de vos chagrins. Ce n'est pas là ce que vous m'aviez promis , ni ce que mérite la tendresse

infinie que j'ai pour vous. Il essuia quelques larmes, qui étoient tombées de ses yeux ; & s'efforçant de prendre un visage plus tranquille, il me fit des excuses d'avoir voulu me déguiser une chose, dont il jugeoit bien , me dit-il , que j'avois pû m'appercevoir. Il m'avoua qu'il sentoît la plus vive passion pour Donna Diana de Velez ; qu'il avoit essayé vainement d'y résister ; qu'il ne se seroit pas cru capable d'une telle foiblesse ; mais qu'étant aussi touché qu'il l'étoit , je le rendrois le plus malheureux de tous les hommes , si je l'obligeois de quitter Madrid, & si je ne lui permettois pas de la voir quelquefois.

Vous éprouvez donc , lui dis-je , ce que vous n'avez pas cru possible. Vous êtes enfin l'esclave d'une passion, dont vous vous êtes

flatté que vous pourriez toujours vous défendre. Si vous aviez suivi mes conseils , si vous vous étiez tenu en garde contre vous-même , le seul désir d'être sage vous auroit soutenu dans le péril , & vous vous seriez épargné toutes les peines que votre passion va vous causer. Mais je ne me suis que trop apperçu que vous les ressentez déjà ; je ne veux point les augmenter par mes reproches. Il est question , mon cher Marquis , de recourir promptement au remède. Je ne vous dirai point que la beauté est un bien méprisable , & l'amour défordonné une passion criminelle ; votre raison n'est plus assez libre pour le reconnoître. Mais ce que je dois vous remettre devant les yeux , c'est que votre honneur , votre fortune , votre repos , & peut-être

vosre vie , dépendent de la résolution que vous allez prendre. Vous aimez Donna Diana ; que pouvez - vous prétendre en l'aimant ? D'en faire vosre Epouse ? croiez-vous que Monsieur le Duc vosre Pere , dont toutes les espérances reposent sur vous , puisse jamais consentir à un mariage si contraire à ses desseins ? & si vous aviez l'imprudence de vous y déterminer sans son consentement , que pouvez-vous attendre de lui , qu'une éternelle indignation ? Espérez - vous que Donna Diana vous aime jamais assez , pour vivre avec vous sur le pied d'une Maîtresse ? Quand elle seroit assez lâche pour cela , son Pere & ses Freres le souffriront-ils sans se venger ? Ignorez - vous la délicatesse des Espagnols , sur tout ce qui intéresse l'honneur ? & vous-même,

en manqueriez - vous jusqu'au point de vouloir séduire une fille de condition , en qui vous trouvez assez de mérite pour la juger digne de votre cœur ? Non , non , Monsieur , votre passion ne peut être que pernicieuse pour vous-même ; & s'il vous reste un peu de raison pour en considérer les suites , vous devez l'étouffer aussi facilement que vous l'avez laissé naître.

Je me tus quelque tems , pour attendre sa réponse. Il ne m'en fit aucune. Je me levai , en le priant de faire une attention sérieuse à mes avis , & je le laissai seul dans sa chambre. Il y demeura jusqu'à l'heure du dîner. Je le fis avertir lorsqu'on eut servi ; il vint se mettre à table , après avoir dit quelques mots à son Laquais , & n'ouvrit la bouche , pendant le repas ,

que pour manger. Il mangea même fort peu , & se retira ensuite à sa chambre. L'heure à laquelle nous avions coûtume d'aller en Ville étant arrivée , je dis à son Valet de chambre d'aller l'habiller. Il me fit répondre qu'il se trouvoit incommodé , & qu'il n'étoit point en état de sortir. J'appellai son Laquais , qui se nommoit Deschamps ; & lui ayant demandé quel ordre il avoit reçu de son Maître avant le dîner , je scus que c'étoit une Lettre, qu'il l'avoit chargé de porter au Comte de Mancenez. Je retournai à sa chambre au milieu de l'après-midi. Il s'étoit jetté sur son lit. Je lui dis d'un ton d'amitié : Est-ce sérieusement que vous vous sentez incommodé ? Vous me donnez de l'inquiétude , & vous me feriez plaisir de me dire du

*DU MARQUIS DE ***.* 151
moins quelques paroles. Il ne me répondit qu'en poussant un soupir. Je m'assis près de son lit, & je pris une de ses mains, pour lui tâter le pouls. Ce n'est pas là qu'est le mal, me dit-il tristement; & quand vous me demandez si je suis incommodé, vous sçavez trop bien quelle est ma maladie. Est-il possible, Monsieur, repliquai-je, qu'un discours aussi raisonnable que celui que je vous ai tenu tantôt, ne fasse point d'impression sur votre esprit? Quel est donc votre dessein? Il se leva à cette question; & s'étant assis sur le bord de son lit, il me pria, de l'air le plus sérieux que je lui eusse vû prendre jusqu'alors, de vouloir bien l'écouter.

Mon dessein, Monsieur, me dit-il, n'est pas, comme vous le disiez tantôt, d'épouser Donna

Diana malgré mon Père ou sans son consentement. Je ne pense pas non plus à faire d'elle une Maîtresse. Pourquoi me soupçonnez-vous d'un sentiment , dont vous devez me connoître incapable ? Je ne vous demande que la liberté de la voir , parce que je sens que je ne puis vivre sans cette satisfaction. Si vous avez jamais aimé , vous l'avez fait sans doute en honnête - homme : m'est - il donc impossible d'aimer de même ? Vous craignez peut-être que je ne m'enflamme davantage en la voiant : Non ; je ne sçaurois l'être plus que je le suis. Je la verrai , je lui dirai que je l'aime , je l'aimerai effectivement toute ma vie ; & j'attendrai notre retour à Paris , pour obtenir de mon Pere qu'il me permette de l'épouser. Mais souffrez que je la voie. Ac-

*DU MARQUIS DE ***.* 153
cordez moi une satisfaction si innocente , ou arrachez-moi la vie ; car espérer que je partirai après-demain pour Lisbonne, c'est vous promettre ma mort: je me la donneroïis avec mon épée , si mon seul désespoir n'étoit pas capable de me la procurer.

Ce discours , d'un jeune homme qui avoit à peine dix-huit ans , m'épouvanta. Je l'aimois d'ailleurs si tendrement , que ses moindres peines m'étoient sensibles. Je pris le parti de le consoler par ma réponse. Ne craignez pas , lui dis-je en riant , que je contribue à votre mort ; j'exposerois ma vie pour sauver la vôtre. Nous verrons Donna Diana , si cela est si nécessaire à la conservation de vos jours. Je trouve même vos intentions pures & raisonnables ; & c'est pour les avoir igno-

rées, que j'ai combattu tantôt votre passion. Mais au nom de Dieu & de l'honneur, souvenez-vous qu'il y a des foiblesses en amour qui sont indignes d'un honnête homme, & que plus Donna Diana a de mérite, plus vous êtes obligé de la respecter & de ménager sa gloire. Cette réponse mit le Marquis au comble de la joie. Il me baïsa mille fois la main, & ne se lassoit point de m'appeller son cher Papa. Il voulut sçavoir quand nous irions chez le Comte de Mancenez, pour y voir la belle Donna Diana, qui y alloit passer ordinairement l'après dînée avec Donna Elisa. Je le portai à différer sa visite au lendemain, pour prendre le tems de se remettre un peu de l'agitation où il avoit été. Je le priai ensuite de me donner une satisfaction à mon

*DU MARQUIS DE ***.* 155
tour ; c'étoit celle de me dire où
il avoit envoié son Laquais avant
midi. Cette demande le fit rou-
gir. Cependant, après y avoir pen-
sé un moment , il ouvrit sa cas-
sette , d'où il tira la copie d'une
lettre qu'il avoit écrite le matin.
Il m'avoua , avant que de la lire ,
qu'il avoit fait confidence de sa
passion au Comte de Mancenez ,
& que n'étant point assuré de pou-
voir parler sitôt à Donna Diana ,
il avoit prié le Comte de lui faire
rendre une de ses Lettres ; qu'il
comptoit de le voir ce jour-là &
de la lui remettre lui-même , mais
que notre petite querelle lui aiant
ôté l'envie de sortir , en avoit
chargé son Laquais. Il m'aban-
donna ensuite sa copie. Je la con-
serve encore, avec plusieurs autres ;
& je ne fais ici que la transcrire.

» Je ne me fais pas un mérite ,

» Mademoiselle , d'admirer vos
» charmes & d'en ressentir tout le
» pouvoir. Quel cœur assez bar-
» bare pourroit vous avoir vûe ,
» sans devenir sensible ? Mais s'il
» est permis de se louer quand
» on parle à ce qu'on adore , vous
» ne trouverez pas de cœur qui
» sçache mieux sentir le prix du
» vôtre , & former des sentimens
» plus dignes de vous , que le
» mien. Je ne prie pas l'Amour ,
» de vous attendrir sitôt en ma
» faveur ; ce bonheur mérite un
» siècle de services & de soins : je
» le conjure seulement de vous
» faire appercevoir la sincere ar-
» deur de ma passion , parce qu'il
» est impossible que tôt ou tard
» vous n'en soiez pas touchée.
» Permettez que cette espérance
» me conduise tous les jours chez
» Monsieur le Comte de Man-

» cenez , & que mon respect vous
 » y exprime la tendresse invio-
 » lable avec laquelle je fais vœu
 » d'être toute ma vie, &c. »

Le Marquis DE ROSEMONT.

Comment ? dis-je au Marquis ;
 c'est-là ce qui s'appelle de la ga-
 lanterie la plus fine & la plus pas-
 sionnée. Est-ce la nature toute
 seule , qui vous en a tant appris ?
 Il faut que vous aiez pillé cela
 dans quelque Roman. Il m'assu-
 ra que tout étoit de lui jusqu'au
 moindre mot , & qu'il n'avoit ja-
 mais lû de Romans , si ce n'étoit
 les deux que j'avois achetés à
 Bourdeaux , c'est-à-dire Téléma-
 que & la Princesse de Clèves. Je
 vous conseille , lui dis-je , de n'en
 lire jamais d'autres. Un homme
 plus severe que moi en retran-
 cheroit même la Princesse de
 Cleves ; car le fruit qu'on en peut

tirer pour se former le stile , n'é-
gale pas le péril auquel on s'ex-
pose, de s'amollir le cœur par une
lecture trop tendre. Il en est de
même d'une infinité d'autres , qui
peuvent passer pour bien écrits :
l'esprit se polit sans doute en les
lisant , mais la sagesse & la vertu
en reçoivent toujours quelque at-
teinte. On s'émeut , on se passion-
ne , on éprouve tous les mouve-
mens de haine & d'amour , de
pitié & de vengeance , dont on
voit qu'un feint personnage est
animé ; & l'on tomberoit infail-
liblement dans les mêmes foi-
blesse , si l'on en trouvoit les mê-
mes occasions. Quelque prévenu
qu'on soit aujourd'hui , ajoutai-
je , contre les Romans héroïques,
tels que Cassandre , Cléopatre , le
grand Cyrus , Polexandre , &c.
j'aurois moins de peine à les met-

tre entre les mains des jeunes gens , que cette multitude d'Histoires amoureuses & de Nouvelles galantes , qu'on est dans le goût d'écrire depuis trente ou quarante ans. En voulant peindre les hommes au naturel , on y fait des portraits trop charmans de leurs défauts ; & loin que de pareilles images puissent inspirer la haine du vice , elles en cachent la difformité pour le faire aimer. Au lieu que dans les Romans héroïques , rien n'est appelé vertu que ce qui en mérite le nom. Si l'amour y joue les premiers rôles , il y produit du moins des sentimens si nobles & de si grandes actions , qu'un Lecteur n'y sçauroit trouver de quoi justifier ses foiblesses. Au contraire on se sent élevé au-dessus de soi-même , en lisant une suite d'événemens

produits par les motifs les plus sublimes ; & je craindrois moins qu'une telle lecture ne fît des lâches & des voluptueux , que des superbes , qui dédaignassent le commun des hommes , & qui n'eussent que du mépris pour tous ceux qui n'auroient pas les grandes qualités des Oroondates & des Artamenes.

Le Marquis parut l'homme du monde le plus content , pendant toute la soirée. La nuit lui sembla longue , dans l'impatience de revoir Donna Diana. Son ardeur pour l'étude se rallentit un peu le matin ; je m'en apperçus , & je ne manquai pas de lui dire que s'il vouloit me persuader que son amour n'avoit rien de contraire à la sagesse , il falloit que sa conduite & ses devoirs ordinaires n'en souffrissent aucun dé-

rangement. C'en fut assez pour lui faire redoubler son application. Le tems de fortir étant arrivé, nous allâmes tout droit chez le Comte de Mancenez. Le prétexte étoit de lui rendre la visite, que nous avions reçue de lui deux jours auparavant. Nous le trouvâmes avec quelques-uns de ses Amis, qui avoient dîné chez lui. Le Marquis ne me vit pas plutôt engagé dans la conversation, qu'il prit le Comte à part, pour lui demander le succès de sa lettre. Le Comte lui dit qu'il l'avoit fait rendre à Donna Diana par une main inconnue, de peur qu'elle ne se crût obligée par délicatesse, à ne plus remettre le pied chez lui, si elle se défioit qu'il eût quelque connoissance de la passion du Marquis; qu'il n'en auroit que plus de facilité.

de le servir à jeu couvert ; qu'elle viendrait sans doute passer l'après-midi avec sa Sœur , suivant sa coutume , & qu'il lui promettoit de l'introduire auprès d'elle , & de lui procurer même le moyen de lui parler en particulier. Au retour du Marquis , je lûs sur son visage qu'il avoit l'ame contente. Le Comte lui tint parole. Il avoit donné ordre , à un de ses Gens , de l'avertir de l'arrivée de Donna Diana ; & lorsqu'il scût qu'elle étoit dans l'appartement de sa Sœur , il se leva , en faisant signe au Marquis de le suivre. Je me levai aussi ; & les Amis du Comte de Mancenez , s'imaginant que nous avions quelques affaires , prirent congé de lui & se retirèrent.

Nous entrâmes tous trois dans la salle des Dames. Elles étoient

cinq ou six. Le Comte leur dit , en entrant, qu'il les prioit de trouver bon qu'il leur amenât ses meilleurs Amis ; qu'il étoit bien aise de faire voir , à des François, que l'Espagne ne le cédoit point à la France pour le mérite des Dames ; & qu'il étoit heureux de pouvoir nous en donner ce jour-là une si bonne preuve , en nous faisant connoître les plus accomplies de Madrid. Il nous fit ensuite servir des sièges , & pour obliger le Marquis , il le plaça sans affectation près de Donna Diana. Pour moi , il eut la malice de me mettre le plus loin qu'il put à l'autre bout. On s'entretint de choses indifférentes ; & comme il y avoit quelques-unes des Dames qui ne sçavoient pas le François , nous nous plaignîmes de la diversité des Langues , qui nous privoit

souvent du plaisir d'entendre & d'être entendus. Le Marquis profitoit du tems, pendant notre entretien. Il y mêloit quelquefois un mot ou deux, pour garder les bienséances ; mais Donna Diana attiroit toute son attention. Je la vis rougir plus d'une fois, & faire une réponse courte, en baissant les yeux. Tout étoit passionné dans les mouvemens du Marquis. Je devinois ses discours, à le voir seulement. Deux heures passées près de Donna Diana lui parurent trop courtes. Il m'accusa de m'être levé avec précipitation, & il m'en fit en sortant des plaintes ameres.

Je les tournai en raillerie. Le Comte de Mancenez étant sorti avec nous, je lui demandai ce que nous allions devenir. Il nous proposa d'aller chez Dom Antoi-

ne de Salcedo , Gouverneur de Madrid , & frere de la Gouvernante du Prince. L'assemblée y étoit des plus illustres , & nous y fumes vûs avec plaisir. Nous y trouvames, entr'autres, Monsieur le Comte de Charni , & Monsieur le Marquis de Leide , qui nous firent mille civilités. Nous aurions pû aisément nous faire connoître d'eux , en leur apprenant nos véritables noms ; ils n'ignoroient , ni celui du Marquis , ni le mien ; mais je n'y voiois aucune utilité , & j'étois bien aise d'attendre le retour de Monsieur le Duc de Saint Aignan , Ambassadeur de France , qui étoit absent de Madrid depuis quelques semaines. Il falloit le saluer , & le prier de nous présenter à Sa Majesté , dans quelque Audience particuliere. Le Marquis de Leide

ne laissa pas de nous marquer de la considération. Il dit au Marquis que nous ne devions pas mettre de différence entre un François & lui ; que malgré son attachement à la Couronne d'Espagne , il en avoit toutes les inclinations , & que nous lui ferions plaisir de le voir familièrement sur ce pied-là. Nous lui promîmes une visite à son Hôtel.

En sortant de chez Monsieur de Salcedo , nous engageames le Comte de Mancenez à venir souper avec nous. Dès que nous fumes à table , le Marquis ne manqua point de faire tomber la conversation sur Donna Diana. Voions , lui dis - je ; où en êtes-vous ? Il nous déclara franchement qu'il ne se croioit pas fort avancé. Elle sçait que je l'aime , ajouta-t-il ; ma Lettre & mes discours

l'en ont assez persuadée : mais elle se défend , sur un ton qui me désespere. Ce n'est ni mépris ni rigueur : elle m'a dit plusieurs fois qu'elle m'estimoit , & qu'elle me verroit toujours avec plaisir ; mais elle assure que rien n'est capable d'ébranler la résolution qu'elle a prise , de n'aimer jamais rien avec passion ; & ce qui acheve de me tuer , continua le Marquis , c'est qu'elle m'a protesté , que quand je pourrois réussir à lui en inspirer , elle conservera toujours assez de force pour n'en laisser rien appercevoir. Sçavez-vous , lui dis-je , quel effet cela doit produire sur vous ? des sentimens tout pareils à ceux de Donna Diana. Elle mérite d'être aimée ; mais aimez-là sans passion. Donnez-lui toute votre estime , & voyez-la sur le pied d'une bon-

ne Amie. Vous vous épargnerez par-là mille peines, & votre cœur y trouvera toujours de quoi se satisfaire. Il me répondit qu'il ne pouvoit vivre, s'il n'en obtenoit de la tendresse; qu'il sentoît trop que tout son bonheur y étoit attaché. Le Comte, qui souhaitoit ardemment de le servir, l'exhorta à ne désespérer de rien. Il lui dit qu'il avoit parlé de sa passion à sa sœur, & qu'il avoit sçu d'elle que Donna Diana l'avoit trouvé aimable, dès le premier moment qu'elle l'avoit vû; que les personnes du sexe n'ayant point de réserve pour leurs Amies, elle continueroit sans doute de découvrir tous ses sentimens à Donna Elisa, & que les apprenant de sa sœur, il ne manqueroit pas de nous en instruire; qu'en attendant, il procureroit souvent au Marquis l'oc-
casion

casion de la voir : que si nous voulions nous trouver à table avec elle dès le lendemain , il la feroit inviter à dîner chez lui par Donna Elisa ; & qu'allant à sa maison le matin , comme si le hazard nous conduisoit , il nous presseroit de demeurer pour y manger aussi. Le Marquis fut extrêmement satisfait de cette offre. Il jura au Comte une amitié éternelle. Il ne pouvoit trouver de termes assez vifs pour le remercier.

Etant seul , je fis quelques réflexions sur une ardeur si prompte , & sur les suites de cette intrigue. Je commençai par me faire quelques reproches de ma facilité ; mais après avoir examiné les choses dans le fond , je ne regardai point comme un mal, que le cœur du Marquis fût occupé jusqu'à un certain point par son attache-

ment. J'étois sûr de la vertu & du mérite de Donna Diana. L'envie de lui plaire , disois-je , ne peut inspirer au Marquis que de la sagesse & de la vertu. Je m'appercevois même qu'il étoit devenu plus sérieux & moins léger, depuis qu'il étoit touché ; & que dans le dessein apparemment de me rendre favorable à son amour , il n'avoit jamais eu tant d'exactitude à remplir les petits devoirs que je lui avois prescrits. Je considérois d'ailleurs que la débauche la plus grossière regne aujourd'hui communément parmi les jeunes gens de qualité ; & qu'en supposant même qu'une galanterie sage ne soit pas un bien , c'est toujours un moindre mal que le libertinage ouvert , & que tant d'excès presque inévitables à un jeune homme vif & passionné pour le plai-

fir. Enfin , j'ajoutois à ces considérations la pensée d'un homme célèbre par son esprit & par ses Ouvrages : soit que les femmes aient naturellement les manieres plus douces & plus polies que nous , soit que le dessein de leur plaire nous eleve l'esprit & les sentimens , il est certain , dit Saint Evremont , que leur commerce est pour les hommes une Ecole excellente , & que rien n'est plus propre , non-seulement à inspirer la politesse & le bon goût des choses , mais même à former d'honnêtes gens. Toutes ces raisons me determinerent à laisser une liberté honnête au Marquis , en veillant assez sur sa conduite , pour l'arrêter s'il alloit trop loin.

L'espérance de dîner avec Donna Diana le fit lever , ce jour - là ,

H ij

plus matin. Je lui en fis la guerre. Il me parut pénétré du plaisir qu'il alloit recevoir , d'être librement , & comme en famille auprès de ce qu'il aimoit. Cependant sa joie étoit troublée par la crainte qu'elle n'approuvât pas la démarche du Comte , & que le ressentiment qu'elle auroit de se voir surprise , ne la rendît plus insensible. Il me demanda ce que j'en pensois. Je lui répondis que pourvû qu'il n'abusât point de la liberté qu'il alloit avoir , Donna Diana n'y pouvoit rien trouver d'offensant pour elle. Nous nous rendimes chez le Comte. Il étoit seul , & il avoit eu la précaution d'ordonner que sa porte ne fût ouverte que pour nous. Que je vais causer de joie au cher Marquis, nous dit-il , après nous avoir embrassés ! Mais si ma Sœur trahit

Donna Diana , & si je trahis ma Sœur , ajoûta - t - il en riant , au nom de Dieu ne me trahissez pas. La moindre indiscretion gâteroit tout , & nous mettroit mal sans doute avec Donna Diana. Il nous fit ensuite asseoir , pour nous raconter que sa Sœur , à sa priere , avoit fondé le cœur de son Amie ; que loin d'y trouver de la dureté pour le Marquis , elle avoit scû , par l'aveu de cette belle personne , qu'elle étoit touchée de la plus vive tendresse ; qu'elle s'en étoit exprimée dans des termes capables de charmer un Amant ; mais..... Le Marquis n'eut pas la patience d'attendre la fin d'un récit qui le mettoit hors de lui-même ; il interrompit le Comte de Mancenez, pour se jeter à son col, & pour lui dire vingt fois de suite qu'il lui devoit la vie. Ecoutez-

moi jusqu'au bout, reprit le Comte. Croirez-vous que Donna Diana est à plaindre, d'avoir trop senti combien vous êtes aimable? Croirez-vous qu'elle a versé des larmes après avoir fait cet aveu, & qu'elle craint que la tendresse que vous lui inspirez ne la rende la plus malheureuse personne du monde? Ce discours vous surprend, continua le Comte; je vais vous en expliquer le mystère, tel que je l'ai appris de ma Sœur.

Diana de Velez n'a pas dix-sept ans accomplis. Dans une si grande jeunesse, & malgré tous ses charmes, elle a fait un cruel essai des malheurs de la fortune; & la tranquillité, que vous lui avez vûe, n'est qu'un effet de sa vertu & de sa raison. Elle est née à Naples. Dom Diego de Velez son Pere y commandoit la Cava-

lerie Espagnole , avant les dernières révolutions. Il s'étoit marié en Espagne ; & après y avoir eu trois fils , il avoit perdu sa Femme avant que de passer en Italie. Etant à Naples , ses Amis l'engagerent à reprendre les chaînes du mariage ; & comme il étoit alors fort riche , il ne consulta que son cœur pour épouser une jeune Napolitaine très-aimable , mais sans biens. Il n'eut d'elle que Donna Diana. Le feu Roi d'Espagne mourut peu après. Vous sçavez les troubles qui suivirent sa mort. Dom Diego de Velez se déclara hautement pour le Duc d'Anjou , & lui rendit des services signalés en Italie. Donna Pacilla , son Epouse , n'ayant pu le suivre dans toutes ses courses , l'absence & les soins de la guerre éteignirent l'amour dans le cœur de Dom Die-

go. Il repassa en Espagne avec le Roi Philippe V , sans faire attention qu'il laissoit à Naples sa Femme & sa fille , qui n'y pouvoient demeurer long-tems sans son secours. Effectivement la pauvreté où elles tomberent bientôt , & la douleur de se voir abandonnées , leur fit mener une vie très-misérable. Donna Pacilla écrivit en vain plusieurs Lettres à son Mari ; soit dureté , soit inconstance, il ne leur fit pas même la grace de répondre , & elles se trouverent ainsi dans l'extrémité du désespoir & de la misere. Elles prirent enfin la résolution de se rendre à Madrid , & elles se mirent en chemin , après avoir écrit à Dom Diego pour le prévenir sur leur arrivée. Donna Diana avoit alors huit ou neuf ans. Sa beauté la faisoit déjà remarquer. Elle

se trouva , avec sa Mere , dans un Vaisseau qui apportoit en Espagne la Comtesse d'Orozuna. Cette Dame , après avoir perdu son Mari à Naples , venoit passer le reste de ses jours dans les terres qu'elle avoit à douze ou quinze lieues de Madrid. Elle n'eut pas plutôt apperçû Donna Pacilla & sa fille , qu'elle eut envie de les connoître ; & aiant appris d'elles leur malheureuse histoire , elle leur offrit une retraite dans sa maison , jusqu'à la conclusion de leurs affaires. Donna Pacilla l'accepta avec reconnoissance. La Comtesse les y traita avec tant d'amitié , qu'elles oublierent le dessein qui les avoit amenées en Espagne , & elles passerent ainsi quelques années avec leur Bienfaitrice. Pendant ce tems-là Dom Diego de Velez , qui n'avoit pas

vû arriver son Epouse, & qui n'entendoit plus parler d'elle , crut que la mort l'en avoit entièrement délivrée. Il s'engagea dans un troisiéme mariage. Je ne sçais comment cette nouvelle vint jusqu'à Donna Pacilla. La Religion & l'honneur l'obligeoient également de s'opposer à ces nôces criminelles ; elle consulta la Comtesse, qui lui conseilla de s'y prendre d'abord avec douceur , pour éviter l'éclat d'une opposition publique & violente. Elles conclurent que la Comtesse écriroit à Dom Diego , qu'elle avoit connu à Naples , & qu'elle le prieroit de prendre la peine de se rendre à sa Terre , pour une affaire de la dernière importance. Dom Diego ne tarda point à venir. Il eut peine à croire ce qu'on lui apprit d'abord. Il fallut , pour le con-

vaincre , lui faire voir sa femme & sa fille. Son embarras parut extrême ; cependant il prit sur le champ son parti , en homme qui sçavoit dissimuler. Il embrassa son Epouse avec une feinte joie , il lui fit des reproches de lui avoir laissé ignorer qu'elle étoit au monde, il rejeta son départ d'Italie sur la nécessité de ses affaires , & il l'assura qu'il n'avoit jamais changé de sentimens pour elle. Pour ce qui regardoit son nouveau mariage , il s'excusa sur l'opinion de sa mort , & sur le dérangement de sa fortune , aiant perdu une partie de ses biens au service du Roi Philippe. Il lui protesta que quelque avantage qu'il eût trouvé à épouser une fille de condition, qui lui avoit apporté un gros héritage , il alloit y renoncer , & qu'il se croioit assez riche après avoir

retrouvé sa véritable Epouse ; mais , ajouta - t - il , comme j'ai à faire à une puissante famille , il faut que je la ménage ; & je me garderai bien de brusquer les choses. Vous vous retirerez avec ma fille dans une de mes Terres , où vous serez servis selon votre condition ; je vous y conduirai moi-même, & je travaillerai après cela à rompre le lien où je me suis engagé imprudemment, pour me mettre en état de reprendre la qualité de votre Mari. Donna Pacilla étoit timide. Loin de se défier de la sincérité d'un homme qu'elle aimoit , elle eut de la joie de le voir se porter de lui-même à son devoir , & elle résolut de suivre exactement ses volontés. La Comtesse la pria inutilement de ne pas quitter sa maison. Elle obéit à Dom Diego , &

se rendit avec lui & Donna Diana , dans une de ses Terres , qui est près de Valladolid. Il la quitta pour retourner à Madrid , après lui avoir renouvelé ses promesses , & les avoir accompagnées de mille sermens. Pendant deux mois , il ne laissa point passer de semaines sans lui écrire , avec une tendresse qui augmentoit chaque fois ses espérances ; mais sa crédulité lui coûta cher. Elle tomba malade tout d'un coup , & elle se sentit d'abord si mortellement atteinte , qu'elle ne put s'empêcher , en expirant , de faire connoître à sa fille , qu'elle ne croioit pas sa mort naturelle. Lorsque Dom Diego eut appris qu'elle ne vivoit plus , il se hâta d'aller prendre Donna Diana , & de l'amener à Madrid. Elle y est depuis cinq ou six mois , continua le

Comte de Mancencet. Elle a fait connoissance avec ma Sœur, qui la regarde comme une intime Amie ; je ne la vois jamais qu'avec admiration , & je me serois infailliblement attaché à elle , si je n'eusse eu le cœur prévenu d'une autre passion. Tous ceux , qui la connoissent , la trouvent aussi sage que belle. Elle a rejeté les vœux de plusieurs Amans , qui se sont présentés dans le dessein de l'épouser. Ce n'est pas que Dom Diego lui ait défendu de penser au mariage ; mais la triste mort de Donna Pacilla , ses malheurs passés , la nécessité où elle se trouve , sans biens , sous l'empire d'une Belle mere qu'elle n'a pas sujet d'aimer, & parmi des Freres & des Sœurs de deux lits différens : toutes ces raisons, jointes à sa douceur naturelle & à l'inclination qu'elle

a pour une vie tranquille , lui ont fait naître le désir de quitter le monde pour embrasser la profession religieuse. Elle s'en est expliquée avec son Pere , qui y donne les mains volontiers ; & cette aimable personne se prépare à renfermer tous ses attraits dans une obscure solitude. Voilà , dit le Comte en s'adressant au Marquis , ce qu'elle raconta hier à ma Sœur , après lui avoir fait l'aveu des sentimens qu'elle a conçus pour vous. Elle est malheureuse , lui disoit-elle , de vous avoir connu ; elle veut hâter son entrée en Religion ; elle ne veut plus vous voir : mais je suis persuadé que l'Amour fera le plus fort , & qu'il sçaura bien vous la ramener. Vous pouvez compter , du moins , de dîner aujourd'hui avec elle.

Je regardois le Marquis , pen-

dant tout ce discours. Je ne sçais à qui je pourrois le compater. Il ressembloit à une personne, qui s'éveille à la fin d'un songe triste, dont elle a été effraïée pendant son sommeil. Ses yeux étoient ouverts, mais il ne voioit rien. Il repassoit jusqu'aux moindres circonstances du récit qu'il venoit d'entendre. Il se représentoit successivement Donna Diana, à Naples dans la pauvreté, en Espagne chez la Comtesse d'Orozuna, ou près de sa Mere mourante, & craignant le même sort dans la Terre de Dom Diego. Il la suivoit chez son Pere, à Madrid; & là, dans le même tems qu'il se réjouissoit d'apprendre qu'elle étoit devenue sensible pour lui, après avoir résisté aux poursuites de plusieurs Amans, il étoit mortellement affligé de la résolution où

elle étoit de renoncer au monde ; & il trembloit qu'elle n'exécutât celle qu'elle avoit prise de ne plus le voir. Enfin il se leva , en disant à Mancenez : Mon cher Comte , je ne sçais dans quel dessein vous m'avez raconté les malheurs de Donna Diana ; mais je vous avoue que tout ce que je viens d'apprendre ne sert qu'à me la faire trouver plus aimable.

Je pris la parole , & je le priai de m'écouter un moment : Je puis, lui dis-je , vous parler naturellement en présence de M. le Comte, puisqu'il est si fort de vos Amis. Votre passion m'a paru mériter quelque indulgence , tant que j'ai ignoré les malheurs & les desseins de Donna Diana ; mais je ne vous cacherai point que je commence à la regarder d'un autre œil. Il est question ici

d'une affaire des plus sérieuses. Vous l'aimez, dites-vous, & vous voulez en être aimé : mais vous ne sentez pas qu'il ne s'agit de rien moins que de la rendre malheureuse, en lui inspirant une passion qui va déranger plus que jamais sa fortune. Que deviendra-t-elle, si elle s'attache assez à vous pour perdre le goût du Cloître ? Qu'êtes-vous capable de faire pour elle ? Je ne m'explique pas davantage ; mais comptez, Monsieur, ajoutai-je d'un ton ferme, que je ne souffrirai pas que pour satisfaire une folle passion, vous dérangiez les sages projets d'une jeune personne qui a du mérite, & que vous la précipitiez peut-être dans de nouveaux malheurs. Elle juge sagement que dans l'état où est sa fortune, le Cloître est l'unique parti qui lui reste à choisir.

Si vous l'aimez, ne la traitez pas en Ennemie, en vous opposant à son bonheur. Il est encore tems de remédier au mal. Croiez-moi, renoncez au plaisir de dîner aujourd'hui avec elle; & pour ne pas perdre celui d'être avec Monsieur le Comte, prions-le de venir dîner avec nous.

Il seroit difficile de représenter l'état où mon discours jetta le pauvre Marquis. Il me regarda quelque tems, avec des yeux où la plus vive douleur étoit peinte. Vous voulez donc ma mort, me dit-il en croisant les bras. Vous la voulez, je le vois bien; car c'est m'ôter la vie sans ménagement, que de me traiter avec tant de dureté. Hé bien, Monsieur, continua-t-il, il n'est pas difficile de vous contenter; arrachez-moi de cette maison, ôtez-moi les

moiens de voir Donna Diana ,
privez-moi de son affection , je
vous jure que je ne survivrai pas
vingt-quatre heures à cette perte.
Mais pourquoi voulez-vous me
désespérer ? qu'ai-je donc fait qui
vous offense ? Oui , j'aime Donna
Diana , & j'en veux être aimé ;
mais en veux-je à son honneur , à
sa fortune , à sa Religion ? Si c'est
absolument son dessein de s'ense-
velir dans un Cloître, mon amour
peut-il l'en empêcher ? Le sien
même l'arrêtera-t-il , s'il est aussi
vrai que vous le dites , que je ne
suis capable de rien faire pour
elle ? Je vous ai déjà déclaré mes
vûes : les voici encore , & le Ciel
m'est témoin que je n'en ai point
d'autres. Supposé que je sois assez
heureux pour être aimé, je décou-
vrirai ma naissance à Donna Dia-
na , & l'obéissance que je dois à

mon Pere ; je lui prometterai une fidélité à toute épreuve ; je m'assurerais de la sienne , jusqu'à ce que je puisse obtenir de mon Pere le consentement nécessaire pour m'unir avec elle. Si j'ai le malheur de me le voir refuser , je lui rendrai alors sa foi ; & sans songer davantage à l'épouser , je me contenterai de l'aimer toute ma vie. Elle sera libre alors de se faire Religieuse ; & moi , je deviendrai tout ce que le Ciel ordonnera. Que trouvez - vous donc , dans ce projet , qui blesse l'honneur ou la raison ? Soiez témoin , si vous voulez , de tous les entretiens que j'aurai avec elle. Vous sçavez que je n'ai rien de caché pour vous ; & je n'ai pas dessein , d'ailleurs , de lui dire jamais rien qui ne puisse être approuvé de tout le monde.

Le Marquis se tut après cette longue harangue. Je ne pus m'empêcher de rire, de la manière dont il arrangeoit tout cela , & je lui dis , en badinant , que j'admirois son amoureuse éloquence. Le Comte se joignit à lui , pour me persuader qu'il avoit raison. Enfin je me rendis , après avoir fait valoir un peu ma bonté ; & je me contentai de faire promettre au Marquis qu'il ne verroit jamais Donna Diana qu'avec moi , & qu'il me communiqueroit toujours l'état de son cœur avec confiance. Nous ne fîmes plus que badiner , jusqu'à l'arrivée de cette aimable Fille. Nous la vîmes entrer , sans en être apperçûs. Toutes les Graces sembloient avoir conspiré à l'embellir. Le Marquis me prioit , avec transport , de considérer son air & sa dé-

marche ; oui , lui dis - je ,

*Illam quidquid agit , quoquo vestigia
vertit ,*

*Componit furtim , subsequiturque
decor.*

Il fut charmé de la délicatesse de ces deux Vers de Tibulle, & les apprit aussi-tôt par cœur. Après avoir laissé aux deux Dames quelque tems pour s'entretenir , le Comte nous prit par la main , & leur dit en nous introduisant, que puisqu'elles étoient ses Amies , il falloit qu'elles fussent aussi les Amies de ses Amis , *las amigas de los amigos* ; qu'il n'en avoit pas de plus chers que nous , & que nous étant trouvés si heureusement chez lui , son dessein étoit de nous faire dîner tous ensemble. Donna Diana rougit. La Sœur du Comte répondit qu'elle nous considéroit trop pour s'en

faire un scrupule. On se mit à table un moment après. On devine près de qui le Marquis se trouva placé ; l'Amour lui marqua sa chaise. Il parut , au commencement du repas , d'une timidité qui me surprit. Le Comte lui en fit malignement un reproche. Il ne se défendit qu'avec un soupir. Donna Diana , qui avoit parlé aussi peu que lui jusqu'alors , s'aperçut que le reproche du Comte pouvoit tomber aussi sur elle ; il est pardonnable de se taire , dit-elle , quand on mange avec appétit. Il est vrai , reprit le Comte ; mais il me semble que Monsieur le Marquis parle peu & mange encore moins. Il est près d'une belle personne qui lui rappelle le souvenir de quelque Dame de France , & son cœur est peut-être à présent bien au-delà des Pyrénées.

nées. Le Marquis, se voyant un peu poussé, fut obligé de répondre. Il se plaignit de la malice du Comte, d'un air sincère & affligé. Je vous ai avoué plus d'une fois, lui dit-il, que je n'ai jamais rien aimé en France, & vous sçavez que je n'en suis encore sorti que pour venir en Espagne; ce n'est donc pas au-delà des Pyrénées que j'aime. Mais vous voulez rire, Monsieur le Comte, & je vois bien que votre cœur est plus tranquille que le mien. Vous parlez en Amant heureux, vous mangez de même; & vous ne comprenez pas qu'un amour incertain, timide, & respectueux puisse ôter la parole & l'appétit. Hélas! j'envie votre sort; mais plaignez du moins le mien. Je vous plaindrois sans doute, repliqua le Comte, si je connoissois

vos peines : mais vous ne me persuaderez pas facilement qu'un homme aussi aimable que vous soit fait pour en souffrir beaucoup. Que je serois heureux ! s'écria le Marquis , si la charmante personne que j'aime pouvoit emprunter vos yeux , & prendre de moi une si flatteuse idée. Donna Elisa lui dit , en l'interrompant , qu'il oublioit qu'il étoit à table , & qu'elle lui conseilloit de remettre à parler d'amour après que nous aurions bien dîné. La conversation tomba sur d'autres sujets.

Le Comte nous proposa , en sortant de table , d'aller faire un tour de promenade au Jardin. J'offris la main à sa Sœur. Le Marquis conduisoit Donna Diana. Nous marchions à peu de distance ; de sorte qu'ayant entendu

ses premières assurances de passion, j'en pris occasion de demander à Donna Elisa si elle s'étoit apperçue qu'il adoroit son Amie ? Elle me répondit, en souriant, qu'il n'étoit pas aisé de s'y méprendre. J'ai fait ce que j'ai pu, lui dis-je, pour délivrer Donna Diana de cette importunité ; mais vous sçavez ce que c'est que l'Amour, quand il s'est saisi du cœur d'un jeune homme. D'ailleurs il faut convenir que Donna Diana est pleine de charmes, & qu'elle mérite le plus sincère attachement. Vous ne connoissez qu'une partie de son mérite, me dit Donna Elisa. Elle sçait que le Marquis l'aime, & sa sagesse la rend plus retenue ; mais si vous pouviez l'approfondir comme moi, & pénétrer tout son caractère, vous la regarderiez com-

me la première personne de son sexe. Je meurs de chagrin , lorsque je pense à la cruelle résolution qu'elle a prise de se dérober au monde , & je crois qu'il n'y a rien que je ne fisse pour Monsieur le Marquis , si son amour étoit assez heureux pour nous la conserver. Comment ? interrompis-je avec une apparence de surprise , elle veut renoncer au monde ? Parlons sans déguisement , reprit Donna Elisa , vous ne l'ignorez point ; je le dis hier à mon Frere , & je suis sûre qu'il vous l'a redit. Il aime trop Monsieur le Marquis , pour lui cacher rien de ce qui l'intéresse. Et le dîner d'aujourd'hui , ajouta-t-elle en riant , croiez - vous que je ne voie pas fort bien dans quelle vue tout cela s'est ménagé ? mais j'y contribue de bon cœur , non-seu-

lement par l'estime que j'ai pour Monsieur le Marquis de Rosemont , mais parce que je suis persuadée qu'il n'y a qu'un mérite comme le sien , qui puisse nous empêcher de perdre Donna Diana.

Après quelques autres discours , nous nous apperçûmes que les deux jeunes Amans s'étoient éloignés de nous , & qu'ils étoient entrés dans un cabinet , à l'extrémité du Jardin. Donna Elisa me fit signe aussi-tôt de la suivre ; & nous étant avancés doucement , nous nous plaçâmes aux deux côtés d'une petite fenêtre qui donnoit du jour au cabinet , & d'où nous pouvions entendre aisément leur entretien. Je jugeai , par les premières paroles que j'entendis prononcer au Marquis , qu'il avoit tiré de sa chere Maîtresse

un aveu de ses sentimens. Mais, en lui ouvrant son cœur, elle ne lui avoit point accordé d'autre consolation que l'assurance d'être tendrement aimé. Constante dans le dessein de quitter le monde, elle rejettoit toutes les offres qui pouvoient l'en détourner; & elle protestoit au Marquis qu'il ne devoit rien attendre d'elle au-delà de l'aveu qu'elle avoit fait, & qu'elle traitoit de foiblesse.

Il étoit à ses pieds, un genou en terre. Quoi ! lui entendimes-nous dire, à dix-sept ans, comblée de tous les dons du Ciel, adorée du plus tendre Amant du monde, vous irez vous enfermer dans une solitude, & vous priver de tous les plaisirs que l'Amour vous promet. Ah ! je compte pour rien la mort, qu'une résolution si cruelle va me causer ; je ne pré-

tens pas vous inspirer de la compassion pour mes peines , je ne vous en demande que pour vous-même. Je sens ce qu'il m'en coûtera , interrompit-elle ; car après vous avoir avoué que je vous aime , je puis bien vous découvrir la crainte où je suis , que la tendresse que j'ai pour vous ne fasse mon supplice. Mais je ne suis pas née pour être heureuse. Mon cœur est accoutumé à souffrir ; & peu importe que ses tourmens changent , & qu'il soit la victime de l'amour , après l'avoir été de la douleur. Mais pourquoi m'avoir fait connoître que je vous suis cher , reprit le Marquis d'un ton de désespoir , si vous étiez résolue de ne rien accorder à mon amour ? Quel barbare dessein aviez-vous ? de m'accabler , de me déchirer , de me rendre le plus misérable

de tous les hommes ! Est-ce ainsi qu'on traite ce que l'on aime ? Hélas ! moi qui vous adore , que ne ferois-je pas pour vous épargner la peine la plus legere ? Regretterois-je la vie pour une si belle cause , & ne la trouverois-je pas trop heureusement employée ?

Eh bien , repliqua-t-elle , prenez-en occasion de me hair. Votre haine serviroit bien mieux à mon repos que votre amour. Considérez-moi , du moins , par tous les endroits qui doivent exciter votre indifférence : je suis une ingrate , qui ne fais point assez pour vous : je suis une fille sans biens , sans espérances , inconnue en Espagne , & presque sans appui dans la maison même de mon Pere. Ajoûtez-y que depuis mes plus tendres années , mon triste cœur

est en proie à la douleur : hélas ! lui sied-il bien d'aimer ? Est-ce au malheureux jouet de la fortune à ressentir les tendresses de l'amour ? Non , regardez-moi encore comme une insensible , qui vous ai trompé en vous disant que je vous trouve aimable ; guérissez-vous , & laissez - moi fuir dans la solitude , pour y cacher mes chagrins , mon amour , & tous mes malheurs.

Elle prononça ces paroles d'une manière si touchante , que Donna Elisa ne put retenir ses larmes. Pour moi j'attendis avec impatience la réponse du Marquis. Il fut quelque tems à la faire , comme s'il eut médité ce qu'il devoit dire. Enfin , il reprit ainsi , d'un ton plus tranquille que je ne l'aurois cru : Si vous m'exhortez sérieusement à vous haïr, ou à cesser

de vous aimer , il faut, Mademoiselle , que vous aiez une idée bien foible de ma passion , & je suis bien malheureux d'avoir réussi si mal à vous l'exprimer. Mais vous me rendez plus de justice ; mon désespoir s'explique assez , & vous sentez bien qu'il répond à mon amour. Souffrez donc que sans m'arrêter à cette étrange proposition , je détruise les obstacles que vous opposez à votre tendresse & à la mienne. Vous tirez les uns de vos peines passées, & de la tristesse de votre cœur : ah chere Diana ! il n'est que trop vrai que vous ne m'aimez point. Si vous aviez pour moi la moindre partie de cette inclination dont vous m'avez flatté , vous éprouveriez quelque changement dans votre cœur , & la tristesse n'y tiendrait pas long-tems contre l'amour. Aimez-moi ;

je ne crains rien de votre tristesse quand vous commencerez à m'aimer. Pour l'autre obstacle , qui consiste, dites-vous, en ce que vous êtes sans biens & sans appui , plutôt au Ciel que votre tendresse me fût aussi assurée , qu'il est facile à lever ! Je vais vous découvrir , belle Diana , ce que j'ai tenu caché depuis mon départ de France. Je suis le fils unique de Monsieur le Duc de..... ce nom vous est sans doute connu : mon Pere m'aime , il tient un des premiers rangs du Roiaume , il est extrêmement riche ; ainsi je puis vous offrir une fortune assez brillante , pour réparer le défaut de la vôtre. Que mon cœur seroit content , de pouvoir vous rendre heureuse par la fortune & par l'amour !

Lorsque le Marquis eut prononcé le nom de Monsieur le

Duc son Pere , Donna Elisa en fut surprise. Comme elle connoissoit cette illustre Maison , elle me fit quelques reproches d'avoir laissé son frere & elle , dans une ignorance qui les avoit empêchés de rendre ce qu'elle croioit devoir au Marquis. Elle ne me dit que deux mots ; mais elle ne put le faire si bas , que sa voix ne fut entendue de Donna Diana. Cette belle personne sortit aussitôt ; & nous aiant apperçus , elle se plaignit en rougissant de cette espece de trahison. Le Marquis fut lui - même un peu déconcerté. Donna Elisa les prit tous deux par la main ; & après avoir fait quelques civilités au Marquis sur ce qu'elle venoit d'apprendre , elle leur dit que puisque c'étoit une faute commise , & que nous avions tout entendu , il ne falloit

plus qu'ils fissent mystere de rien avec nous. Le Marquis en convint. Donna Diana se défendoit encore, & sembloit regretter tout ce qu'elle avoit dit de trop passionné ou de trop obligeant. Hé, Mademoiselle, interrompit le jeune Amant, est-il possible que vous vous repentiez de m'avoir rendu pendant un moment le plus fortuné de tous les hommes ? Ne me l'avez-vous pas déjà fait paier bien cher ce moment si heureux, en voulant détruire l'espérance qu'un aveu charmant m'avoit fait concevoir ? Je prens Donna Elisa & Monsieur de Renoncour à témoins de vos difficultés & de mes raisons. Si vous m'honorez de quelque bonté, souffrez qu'ils soient nos Juges ; ils nous ont entendus : ou plutôt jugez souverainement vous-même de ma desti-

née , & faites-moi la grace de me dire , si lorsqu'ils nous ont interrompus , mes dernières paroles avoient fait quelque impression sur votre cœur. Nous rentrâmes tous quatre dans le cabinet ; & nous étant assis, Donna Diana prit la parole , après avoir rêvé un moment.

Je ne prétends point cacher , nous dit-elle , que les belles qualités de Monsieur le Marquis m'ont fait naître pour lui une très-vive estime. A quelque état que le Ciel me réserve , je la conserverai toute ma vie , & je me ferai un honneur d'avoir mérité sa tendresse. Mais quand je ne serois pas résolue de prendre le parti de la retraite , & de surmonter tous les sentimens de mon cœur , je vous avoue , Monsieur , continua-t-elle en s'adres-

sant au Marquis , que la connoissance que vous m'avez donnée de votre rang & de votre naissance suffiroit pour me confirmer dans cette résolution. Je sçais que cela est fort éloigné de vos espérances ; mais voici mes raisons , que je vous prie d'écouter. J'avois cru jusqu'à présent que je n'étois point capable d'aimer : la fausse tranquillité , qui paroît dans mon humeur & sur mon visage , ne m'empêchoit point de porter au fond de l'ame un continuel sentiment de tristesse , causé par tous les accidens d'une vie malheureuse , par la mort violente de ma Mere , & par l'état présent de ma fortune. Allons nous cacher dans la solitude , me disois-je ; c'est le seul partage qui me reste ; je ne suis point faite pour le commerce des hommes. J'étois dans cette

réfolution , & prête à l'exécuter , quand j'ai commencé à vous voir : elle n'a pas changé , mais je ne ſçais comment il m'eſt arrivé , en vous voiant , de laiſſer entrer dans mon cœur des ſentimens qu'il ne devoit jamais connoître. Je n'ai pas même eu la force de vous les déguifer. Qu'on eſt foible quand on aime ! Je vous avoue encore qu'il n'y avoit que vous qui puſſiez me rendre ſenſible ; & de quelque maniere que le Ciel diſpoſe de moi , je ſens bien que vous me ſerez toujours cher. Cependant , malgré cet aveu qui marque tant de foibleſſe , je ſuis aſſez forte pour vous dire que mes premières raiſons font encore plus d'impreſſion ſur moi que toute ma tendreſſe. Je vois ce que je perds en vous abandonnant , & je ne laiſſe pas d'être perſuadée

que l'intérêt de mon repos demande ce sacrifice. Vous avez cru répondre à mes difficultés , en m'apprenant ce que vous êtes né , & les grandeurs que votre naissance vous met en état de m'offrir : mais c'est au contraire ce qui met le sceau à ma résolution. Je ne sçais point me flatter : un peu de beauté , & quelques foibles agrémens , ne réparent point ce qui me manque du côté de la fortune. Le fils unique de Monsieur le Duc de n'est pas fait pour Diana de Velez ; & quand Monsieur votre Pere fermeroit les yeux sur cette inégalité , ce que je crois impossible, je sçais ce que ma gloire & ma tendresse même demandent de moi ; je ne troublerai point le cours de votre fortune , & les grandes alliances auxquelles votre naissance vous ap-

pelle. Adieu , Monsieur , ajouta-t-elle en se levant , & tâchant de cacher quelques larmes qui lui échappoient ; ne me voiez plus. Vous n'en seriez pas plus heureux ; & vous ne seriez qu'augmenter mes peines , & précipiter le moment de ma retraite.

Le Marquis se jetta à ses genoux pour l'arrêter. Donna Elisa fit aussi ses efforts , pour l'engager à écouter quelques paroles ; elle ne fit attention à rien , & sortant du cabinet elle reprit seule le chemin des appartemens. Donna Elisa fut obligée de la suivre , après avoir dit au Marquis quelques mots de consolation. Elle nous renvoia aussi-tôt le-Comte , qui s'étoit retiré exprès , pour laisser plus de liberté à son Ami. Il reconnut sans peine , à son air pensif & affligé , qu'il étoit maltraité

par l'Amour. Il le pria de lui communiquer ses peines. Le Marquis lui fit en soupirant le récit de ce qui s'étoit passé ; il fit mille plaintes ameres de la résolution de Donna Diana , il exagéra sa dureté , il la traita de cruelle & d'inhumaine ; & après s'être épuisé en soupirs & en reproches , il en revint à confesser que c'étoit la plus aimable personne que le Ciel eût formée , & qu'il ne l'avoit jamais trouvée si belle , si ingénieuse , si charmante, que dans le moment même qu'elle l'avoit désespéré par ses rigueurs. J'observois en silence toutes ses agitations. J'étois bien aise de lui laisser essuier les tourmens de cette fâcheuse journée , & de l'abandonner en quelque sorte à son propre cœur , pour essayer ensuite de le dégouter de l'amour en lui repré-

sentant ses amertumes, telles qu'il les auroit éprouvées. C'est peut-être le plus sûr remède contre cette fatale passion. On la trouve trop belle & trop flatteuse, quand on la considère de loin. Elle ne promet rien qui n'excite des desirs, & qui ne fasse naître des espérances de bonheur ; mais quand on en vient à l'expérience, & qu'après avoir mis en ligne de compte les tourmens & les chagrins qu'elle fait sentir, on vient après cela à compter ses plaisirs ; on en trouve quelquefois si peu, qu'on se détrompe sans peine de la fausse opinion qu'on s'en étoit formée.

Le Comte, qui aimoit le Marquis comme on aime une Maîtresse, lui proposa routes les ressources qu'il put s'imaginer, pour faire réussir son amour ou pour

l'en guérir. Voiant qu'il n'écou-
roit rien pour sa guérison , il se
tourna tout entier de l'autre côté.
Le premier moien qu'il lui offrit
de se satisfaire , fut d'aller secret-
tement dans un cabinet , qui étoit
voisin de la chambre de Donna
Elisa, pour y entendre les discours
des deux Demoiselles ; & juger
par ceux de Donna Diana de la
véritable disposition de son cœur.
Cette offre fut acceptée avidement.
Nous montâmes au cabi-
net , par un escalier dérobé. La
porte qui communiquoit à la
chambre étoit vitrée , & couver-
te d'un rideau. Nous nous en ap-
prochâmes , après avoir eu la pré-
caution de fermer doucement la
fenêtre du cabinet ; de sorte qu'é-
tant dans l'obscurité , nous pou-
vions voir , au travers du rideau
& des vitres , jusqu'aux moindres

mouvemens des deux Demoiselles , & nous assurer que nous n'étions point apperçûs. Donna Diana avoit le coude appuié sur une table ; & de la même main elle tenoit un mouchoir contre ses yeux , apparemment pour essuier ses larmes. Donna Elisa étoit assise près d'elle , & tenoit son autre main dans les siennes. Ce spectacle étoit touchant. On peut juger s'il parut tel au Marquis. La première , que nous entendîmes distinctement , fut Donna Elisa. Je vois un parti , disoit - elle , qui peut vous rendre tranquille , du moins pour quelque tems : souffrez la tendresse du Marquis , & livrez-vous à la vôtre , jusqu'à ce qu'il quitte l'Espagne & qu'il retourne chez son Pere. Si sa passion est aussi sincere qu'elle paroît , il ne manquera pas alors de remuer

ciel & terre pour obtenir de vous épouser. S'il l'obtient , vous êtes heureuse ; si son Pere se montre inflexible , vous aurez du moins trouvé de la douceur à passer quelque tems dans cette espérance , & vous ferez toujours libre de vous arrêter au parti que vous voulez prendre dès aujourd'hui. C'est une belle chimere dont vous me flattez , répondit Donna Diana. Me persuaderez-vous qu'une personne du rang de Monsieur le Duc de..... consente jamais à me voir la Femme de son fils ? une infortunée comme moi , qui n'aurai à ses yeux pour tout mérite , que ma tendresse , & la passion d'un jeune homme de dix-huit ans ? Comment voulez-vous qu'une espérance si folle puisse servir à me rendre tranquille ? Et puis , ne vous ai-je pas dit qu'il y con-

sentiroit en vain ? Je ne suis point faite comme le commun des femmes. Je ne veux pas devoir ma fortune à l'amour. Il faudroit que le Marquis me fît le sacrifice de la sienne ; & quoique ce fût la plus grande marque de tendresse qu'il pût me donner , je ne serois point heureuse en jouissant d'un bonheur qui lui coûteroit si cher.

Mais , reprit Donna Elisa , seriez - vous la premiere femme dont un Amant auroit fait la fortune ? N'est-ce pas une chose que nous voions arriver tous les jours ? D'ailleurs la distance est-elle donc si grande , entre vous & le Marquis ? Si vous êtes sans biens , vous avez de la naissance. Et comptez-vous pour rien les charmes de la jeunesse & de la beauté ? Vous auriez trop d'avantage sur le Marquis , si avec tant d'attraits
&

& de mérite, vous étiez aussi riche que lui. Ne faut-il pas qu'il paie de quelque chose le bonheur d'être aimé de vous ? Croiez-moi, un Amant riche doit être assez content de ses richesses, lorsqu'elles servent à lui assurer la possession d'une femme aimable ; & s'il est honnête homme, il doit sentir que ce qu'il donne ne vaut pas ce qu'il obtient. Non, non, repliqua Donna Diana en soupirant, vos raisons ne me persuadent point. Je vois trop ce que j'aurois à craindre, en suivant le penchant de mon cœur. C'en est fait, je le surmonterai, quoiqu'il m'en coûte ; & puisqu'il faut que je sois malheureuse, j'aime mieux l'être en me faisant cette violence, qu'en m'exposant à des peines dont le remède seroit encore plus difficile. Je ne conçois point quel-

les feroient ces peines , interrompit Elifa. Ah ! vous ne les concevez point , répondit la tendre Diana. Un jeune homme, aussi vif que le Marquis , est-il capable d'aimer long-tems ? Je veux croire que sa passion est sincere aujourd'hui ; peut-être est-ce la premiere occasion qu'il ait eue d'aimer : mais quelle apparence qu'il puisse être constant ? Supposons qu'il m'épouse , & que son Pere y consente ; sa passion s'affoiblira ; il sentira qu'il aura trop fait pour moi ; il me traitera avec indifférence , & peut-être avec mépris ; & moi , qui sçais à quel point je suis touchée , moi qui ne continuerai de le voir que pour l'aimer de plus en plus , je périrai de douleur , & je n'aurai plus que la mort pour finir mon désespoir.

Comme elle finissoit ces mots ,

le Marquis , qui ne se possédoit plus , ouvrit brusquement la porte du cabinet ; & sans faire attention que son Amante , ou du moins Donna Elisa , pouvoit être choquée de la liberté que nous avions prise de les écouter , il fut se jeter à leurs genoux , & leur demanda en grace d'entendre ce qu'il avoit à leur dire. J'aurois peine à rapporter son discours , quoique j'aie toujours eu soin , dans nos voyages , d'écrire le soir ce qui nous étoit arrivé d'intéressant pendant le jour. Jamais l'Amour ne s'exprima avec plus de grace & d'éloquence , ni d'une manière plus tendre & plus touchante. Donna Diana n'y put résister. Elle n'eut pas même la force de l'empêcher de prendre sa main , qu'il tint plus d'une demi-heure dans les siennes. Enfin la

paix se fit , & l'on convint de s'aimer éternellement. Le Marquis promit de faire partir son Valet de chambre , pour aller à Paris faire part de tout à Monsieur le Duc , & le prier de consentir à son bonheur. Il assura son Amante qu'il en étoit trop aimé pour appréhender qu'il s'y opposât , sur-tout lorsqu'il lui feroit entendre que sa vie même en dépendoit. Il tira parole de moi , que je joindrois une Lettre à la siennne , pour rendre témoignage du mérite & de la condition de Donna Diana. Je ne voulus point lui refuser cette satisfaction, sçachant de quelle maniere je m'y prendrois pour écrire. Nous passâmes encore une heure chez le Comte de Mancenez. Nous convinmes avec Donna Diana que nous l'y verrions tous les jours après-midi,

& qu'elle s'y rendroit un peu plutôt qu'elle n'avoit accoutumé , afin que nous pussions nous entretenir avant l'arrivée des Dames , qui venoient ordinairement passer l'après-dînée avec Donna Elifa.

Le Marquis étoit si content de sa bonne fortune , & si impatient de faire partir le Brun, son Valet de chambre , qu'il vouloit retourner droit à notre logis , & finir d'affaires le jour même. Je le fis souvenir que nous avions promis , la veille , une visite à Monsieur le Marquis de Leide , & que c'étoit le tems de la rendre. Il me suivit avec assez de peine. Nous ne le trouvâmes point à son Hôtel ; mais , comme nous en sortions , nous vîmes passer Monsieur le Duc de Saint-Aignan , Ambassadeur de France , qui revenoit de

la campagne dans son Carrosse. Il nous apperçut, & nous fit l'honneur de nous saluer ; ce qui me fit prendre la résolution d'aller sur le champ lui rendre nos devoirs. Il nous reçut avec beaucoup de civilité. L'intrigue amoureuse du Marquis fut la seule raison qui m'empêcha de nous faire connoître. Je pris le parti d'attendre qu'il fût dans une situation un peu plus tranquille. Nous allâmes voir de-là Dom Juan de Pastrino , à qui nous devions cette visite. Je remarquai, dans la réception qu'il nous fit , un air contraint , dont je ne pus ce jour-là deviner la cause. Nous ne la connumes que trop , quelque tems après. Notre dernière visite fut chez Monsieur le Duc de Montalto , qui nous retint à souper. On y parla de cent choses différentes , dont je

n'ai pas dessein de grossir ces Mémoires.

Il fallut céder aux instances du Marquis , lorsque nous fumes retournés chez Dom Porterra. Il voulut écrire à Monsieur le Duc , avant que de se mettre au lit ; j'écrivis aussi , & nous avertimes le Brun de se disposer à partir le lendemain pour Paris. Ma Lettre n'étoit qu'un récit de ce qui nous étoit arrivé , depuis que nous étions en Espagne. J'exposois la passion du Marquis , son origine , ses circonstances , ses excès , l'inutilité de mes soins pour l'empêcher de naître ou pour l'arrêter ; & sans déguiser la mauvaise fortune de Donna Diana , je faisois le portrait de ses charmes , d'une manière qui satisfit le Marquis. Dans le fond il étoit impossible de louer trop cette aimable fille ,

& difficile de la louer assez. Je finissois , en priant Monsieur le Duc de nous faire connoître ses volontés. Je crois , lui disois-je , que dans l'état où est le Marquis , il faut du moins le traiter avec indulgence , & lui laisser espérer quelque chose. On ne le rameneroit point par la rigueur. Le tems , l'absence , & votre bonté contribueront à le guérir. Je ne lus point ces dernieres lignes au jeune Amant.

Pour lui , son cœur se monroit tout entier dans sa Lettre. Elle étoit courte , mais d'une vivacité qui répondoit à son caractère. On ne fera pas fâché de la voir ici.

» Un fils , dans la situation où
» je me trouve, craindroit tout de
» la sévérité d'un autre Pere. Mais
» je sçais le fonds que je dois faire

» sur l'indulgence du mien; & si le
» respect & l'attachement que j'ai
» pour lui n'ont point de bornes ,
» je lui dois bien ces sentimens ,
» puisque sa tendresse & sa bonté
» n'en ont jamais eu pour moi.
» Un Pere si aimable voudroit-il
» la mort d'un fils si respectueux ?
» Oui , Monsieur , ma vie dépend
» d'un mot de votre main. J'ai-
» me avec plus de passion qu'on
» n'a jamais aimé. Monsieur de
» Renoncour vous dira si le Ciel
» fit jamais rien de plus charmant
» que ce que j'aime. Je me jette
» de cœur à vos genoux , pour
» vous conjurer d'approuver mon
» amour. A quel désespoir me li-
» vrez-vous , si vous ne m'écoutez
» pas ! Le premier Courrier d'Es-
» pagne vous apprendroit la nou-
» velle de ma mort. J'ouvrirai ,
» en tremblant , la réponse dont

» vous m'honorerez. Si j'ai le
» malheur de la trouver contraire
» à mes espérances , ce sera en
» me perçant le cœur , que je vous
» prouverai l'obéissance & le res-
» pect avec lequel je suis , &c. »

Je lui dis en riant , lorsqu'il m'eut lu sa Lettre , qu'il y avoit un peu de folie dans sa passion , & qu'on ne parloit pas à tout moment de se donner la mort, quand on avoit la raison bien saine. Que voulez-vous ? me répondit-il ; je ne suis plus à moi : mon ame ne m'est pas plus nécessaire pour vivre que ma chere Diana. On ne connoît la force de l'amour, qu'au moment qu'on l'éprouve. Et vous cher Papa , ajouta-t-il , qui êtes si prodigue de morale , ne vous ai-je pas entendu dire dans l'Abbaie de que vous vous seriez ôté mille fois la vie après la perte de

vosre Epouse , si vos Amis n'eussent retenu vos mains ? Je n'ai garde de vouloir être plus sage que vous. Vous êtes un malin, lui dis-je après l'avoir embrassé , qui me reprochez mes foiblesses pour autoriser les vôtres. Je ne croiois pas que vous vous souvinsiez de ce que je racontai il y a trois mois à Monsieur le Duc , & je vois bien que c'est ce souvenir qui vous a fait compter sur mon indulgence. Sçachez néanmoins qu'il faut mettre beaucoup de différence entre le juste regret que cause la perte d'une chere Epouse , & le désespoir où vous dites que votre passion est capable de vous faire tomber. L'un pourroit être fort pardonnable, tandis que l'autre ne le feroit gueres. Tous les excès sont des vices : mais s'il y a quelque chose qui puisse les justi-

fier , c'est l'innocence de leur cause. Or un attachement tel que le vôtre cesseroit d'être innocent , s'il s'écartoit le moins du monde des bornes de la raison. Voiez donc maintenant , ajoutai - je , comment il faut juger de mes excès passés , & de ceux dont vous vous croiez capable aujourd'hui. Les miens pouvoient être excusés en quelque sorte par la nature de mon affection , qui n'avoit rien que de légitime : au lieu que les vôtres feroient connoître clairement que votre passion est criminelle , parce qu'elle n'en doit produire aucun , tant qu'elle se conservera pure & innocente.

Fin du septième Livre.





MEMOIRES

D U

MARQUIS DE ***.

LIVRE HUITIEME.

LE départ de le Brun rendit le Marquis assez tranquille. J'espérois l'être aussi , du moins jusqu'à son retour. Nos exercices du matin se firent , pendant quelque tems , avec beaucoup d'ordre & d'application. Nous allions presque immédiatement après le dîner chez le Comte de Mancenez,

où nous passions une heure ou deux avec Donna Diana & Donna Elisa. Lorsqu'il leur venoit compagnie , uous les quittions sans nous laisser voir , & nous passions le reste du jour en visites , ou en parties de promenade & de plaisir. Nous eumes l'honneur de saluer le Roi , à la suite de Monsieur l'Ambassadeur , & quelque tems après celui de baiser la main de la Reine avec les Seigneurs & les Dames , le jour de sa naissance. On quitta le deuil ce jour-là , & toute la Cour le passa en réjouissance. Le Marquis de Leide , le Duc de Montalto , Dom Antonio del Valle , Lieutenant Général , & Gouverneur de Sarragosse , le Marquis de Grimaldo même , & quantité d'autres Seigneurs , nous combloient de civilités & d'amitié , quoiqu'ils

ne connussent le Marquis que sur le pied d'un Gentilhomme de distinction. En un mot , nous étions contents de Madrid & de la Cour d'Espagne , lorsqu'une bizarre aventure nous précipita dans mille chagrins. Je suis obligé de reprendre la chose d'un peu plus haut.

Quelques jours après le départ de le Brun , nous sortions sur les sept heures du soir de chez Monsieur le Duc de Saint Aignan , où nous avions passé l'après - midi au jeu. Nous fumes rencontrés , dans la rue , par un jeune homme assez mal vêtu , qui reconnut le Marquis , & qui le salua par son véritable nom. Le Marquis se remit aussi son visage , & se souvint de l'avoir vû au Collège , où ils avoient été compagnons d'école. Hé bon jour , mon pauvre Bris-

sant, lui dit-il; que faites-vous donc à Madrid ? Vous voilà dans un triste état. Brissant répondit que nous ne voyions qu'une partie de sa misere ; qu'il étoit sans un sou, & qu'il ne faisoit qu'arriver à Madrid, dans l'esperance d'y trouver quelque Seigneur François qui le voulut prendre à son service, pour retourner en France avec lui. Le Marquis n'avoit que Deschamps pour le servir, dans l'absence de son valet de chambre; il m'expliqua en deux mots ce que c'étoit que Brissant, & me pria de trouver bon qu'il le prît avec nous. J'y consentis volontiers. Il nous suivit à notre logement, où nous retournames sur le champ en sa faveur. Nous le fimes revêtir d'un habit de le Brun, en attendant qu'on pût l'habiller de neuf. Il mangea com-

me un homme affamé ; & lorsqu'il fut un peu remis de ses fatigues , il vint nous rejoindre dans notre chambre , où nous étions à souper. Le Marquis m'avoit raconté , pendant ce tems là , que quoique Brissant fut plus âgé que lui de cinq ou six années , ils avoient étudié cinq ans dans les mêmes classes ; qu'il s'y étoit toujours distingué par son esprit ; qu'il passoit même pour être d'une honnête famille ; & qu'il étoit surprenant que nous l'eussions trouvé en si mauvais ordre. Je jugeai moi-même à sa figure , en le voyant un peu mieux mis ; qu'il avoit eu de l'éducation , & qu'il ne manquoit point de sçavoir faire. Il étoit de belle taille ; le teint fort bazané , mais l'air délié , & même un peu effronté. Brissant , lui dit le Marquis , je

vous constitue mon Valet de chambre jusqu'au retour de le Brun ; mais je veux sçavoir, auparavant, par quelle aventure je vous ai trouvé si mal équipé dans ce Pais-ci. Il nous raconta ainsi son histoire.

Un peu de libertinage , & le desir de connoître les voisins de la France , m'engagerent à quitter Paris il y a sept ou huit mois. J'appris que le Marquis de Durazzo , Envoié extraordinaire de la République de Genes , avoit reçu à Versailles son audience de congé , & qu'il se préparoit à partir ; cette occasion me parut favorable. Je volai mille écus à mon Pere , pour les frais de mon voiage ; & m'étant mis fort proprement , j'allai voir le Marquis de Durazzo , & je le priai de trouver bon que j'eusse l'honneur de

lui tenir compagnie jusqu'à Genes. Il me prit pour un jeune Gentilhomme , qui étoit dans le dessein de voyager , & sa réponse fut telle que je la desirois. Nous partimes. J'avois pris , à Paris , un valet que le hazard m'avoit présenté. C'étoit un Italien de bonne mine , nommé Andredi , qui s'étoit trouvé à la porte du Marquis de Durazzo lorsque j'en sortois , & qui apprenant que j'allois faire le voyage d'Italie , s'étoit offert à mon service. Il sçavoit parfaitement les forifications , & il dessinoit admirablement. Mais quo que ces talens pussent l'aider à vivre , il se trouvoit obligé , comme je l'ai sçu depuis , à quitter Paris , pour éviter la justice , avec laquelle il s'étoit mis fort mal. On ne l'eut pas pris d'ailleurs pour un Fripon, ni pour un Valet,

tant il copioit naturellement l'homme d'honneur & de distinction. Nous arrivames à Genes. J'y voulus soutenir l'air d'opulence que j'avois pris sur la route ; ma bourse s'épuisa en peu de tems. Andredi , qui avoit plus d'expérience que moi , s'apperçut que mon humeur devenoit triste ; & comme il vit diminuer ma dépense , il comprit aisément la cause de mon mal. Il m'en fit connoître quelque chose. Je n'ignorois pas son adresse , & j'étois content de son affection ; je pris le parti de lui découvrir nettement mon embarras. Il me demanda d'abord, s'il ne me restoit absolument rien. Environ cinquante écus , lui dis-je ; mais je dois davantage. Vos dettes , reprit-il , sont une bagatelle. Quittons Genes. Il n'est pas besoin

d'avertir vos Créanciers. Malte est menacée par les Turcs , & les Chevaliers s'y rendent de toutes parts ; allons profiter du trouble , & tâcher d'y faire quelque dupe. Je lui représentai qu'étant sans argent , je n'aurois pas l'effronterie de me mêler parmi des personnes de qualité , qui s'apperoivroient bientôt de notre dessein. Il me dit là-dessus que s'il n'appréhendoit de me déplaire , il me proposeroit un autre parti ; & l'ayant pressé de continuer , il m'assura que si je voulois lui remettre ce qui me restoit d'argent & lui prêter mes habits qui convenoient à peu près à sa taille , il s'engageoit à me conduire à Malte sans péril , & à m'y faire subsister sans peine. Après quelque incertitude ; j'acceptai la proposition par nécessité. Nous chan-

geames ainsi de condition , & je devins le Valet après avoir été le Maître. Andredi ménagea adroitement notre fuite & notre embarquement. Nous abordames heureusement à Malte. On s'y croioit à la veille d'être attaqué par les Turcs , ce qui faisoit faire exactement la garde au port. Nous fumes interrogés, sur le dessein qui nous amenoit. Andredi demanda qu'on nous conduisit au Grand Maître , qui s'appelloit Dom Perellos de Roccafoul. J'admirai la hardiesse avec laquelle il lui déclara qu'il étoit Ingénieur , & qu'il s'étoit fait quelque réputation dans cet art ; qu'ayant appris le péril où Malte étoit d'être attaquée , il venoit offrir ses services à la Religion. Le Grand Maître le remercia de sa bonne volonté , lui parla de

fortification ; & l'ayant trouvé fort intelligent , il ordonna que nous fussions traités avec distinction. Quelques Chevaliers furent nommés , pour nous montrer les nouveaux ouvrages qu'on avoit faits autour de la ville , sur-tout à la Valette , où l'on avoit beaucoup travaillé. Andredi raisonna sur tout ce qu'il vit , avec une capacité qui le fit admirer ; il montra quelques endroits foibles , il donna de bons avis pour les réparer : on agréa ses services, & on lui promit qu'il seroit content de la reconnoissance de l'Ordre. Nous formions tous deux mille projets flatteurs , fondés sur l'estime du Grand Maître & des Chevaliers. Un jour qu'Andredy rentroit au soir dans l'endroit où nous étions logés , je lui trouvai un air de fraieur qui m'épouvanta. Nous

sommes perdus , me dit-il ; il faut quitter Malte sans nous arrêter un moment. Je viens d'apercevoir un Chevalier , que j'ai servi autrefois en qualité de Valet de chambre , & à qui je volai sa montre & tout son argent. C'est fait de moi , s'il me reconnoît. Son discours me fit pâlir. Nous sortimes de la ville le soir même , & nous cherchames quelque vaisseau prêt à partir. Il s'en trouva heureusement un , qui alloit mettre à la voile , pour transporter quelques marchandises à Napolì de Romanie , Capitale de la Morée. Nous y fumes reçus pour peu de chose. Andredi s'aperçut, sur la route , que le Capitaine Marchand étoit un homme brutal , dont les manieres dures faisoient souvent murmurer l'Equipage. Il forma là - dessus un dessein

dessein digne de lui. Ce fut de gagner les Matelots, pour se rendre maître du vaisseau, en leur promettant de leur abandonner une partie des marchandises. Il réussit plus promptement qu'il n'esperoit; & lorsqu'il se crut assuré d'eux, il poignarda en plein jour le Capitaine, & jetta son corps dans la mer. Nous allâmes débarquer dans un petit Bourg assez désert, sur la côte de la Morée. Le partage des marchandises se fit de bonne foi. Andredi proposa ensuite aux Matelots de se remettre en mer, pour achever de s'enrichir en pillant. Tous y consentirent. Il nous fit prendre le chemin de Raguse, d'où il étoit, dans le dessein d'y vendre nos marchandises, & d'y mettre le vaisseau en état d'attaquer & de se défendre. Tout cela fut exé-

cité heureusement. Nous commençames à mener la plus malheureuse vie du monde. Andredi connoissoit les côtes ; nous descendions la nuit au nombre de vingt-quatre , bien armés , & résolus à tout événement ; nous allions frapper doucement à la porte d'une maison , qui nous paroissoit accomodée. Andredi parloit seul , & trouvoit toujours quelque moien de se faire ouvrir. Nous ne prenions que l'argent , soit monnoié , soit en vaisselle. Lorsqu'une maison étoit pillée , Andredi y laissoit trois hommes , pour empêcher le bruit ou la résistance , & nous en allions faire autant à cinq ou six autres. Nous amassames , ainsi , dans l'espace d'un mois , plus de cinq cens mille livres ; sans compter une infinité de cuilleres , fourchettes,

taffes , & d'autres meubles d'argent. Un jour que nous étions descendus à terre , pour nous pourvoir de vivres & prendre de l'eau douce , nous apperçumes du haut de la Côte , quoique le lieu fût écarté , un Château de fort belle apparence. Andredi nous défendit aufsitôt d'avancer. Voilà une proie , nous dit-il , qui est destinée pour nous. Rentrons dans le vaisseau jusqu'au soir. Il détacha seulement deux hommes de la troupe , pour aller , fans armes , examiner les avenues du Château. Ils revinrent avec les lumieres nécessaires , & nous attendimes la nuit. Nous sortimes tous , c'est-à-dire au nombre de trente. Nous arrivames fans bruit à la porte du Château. Andredi frappa ; mais malgré son adresse , il ne put réussir à se faire ouvrir. Le Portier

s'obstina à répondre qu'il n'ouvrait jamais la nuit. Nous résolûmes d'enfoncer la porte. Elle le fut en un instant ; mais le bruit ayant été entendu des appartemens , le Seigneur du lieu , ses deux fils , & cinq ou six domestiques eurent le tems de s'armer & de venir audevant de nous. Ils se défendirent en braves , & nous tuèrent deux hommes. La colere nous fit fondre sur eux sans ménagement ; nous les massacrâmes tous. C'est l'unique fois qu'Andredi nous ait fait verser du sang. Nous montâmes alors librement dans toutes les chambres. Nous scûmes trouver le coffre fort & la vaisselle , & nous fîmes un gros butin. Comme nous nous préparions à nous retirer , Andredi nous dit : Camarades , la nuit est peu avancée , & nous ne risquons

rien à la passer ici ; croiez-moi ,
voions si nous trouverons à la
cuisine & à la cave de quoi faire
bonne chere. Les uns allerent à la
cuisine ; je descendis à la cave ,
avec Andredi & quelques autres.
Il fallut enfoncer la porte , dont
nous n'avions pas la clef. Nous
n'y fumes pas plûtôt entrés , que
nous entendimes des cris épou-
vantables , qui nous obligerent
de mettre aussitôt l'épée à la main.
Les cris redoublerent. Tous nos
Compagnons , les aiant entendus,
vinrent nous joindre avec leurs
armes. Enfin ; nous étant avan-
cés , nous vimes trois femmes à
demi nues , qui se jetterent à ge-
noux en nous demandant la vie.
On la leur promit , en les faisant
relever. C'étoit la fille du Sei-
gneur que nous avions tué , une
femme de chambre , & une ser-

vante. La fraieur les avoit fait lever au bruit de notre arrivée , & elles s'étoient retirées dans la cave, où elles se croioient en sûreté. Nous les fîmes remonter avec nous. Andredi abandonna la femme de chambre & la servante aux Matelots ; & trouvant la Demoiselle jolie , il se la reserva , pour en faire son Epouse. Il leur fit prendre tous leurs habits. Elles furent emmenées , avec le reste du butin , après que nous eumes passé deux ou trois heures à table. Mais , ce qui est encore plus affreux , c'est que quelques-uns de nos camarades , à demi-ivres , mirent en sortant le feu au Château , dans tous les endroits d'où la flamme pouvoit se répandre plus promptement. Nous reprîmes ainsi le chemin de la mer , & nous étant embarqués aussitôt ,

nous nous éloignâmes de la Côte.

Je vous avoue , continua Brisfant , que cette aventure me fit horreur. Je commençai à ouvrir les yeux , sur le genre de vie où j'étois engagé. Andredi me parut un homme exécrationnable , & tous nos Camarades autant de Démons , qui ne pouvoient être punis par des supplices assez cruels. Je pris la résolution de les abandonner , & je ne pensai plus qu'à m'en procurer les moyens. Je les aurois trouvés facilement , s'il n'eût été question que de moi ; mais j'aurois voulu sauver , des mains de ces Furieux , la jeune Demoiselle qu'ils avoient enlevée du Château. Andredi en paroissoit éperdûment amoureux. Il voulut l'épouser solennellement , c'est-à-dire , lui donner sa foi , & recevoir la sienne en présence de tou-

te la troupe ; car on juge bien que nous étions sans Prêtres & sans Etoles. Son dessein étoit de la faire respecter de ses gens par cette cérémonie , & d'arrêter les desirs qu'ils auroient pû porter sur elle. Le jour fut marqué pour la fête. On devoit descendre à terre dans quelque endroit assuré , & se réjouir sans mesure. La tristesse de cette pauvre fille me faisoit pitié. Elle se regardoit comme une victime , destinée à la mort plutôt qu'à des nûces. Le changement de son visage marquoit assez son désespoir. Je trouvai le moment de lui parler , sans être entendu. Mademoiselle , lui dis-je , je ne puis vous dire que deux mots ; écoutez-les bien : J'ai résolu de quitter cette troupe de Scélérats. si vous voulez fuir avec moi , soiez attentive à toutes mes démarches ;

je vous ferai signe , lorsqu'il fera tems de me suivre. Ma jeunesse , & mes manieres , qu'elle trouva peut-être un peu moins barbares que celles des autres , la persuaderent que j'agissois sincèrement. Elle me répondit , en joignant les mains , qu'elle me regarderoit comme son Dieu & son Sauveur. Nous étions en pleine mer , & le tems étoit très-serein ; ce qui me faisoit craindre pour le succès de mon dessein. Mais le Ciel , qui vouloit sauver l'honneur de cette infortunée Demoiselle , permit que le vent nous jettât , en peu d'heures , sur la côte de l'Isle de Corse , au-dessous d'une Ville appelée la Bastide. Le rivage étoit commode. On convint de prendre terre ; & les environs aiant paru déserts , Andredi fut le premier qui nous conseilla de passer.

la nuit dans un petit Bois , qui étoit à cent pas de la mer. Nous y portâmes des vivres. L'endroit fut trouvé si riant , qu'on assigna le lendemain pour la fête du mariage. Dès le soir même , on commença les réjouissances ; & dans le tems que j'excitois mes Camarades à boire , je me ménageois adroitement , pour me conserver la tête libre. On s'endormit bien tard dans la nuit. Andredi avoit fait accommoder une espece de lit , pour la Demoiselle , en lui disant galamment qu'il l'occupoit le lendemain avec elle , & qu'il avoit trop souffert depuis deux jours. Ses manieres n'étoient pas toujours d'un Corsaire ; & à la réserve de quelques libertés , qu'elle étoit contrainte de souffrir quelquefois , il la traitoit fort respectueusement. Je me glissai

doucement auprès d'elle , lorsque je crus tous mes Compagnons endormis. Je lui pris la main ; ce qui ne l'effraia point , parce qu'elle m'attendoit. Elle se leva sans bruit. Nous nous enfonçâmes dans le Bois , du côté opposé. à la mer , dans la crainte d'être entendus de la sentinelle , qui n'étoit qu'à trente ou quarante pas de nous. Le Bois n'étoit pas épais, & nous en sortimes heureusement ; après avoir marché environ un quart d'heure. Je la pressois sans cesse d'avancer. Nous reprîmes sur la gauche , au long de la mer , parce que j'avois entendu dire à quelques-uns de nos gens , que la Bastide étoit de ce côté-là , & que nous n'en étions éloignés que de quatre ou cinq lieues. A peine en eumes-nous fait une , que la Demoiselle, qui avoit mar-

ché jusqu'alors avec courage , me dit qu'elle n'en pouvoit plus , & qu'il lui étoit impossible d'avancer. Il faut se faire effort , lui dis-je ; nous sommes exposés à être poursuivis , & il n'y auroit pas de sûreté à s'arrêter ici. Hélas ! me répondit-elle , ôtez-moi donc la vie ; car je n'ai plus la force de faire un seul pas. Elle s'assit à terre , & elle trembloit d'une manière à inspirer la compassion. Je remarquai , malgré la nuit , qu'elle étoit sans souliers. Andredi les lui avoit fait ôter le soir , & la crainte de l'éveiller l'avoit empêchée de les reprendre en se levant. Je lui dis qu'il falloit qu'elle eût extrêmement souffert , en marchant dans cet état par des chemins difficiles ; elle m'assura qu'elle avoit senti des douleurs inexprimables , & qu'elle croioit

avoir les pieds tout en sang. Enfin , comme il étoit dangereux de demeurer-là plus long - tems , je lui proposai de se mettre sur mes épaules , & je la portai ainsi l'espace de plus d'une lieue. Je commençois moi-même à perdre les forces. Je lui demandai si elle ne pourroit pas me soulager un peu , en marchant quelque tems à pied. M'ayant répondu qu'elle croioit le pouvoir, je lui fis mettre mes souliers , & je marchai moi-même pieds nuds , la tenant par-dessous le bras pour la soutenir. Le jour commençoit à paroître. Nous aperçûmes quelques maisons , qui avoient l'apparence d'un Village ; nous en primes le chemin pour y trouver du secours. Il étoit trop tard pour ma pauvre Compagne. Elle se laissa tomber tout d'un coup ; & comme je voulois la re-

lever , pour la reprendre sur mes épaules , elle me dit qu'elle se mouroit , & qu'elle n'espéroit pas pouvoir aller plus loin. Hé ! Mademoiselle , lui dis - je , prenez courage , il ne reste plus cinq cens pas ; je perdrai la vie plutôt que de vous abandonner. Je suis morte , me répondit-elle d'une voix foible. Voilà une mort bien cruelle. Hélas ! qu'ai-je fait au Ciel , pour en être traitée avec tant de rigueur ? O mon Dieu ! aiez du moins pitié de mon ame. Je la pris par la main , qu'elle ferra , comme pour me remercier de mes services , & elle expira un moment après. Je me sentis si touché & si affoibli , que je crus être aussi à ma dernière heure : mais la fraîcheur du matin & quelques momens de repos m'ayant un peu remis , je me

chargeai du corps , & je le portai jusqu'au Village , où je donnai quelque argent au Curé pour le faire enterrer. Quoique je n'eusse pû emporter toute ma part du butin, qui étoit sur le Vaisseau , dans des coffres communs , j'avois sur moi vingt ducats , qui me furent d'un grand secours. On m'apprit que je n'avois plus que trois lieues jusqu'à la Bastide. Je m'y fis conduire, sur un Mulet, par un Païsan. J'y arrivai à dix heures du matin. Cette Ville est la Capitale de l'isle de Corse. Il y avoit un Gouverneur pour la République de Gènes , à qui elle appartient. J'y demurai quelques jours , pour me reposer , & pour attendre le départ de quelque Vaisseau. Le premier qui mit à la voile fut un Bâtiment Majorquain , chargé de marchandises pour Palma. Je profitai de

l'occasion. J'étois bien aise de voir l'Espagne , assuré de retourner ensuite aisément en France. Notre navigation fut courte & heureuse ; mais , nous étant avancés sans précaution vers Palma , nous tombâmes dans la flotte du Chevalier d'Hasfeld , qui étoit parti de Barcelone pour aller soumettre cette Ville au Roi d'Espagne. Elle tenoit encore pour l'Archiduc Charles d'Autriche. On saisit notre Vaisseau , & l'on nous obligea de suivre sa flotte. Le Chevalier d'Hasfeld avoit dessein d'abord de faire sa descente sur une Plage , du côté de Palma , où les Rebelles s'étoient retranchés ; mais le vent étant devenu contraire, on tourna vers le Nord. Le Comte de Lescherenne , Maréchal de Camp , eut ordre d'aller reconnoître la côte & les hauteurs ; &

sur le rapport qu'il fit, que les Ennemis ne paroissent point , le débarquement commença à cinq heures du soir , & fut achevé à dix ou onze heures sans la moindre résistance. La rade s'appelloit Cala Ferrera. J'obtins la permission de descendre , en qualité de Passager François. Je me mis au service , parmi les Volontaires du Régiment de la Marine. Nous marchâmes vers Alcudia , continua Brissant , qui vouloit raconter aussi ses exploits militaires : c'est une Ville assez forte à l'Orient de l'Isle , environ à sept lieues de Palma. Le Chevalier d'Hasfeld prit le devant , à la tête d'un Détachement dont j'étois , pendant que le reste des Troupes suivoit en diligence. A son approche , les Habitans forcerent le Gouverneur , & la Garnison , composée

de trois ou quatre cens hommes , de se rendre à discrétion. Il se trouva , dans la Place , cinquante-deux pièces de canon , & quantité de munitions & de vivres. Nous primes de-là le chemin de la Capitale , qui ne fit pas plus de résistance. Milord Forbes , & un Officier Allemand , en sortirent pour traiter des conditions : mais ils en proposerent de si peu raisonnables , qu'elles ne furent point acceptées. On fit avancer l'artillerie , qui avoit débarqué à la Baye de Porras. Lorsqu'on eut tout disposé pour l'attaque , Dom Rubi , Colonel Espagnol , qui commandoit dans la place , offrit de capituler. Avant qu'on eut pu lui faire réponse , un corps de Troupes , sorti de la Ville , attaqua la Brigade Françoisse de Beauvaisis ; mais il fut repoussé vigou-

reusement & avec perte. Le Chevalier d'Hasfeld envoya aussi-tôt un Trompette dans la Place, pour la sommer de se rendre, si elle ne vouloit être exposée aux dernières rigueurs. Dès le soir, Dom Rubi fit sortir un Officier, avec quelques articles de la Capitulation qu'il prétendoit obtenir. Le Chevalier les accorda. La Garnison, composée de quinze cens Allemands, fut transportée en Sardaigne, & nous trouvâmes dans la Place plus de deux cens pièces d'Artillerie. Je quittai le Régiment de la Marine, lorsque je vis la guerre presque aussitôt finie que commencée. Il me restoit peu d'argent. J'offris mes services à un Officier Espagnol, qui s'embarquoit pour Cadix. Il me promit des gages considérables; mais n'en aiant pû tirer un sou, dans

l'espace de deux ou trois mois que j'ai passés à Cadix avec lui , j'ai pris la résolution de venir à Madrid, où vous avez eu la bonté de me recevoir.

Brissant , tel qu'on vient de le connoître par son histoire, devint bientôt l'homme de confiance du Marquis. Il le chargeoit de toutes ses commissions, & rien ne lui paroïsoit bien fait s'il ne venoit de sa main. C'est un usage , en Espagne , que les Amans donnent pendant la nuit des serenades à leurs Maîtresses. Les rues de Madrid retentissent du son des guitarras & d'autres instrumens. Le Marquis se crut obligé de faire cette galanterie à Donna Diana , pour se conformer au goût Espagnol. S'il m'en eut parlé , peut-être aurois-je eu la complaisance de lui accorder quelquefois cette

satisfaction ; mais il craignit de m'y trouver opposé , & Brissant fut seul honoré de sa confiance. Il couchoit , à la place de le Brun , dans un cabinet qui touchoit à la chambre du Marquis. Tous les soirs ils sortoient ensemble lorsque j'étois endormi , & s'en alloient passer deux ou trois heures sur le pavé de Madrid , avec une bande de Joueurs d'instrumens. Ils rentroient avec tant d'adresse & de précaution , que ni Dom Porterra, ni moi, n'en apperçumes jamais rien. Donna Diana ignoroit elle-même de qui lui venoit cette mélodie ; car , sage comme elle étoit & pleine de tendresse pour son jeune Amant , elle eut desapprouvé cette folie , qui l'exposoit à de mauvaises rencontres , & qui pouvoit altérer sa santé. Une nuit , après avoir joué long-

tems devant la fenêtre de Donna Diana , le Marquis se mit dans la tête d'aller donner le même plaisir à Donna Elisa sa bonne Amie. J'ai déjà dit que Dom Juan de Pastrino en étoit amoureux ; peut-être que n'ignorant pas que nous passions tous les jours quelques heures chez le Comte de Mancenez , nos visites l'avoient rendu jaloux : c'est ce que j'ai pensé depuis , en rappelant la froideur avec laquelle il nous avoit reçûs , lorsque nous l'étions allé voir. Quoiqu'il en soit , il se trouva dans la rue de Donna Elisa , dans le tems que le Marquis y faisoit son Concert ; & la jalousie le rendant furieux , il vint fondre avec un de ses Amis sur les Joueurs , dont il brisa les Instrumens. Le Marquis tomba sur eux , l'épée à la main. Heureuse-

ment que Brissant en avoit une, & qu'il sçavoit s'en servir. Les deux Espagnols se défendirent vaillamment. Dom Juan perça le Marquis d'un grand coup ; mais dans le même moment il en reçut un de lui , qui le fit tomber roide mort. Brissant ferrailloit contre l'autre , qui prit la fuite lorsqu'il eut vû son Ami sans vie & sans mouvement. Les Joueurs , que la crainte avoit dispersés , se rapprocherent. Le Marquis se soutenoit encore sur ses pieds ; mais les forces lui manquant bientôt , il tomba sans connoissance. On me le rapporta dans cet état.

Qu'on juge de ma surprise & de mon désespoir. Je le crus mort ; & comme j'avois été réveillé brusquement par ceux qui l'apportoient , le saisissement & la douleur me mirent dans une

des plus affreuses situations où je me sois trouvé de ma vie. Est-il mort ? dis-je à Brissant , avec un regard qui le fit trembler. Hélas ! Monsieur , répondit-il la larme à l'œil , je n'en sçais rien ; mais je ne le sçaurois croire. Ah ! malheureux , repris-je en voulant me jeter sur lui , tu mourras de ma main. On m'arrêta. Dom Porter-
ra , qui s'étoit levé au bruit , mit au nez du Marquis quelques gouttes d'un Elixir , qui lui firent donner quelques signes de vie. Son sang couloit encore , quoiqu'ils eussent bandé sa plaie avec une partie de sa chemise qu'ils avoient coupée. Enfin , à force de soins & de liqueurs fortes , nous lui fîmes reprendre la connoissance. Il ouvrit les yeux ; & m'ayant fort bien reconnu , il me rendit la main sans avoir la force de parler. Je
l'embrassai

l'embrassai tendrement, & je l'exhortai à prendre courage. Les Chirurgiens vinrent. Ils me consolèrent un peu, en m'assurant que la plaie n'étoit pas mortelle, quelque profonde qu'elle leur parût. Je me fis saigner sur le champ, & je me mis dans ma robe de chambre auprès du lit du Marquis.

Lorsqu'il fut revenu tout-à-fait à lui, il me demanda pardon de ce qui s'étoit passé, & me pria de ne pas maltraiter Brissant, qui lui avoit sauvé la vie, me dit-il, & qui n'étoit coupable de rien. Je lui accordai tout ce qu'il voulut, pour le rendre tranquille. Il me demanda aussi en grace, de faire donner de ses nouvelles à sa chere Donna Diana & au Comte de Mancenez. Je lui promis que j'aurois ce soin, dès la pointe du

jour. Il s'endormit un peu. Je fis appeller Brissant , qui n'osoit se présenter devant moi , & qui pensoit déjà à se retirer. Il parut néanmoins : Brissant , lui dis-je , si je vous rendois justice, je vous ferois enfermer dans un cachot pour le reste de vos jours. C'est vous qui êtes cause de tout le désordre qui vient d'arriver , & qui dérangez Monsieur le Marquis par vos mauvais conseils. Si vous ne me faites un récit fidele de tout ce que vous avez fait avec lui depuis que vous êtes à Madrid , & sur-tout de l'aventure de cette nuit, je vous donne ma parole que je vous traiterai d'une maniere qui vous rendra sage toute votre vie. Il commença par me protester , avec mille sermens, qu'il n'avoit point eu d'autre part à la conduite du Marquis, que celle qu'il avoit été forcé d'y

prendre par obéissance , & qu'il avoit fait tous ses efforts pour le détourner de sortir la nuit. Il me raconta ensuite , avec une apparence de sincérité qui me satisfit , l'histoire des serenades , la querelle arrivée à l'occasion de Donna Elisa , & la mort de Dom Juan de l'astrino. Je me fis bien expliquer le détail de ce dernier malheur ; & lorsque j'eus appris qu' Dom Juan n'étoit pas seul , & que son Ami s'étoit sauvé sans blessure , je commençai à craindre que le Marquis n'eût été reconnu , & que cette affaire n'eût des suites fâcheuses. Je consultai Dom Porterra , qui connoissoit mieux que moi les usages d'Espagne. Il me répondit d'une manière qui augmenta ma crainte. Je pris le parti d'aller trouver Monsieur de Montalto , sur l'amitié duquel je fai-

sois beaucoup de fond. Je le fis éveiller , quoiqu'il fût à peine quatre heures du matin , & je lui exposai mon embarras. Il fut extrêmement surpris de la mort de Dom Juan de Pastrino; mais aiant appris de quelle maniere la chose étoit arrivée , il convint qu'il étoit puni justement. Cependant , me dit-il , il est d'une famille distinguée , & qui trouvera des protections puissantes. Il seroit fâcheux que le Marquis fût arrêté , dans l'état où il est ; & s'il ne se met à couvert , il sera difficile de l'empêcher. Je lui offre une retraite chez moi , si vous croiez pouvoir l'y transporter sans être apperçû ; ou si vous connoissez quelque endroit plus sûr , je lui conseille de s'y retirer. Il me promit avec cela tout son crédit & celui de ses Amis , pour arrêter les poursuites

*DU MARQUIS DE ***.* 269
de la Justice. Je retournai chez
moi , après l'avoir remercié.

Le dessein que je pris fut de
conduire le Marquis , dans une
litierre , chez le Comte de.... Ma-
réchal de Camp , Gouverneur
de..... & petit Neveu de mon
Grand-pere , comme je l'étois du
sien. Quelque je ne l'eusse pas vû
depuis notre arrivée en Espagne ,
je ne doutois nullement que nous
n'en fussions bien reçûs , & que
sa Terre ne fût un lieu de sûreté
pour nous. Mais, étant entré dans
la chambre du Marquis , je le
trouvai si foible , qu'il ne me pa-
rut point capable de souffrir le
mouvement de la litierre, pendant
un voiage de vingt lieues. J'avois
de la confiance pour Dom Por-
terra. Je lui communiquai ma
peine. Il me dit qu'il y avoit déjà
pensé , & que sans aller si loin

nous pourrions être encore plus sûrement à Buen-retiro , chez le Seigneur Inigo ; qu'on ne pourroit nous y inquiéter sans un ordre exprès de Sa Majesté , & qu'il nous seroit aisé d'aller au-devant, par le crédit de nos Amis : sans compter qu'on ignorerait peut-être toujours où nous serions , parce qu'il nous répondoit de la discrétion d'Inigo. Partons donc , lui dis-je , sans différer. Il écrivit sur le champ deux mots au Seigneur Inigo , pour le disposer à nous recevoir. J'envoiai quérir de mon côté une litiere , où je fis mettre le Marquis ; & sous la conduite de Dom Porterra , qui connoissoit les chemins détournés , nous nous rendimes à Buen-retiro.

Le bon Inigo nous reçut avec des caresses infinies. Au moment

que le billet de Dom Porterra lui avoit été remis , il avoir eu l'attention d'éloigner sa femme , ses deux filles & sa servante , afin que lui & son Valet fussent seuls dans notre secret, si nous l'eussions voulu. Mais je fis réflexion qu'il étoit impossible que nous demeurassions cachés long-tems à ces quatre femmes , & que venant à découvrir nos affaires malgré nous , elles se croiroient moins obligées au silence que si nous les leur communiquions volontairement. Je dis à Inigo , qu'il n'étoit pas besoin de leur en faire un mystère , & qu'il suffisoit de leur recommander la discrétion. Le Marquis fut mis dans une chambre à l'écart , dans les grands appartemens , de sorte qu'il auroit été difficile de le trouver sans connoître parfaitement les lieux. Je

lui laissai le seul Scoti , & je retournai à la Ville avec Dom Porrera. Mon premier soin fut d'envoyer chercher le plus habile des Chirurgiens qui lui avoient mis le premier appareil , & de l'engager pour une grosse somme à se rendre à Buen-retiro , & à y demeurer caché dans sa chambre jusqu'à son entière guérison. Le Chirurgien partit, après s'être fourni des drogues nécessaires. J'allois sortir aussi , pour prévenir en notre faveur nos Amis les plus puissans & les mettre dans nos intérêts ; mais je fus retenu par l'arrivée du Comte de Mancenez. Me voiant seul , il me demanda où étoit son cher Marquis. Il est assez mal , lui dis-je , & je ne crois pas que vous ignoriez son malheur. Je sçais , me répondit-il , ce que tout Madrid sçait comme moi : je viens

l'aider à se défendre, ou l'exhorter à se cacher. L'affaire est des plus sérieuses, ajouta-t-il, & je crois qu'il est à propos qu'il fasse connoître sa naissance, pour arrêter l'ardeur des poursuites. Les Parens de Pastrino sollicitent tous les Tribunaux; il est vrai que tous vos Amis & les miens vous servent avec zele, mais le Roi n'arrêtera pas le cours de la Justice s'il n'en a quelque forte raison, telle que seroit la connoissance du nom du Marquis. Je représentai, au Comte, que c'étoit moins que jamais le tems de nous faire connoître. Quoique ces sortes d'avantures, lui dis-je, n'aient rien qui deshonore, je serois fâché que le Marquis eût besoin de son nom pour se tirer d'intrigue. Contentons-nous d'employer nos Amis; & si vous l'aimez, faites

agir tous les vôtres. Il est dans un lieu sûr , & sa blessure est ce qui m'inquiete le plus. Le Comte , qui ne sçavoit pas qu'il fût blessé , fut extrêmement surpris ; il me pressa de lui apprendre le lieu de sa retraite, pour l'aller voir sur le champ. Je le priai d'employer le reste du jour à le servir auprès de ses Amis , comme j'allois faire de mon côté ; & je l'assurai que nous l'irions voir ensemble , & passer la nuit avec lui , s'il vouloit me faire l'honneur de me venir prendre le soir.

J'allai droit chez Monsieur le Duc de Montalto. J'aurois pû me dispenser d'aller plus loin ; car ce Seigneur, qui étoit plein d'estime & d'amitié pour nous , m'assura d'abord que nous pouvions être tranquilles , & que notre affaire étoit finie. Il en avoit parlé à

l'Abbé N. , qui étoit dès-lors tout-puissant auprès du Roi. Cet Abbé aimoit les François. Peut-être croioit-il devoir cette reconnoissance à la mémoire de Monsieur le Duc de..... Il prévint si favorablement Sa Majesté , en lui faisant une relation exacte de la querelle, que plusieurs Seigneurs, Parens de Dom Pastrino , étant allés lui demander justice , elle répondit nettement qu'il avoit mérité son malheur , & que son intention étoit qu'un Etranger fût en sûreté la nuit, dans les rues de Madrid. Je ne laissai pas de voir , par bienfiance, Monsieur le Marquis de Leide , Monsieur le Marquis de Grimaldo , & quelques autres personnes de distinction qui m'assurèrent que je pouvois me reposer sur leur crédit & sur leurs bons offices. Le soir , étant

de retour au Logis , j'appris qu'il y étoit venu douze Gardes, pour se saisir de la personne du Marquis; mais je n'en fis que rire , parce que je regardai cette démarche comme une cérémonie inutile.

Le Comte de Mancenez vint me rejoindre , un moment après. Je me mis dans son Carosse ; & nous étant fait conduire jusqu'au Prado , nous renvoiâmes l'Equipe , pour aller seuls à Buen-retiro. La présence du Comte combla le Marquis de joie. Nous trouvâmes, dans sa chambre , l'Epouse d'Inigo avec ses deux filles. La petite Donna Pradina , dont j'ai déjà eu l'occasion de parler , n'étoit pas la moins contente , de se voir près de lui. Elles se retirèrent pourtant à notre arrivée. Nous soupâmes , le Comte & moi , auprès du lit du Malade.

Il fallut parler de la chere Donna Diana , dont l'absence affligoit bien plus le Marquis que sa blessure. Il demanda au Comte , si elle n'avoit pas donné quelque marque de compassion , en apprenant le péril où il étoit. Elle en a donné de désespoir , lui dit le Comte ; & si je ne l'avois consolée tantôt , après avoir vû Monsieur de Renoncour , je ne sçais de quoi sa douleur ne l'auroit pas rendue capable. Cependant elle ignoroit encore que vous fussiez blessé ; j'ai eu besoin de mille précautions pour lui apprendre cette fâcheuse nouvelle. Je lui ai persuadé que votre blessure est légère , & que vous serez en état de la revoir dans quelques jours. Je l'espere , répondit le Marquis , & ce sera toujours fort tard pour mon impatience ; mais je ferai

demain allez bien pour lui écrire, & je prierai mon cher Papa de lui porter lui-même ma Lettre. Je le lui promis. Il demanda ensuite au Comte, si Donna Elisa n'étoit pas bien irritée contre lui, & bien affligée de la mort de son Amant. Elle en est aussi affligée que moi, lui dit le Comte ; c'est-à-dire, qu'elle regrette un jeune homme, qui, si l'on excepte sa fureur jalouse, qui l'a rendu digne de son sort, avoit de l'esprit & du mérite ; mais comme elle n'a jamais eu d'inclination pour lui, sa douleur ne passe point les bornes, & ne l'empêchera pas d'être toujours votre Amie.

Dans le tems que nous nous entretenions ainsi, avec cette douce familiarité qui fait le charme de l'amitié, Inigo vint tout éperdu nous dire que nous étions trahis ;

que deux Seigneurs de la Cour étoient à la porte , qui demandoient à me parler ; qu'il les reconnoissoit pour Monsieur le Duc de Montalto , & pour Monsieur l'Abbé N. . . . & qu'ils étoient-là sans doute, par ordre du Roi, pour nous arrêter. Je me mis à rire , en entendant le nom de Monsieur le Duc de Montalto , & j'exhortai le bon Inigo à se rassurer. J'allai aussi-tôt au - devant de ces deux Messieurs , ne doutant pas que ce ne fût une visite d'amitié , qu'ils avoient la bonté de faire au Marquis. Monsieur le Duc me fit l'honneur de m'embrasser. Il me dit qu'il venoit s'informer lui-même de l'état de mon Malade , & qu'il en avoit parlé si avantageusement à Monsieur l'Abbé N. . . qu'il lui avoit fait naître l'envie d'y venir dans le même Carosse.

Au reste , ajoûta-t-il tout bas , je n'ai avec moi que mon Cocher & un Laquais , qui sont deux hommes de confiance. Je lui marquai toute la reconnoissance que je devois , pour une faveur si extraordinaire. Ils entrèrent tous deux dans la chambre du Marquis. Monsieur le Duc fut charmé d'y trouver le Comte de Mancenez ; nous liâmes une conversation pleine de cordialité & de politesse.

L'Abbé N. paroissoit âgé d'environ cinquante ans. Sa taille étoit médiocre , son visage pâle , & toute sa figure fort commune ; mais il avoit les yeux pleins d'esprit & de feu. Il parloit avec grace , & le tour de ses expressions avoit quelque chose qui attachoit & qui le faisoit écouter avec plaisir. Il nous raconta plusieurs traits

agréables , de sa familiarité avec M. L. D. D. On sçait qu'il étoit né à Pl..... d'une famille très-basse, & fils, si je ne me trompe, d'un Palefrenier. Le D. D. avoit goûté son caractère enjoué , & l'aimoit jusqu'au point de ne l'appeller que son cher Abbé. Il voulut l'avoir à sa suite pendant la guerre d'Italie , & le fit passer avec lui en Espagne. Le Duc avoit une Maîtresse Italienne , qui le suivoit en habit d'homme. Ce déguisement lui convenoit si bien , qu'elle n'étoit connue de personne, à la réserve de ceux qui étoient dans la plus étroite familiarité du D... L'Abbé N... étoit de ce nombre ; & comme il avoit l'humeur naturellement badine, il folâtroit quelquefois avec elle. Le D.. l'aperçut un jour , qu'il lui boutonnoit un peu librement le haut de

son just'aucorps : Pardi l'Abbé , lui dit-il , je te trouve plaisant , de caresser ma Maîtresse quand tu me crois bien éloigné : je veux y être , je sçaurai du moins de quelle maniere tu t'y prens. Là-dessus , il lui ordonna de continuer. L'Abbé se trouva fort confus , & ne sçavoit comment il devoit prendre la chose. Son embarras divertissoit le Duc , qui lui dit enfin , le prenant par la main : L'Abbé , puisque vous ne le voulez pas en ma présence , gardez-vous bien d'y songer lorsque je n'y serai pas ; car si je venois à le sçavoir , nous ne serions pas bons Amis.

En se retirant , il nous assura de nouveau que l'affaire du Marquis n'auroit pas de suites , & qu'il se chargeoit du soin de les arrêter. Cependant , lui dit-il , n'allez à Madrid qu'avec précaution , &

défiez-vous du génie Espagnol : ce sont gens qui se vengent quelquefois par leurs propres mains. Si vous n'avez rien de pressant qui vous retienne , je vous conseille de quitter l'Espagne. Le Marquis le remercia vivement , & lui témoigna beaucoup de ressentiment de ses honnêtetés. Son conseil me parut sage. Nous eussions évité de cruelles peines en le suivant : mais le moien de le faire goûter au Marquis , qui n'étoit occupé que de sa passion ? Je retournai le lendemain à Madrid , avec le Comte de Mancenez. Je trouvai , chez Dom Porterra , des Lettres de Paris. Elles en étoient parties avant le départ de le Brun , & elles ne m'apprenoient que des nouvelles de la santé de Monsieur le Duc de . . . & de toute ma famille. L'après-midi, j'allai chez le

Comte , espérant y trouver Donna Diana , & lui remettre le Billet du Marquis. Elle n'y étoit pas venue. Je priai Donna Elisa de s'en charger , & je repris le chemin de Buen - retiro. J'étois à pied. En passant par le Prado , je me trouvai un peu fatigué : je m'assis sur un banc , pour m'y reposer un moment. Presqu'aussitôt deux Courtisanes vinrent me joindre , & prirent place à mes deux côtés. Elles me dirent quelques mots en Espagnol : & voiant que je ne répondois pas , elles me demanderent en notre Langue si j'étois François. Je leur dis sèchement , oui ; & comme j'étois rempli de mille pensées tristes , je ne proférai plus un seul mot. Loin de se rebuter , elles commencerent entr'elles un entretien des plus galans & des plus spirituels :

& ce qu'il y eut de plaifant , c'est qu'étant au milieu des deux , toutes leurs paroles paffoient devant mon vifage pour aller à leurs oreilles. Je me levai au bout d'un quart-d'heure , en riant malgré moi. Elles m'arrêterent par l'habit , & me demanderent fi je ne voulois rien payer , du moins pour la converfation. Je trouvai le trait agréable , & je leur donnai quelques réales.

Mon efprit n'étoit pas tranquille. Je fentois des mouvemens de trifteffe , qui fembloient me préfager quelque malheur. Je me promenai feul , pendant plus d'une heure , aux environs de Buen-retiro. La nuit , qui commençoit à être obfcure , contribuoit encore à communiquer quelque chofe de fombre à mes penfées. Quelles réflexions ne fis-je point ? Mon

Dieu ! disois-je , vous me punissez d'avoir quitté ma solitude. Je me rappelai la paix, dont je jouissois dans l'Abbaie de.... , l'innocence de la vie que j'y menois , mes occupations simples & tranquilles ; & je les comparois avec l'agitation presque continuelle, dans laquelle j'avois vécu depuis mon départ de France. Je considérois que le Marquis n'étoit pas encore hors de danger ; qu'à peine seroit-il guéri, que sa passion & le ressentiment de la famille de Dom Juan de Pastrino m'exposeroient à de nouvelles allarmes , & que sa seule vivacité seroit toujours pour moi une source inépuisable de peines & d'inquiétudes. C'étoit bien à moi , reprenois-je , à me charger de la conduite d'un jeune homme de dix-huit ans , dont j'ai dû prévoir tous les petits désor-

dres & toutes les passions. J'ai abandonné ma fille pour lui ; je sens qu'il m'est devenu aussi cher qu'elle, & que l'honneur ne m'attache pas plus à ses intérêts que mon affection ; qu'avois-je à faire de me forger ces nouvelles chaînes, après avoir tant de fois éprouvé que je ne sçaurois en former d'heureuses , & que tous mes attachemens ne vont qu'à mon infortune & à ma perte ? Suis-je assuré seulement que le Marquis ressent ce que je fais pour lui ? Peut-être me regarde-t-il comme son Tyran , malgré la tendresse & l'honnêteté de mes manieres ; les jeunes gens sont-ils sensibles à autre chose qu'à ce qui les flatte ? Ainsi quel est le fruit de mes peines ? de me tourmenter inutilement , de me préparer , par mes fatigues , une vieillesse pénible &

languissante , & peut-être de précipiter la fin de mes jours. Hélas ! la mort n'est pas ce qui m'épouvante ; mais c'étoit à mes malheurs passés , que je devois la perte de ma vie. Je dois la ménager aujourd'hui , pour me punir d'avoir vécu quand il falloit mourir.

Je m'entretins ainsi seul , en me promenant à grands pas dans les allées qui sont autour du Château. Toutes mes anciennes douleurs se réunissant à l'idée de celles qui me menaçoient encore , je me trouvai le cœur si serré en rentrant chez Inigo , que j'eus besoin de prendre aussi-tôt quelque liqueur pour me soutenir. J'allai ensuite dans la chambre du Marquis. Le Chirurgien me dit naturellement que ce soir , il trouvoit sa blessure plus mauvaise , & qu'il ne sçavoit à quoi attribuer ce changement.

changement. Je demandai à Scotti, qui ne l'avoit pas quitté, s'il lui étoit arrivé quelque chose d'extraordinaire. Il me répondit que Dom Porterra l'étoit venu voir sur la fin du jour ; qu'il lui avoit apporté une Lettre , & que le Marquis avoit paru fort inquiet après l'avoir lûe. J'approchai de son lit ; il étoit un peu assoupi. J'apperçus , à son côté , le bout d'un papier qui sortoit hors des draps ; je ne doutai point que ce ne fût la Lettre , & je la rirai doucement pour la lire. Elle étoit de Donna Diana. La voici , telle que je la conserve.

» Je crains bien , mon cher
 » Marquis , qu'il ne se prépare
 » contre nous quelque orage. Ou-
 » tre votre absence & votre blef-
 » sure , qui sont déjà pour moi
 » deux mortels sujets d'inquiétu-

» de , je viens d'en recevoir un
» nouveau , qui me cause la plus
» juste allarme. Dom Juan d'Ala-
» vestras , Oncle de Pastrino , est
» venu ce matin voir mon Pere.
» Je ne sçais comment il a été in-
» formé de nos sentimens : mais
» non - seulement il lui a appris
» que vous m'aimez , & que je
» vous aime ; il y a encore ajouté
» mille calomnies , dont je suis
» prête à ressentir les tristes ef-
» fets. Mon Pere m'a fait appel-
» ler aussi-tôt : il m'a reproché ;
» dans des termes fort durs , ma
» tendresse , & le consentement
» que j'ai donné , dit-il , au des-
» sein que vous avez pris de m'en-
» lever. Et parce que je lui avois
» fait connoître mon inclination
» pour la retraite avant que de
» vous avoir connu , il m'a dé-
» claré qu'il faut la reprendre , &

» qu'il ne me laisse plus d'autre
» parti à choisir que celui d'un
» Couvent. Je lui obéirois sans
» murmurer, mon cher Marquis,
» si je ne sçavois ce que je vous
» dois, & la douleur que ma per-
» te va vous causer. Que ne puis-
» je ressentir seule tout le poids du
» malheur qui nous menace ! Que
» ne puis-je vous rendre, aux dé-
» pens de ma vie, la tranquillité
» qu'un amour trop tendre va
» vous ôter ! J'ai toujours prévu
» que le mien feroit un jour
» mon supplice ; & l'espérance
» que j'avois d'en voir une heu-
» reuse fin, étoit si foible &
» combattue par tant de raisons
» de craindre, que je ne sçaurois
» accuser le Ciel de m'avoir trom-
» pée. Mais je ne prévoiois pas
» que vos peines me rendroient
» encore plus malheureuse que

N ij

» les miennes. Cependant ne vous
» affligez pas trop. Hâtez-vous de
» vous guérir. Je me servirai de
» la même voie, pour vous infor-
» mer de mon sort ; & quel qu'il
» puisse être , je vous jure encore
» une tendresse éternelle. »

Je remis cette Lettre au même endroit , & je m'assis en attendant le reveil du Marquis. Il étoit près de minuit. Un moment après , il s'éveilla ; & m'ayant apperçu , il me présenta sa Lettre, en poussant un profond soupir. Je la lûs une seconde fois ; & sans lui donner le tems de parler , je lui dis d'un air tranquille , auquel je m'étois préparé : Hé bien , Monsieur , je ne vois rien là qui doive vous affliger beaucoup. Vos affaires ne changent point de face. Donna Diana vous aime ; & quand elle entreroit dans un Couvent , elle

ne fçauroit y avoir pris d'engagement avant le retour de le Brun. Si Monsieur le Duc vous fait une réponse favorable , comptez que ni son Pere, ni elle, ne balanceront point à vous rendre heureux. Le croiez-vous ? me dit-il tristement. Cela est sûr , lui répondis-je, & la chose parle d'elle-même. Vous ne devriez penser qu'à vous rétablir, au lieu de retarder , comme vous faites, l'effet des remedes en vous affligeant mal-à-propos. Il me fit encore quelques objections sur la malignité d'Alayestras , auxquelles je répondis d'une maniere qui le rassura entièrement. Le lendemain, sur les huit heures du matin, le Comte de Mancenez me fit demander secrettement à la porte. Je n'ai pas voulu paroître devant le Marquis , me dit il , sans vous avoir entretenu un moment. Je

lui apporte des nouvelles qui le feront mourir de chagrin. Donna Diana a été enlevée ce matin , en sortant de Madrid avec son Pere , qui la conduisoit dans un Couvent. Les Ravisseurs se sont expliqués de maniere à faire entendre , qu'ils agissoient par les ordres du Marquis ; de sorte que Dom Diego de Velez est dans une fureur étrange contre lui , & qu'il va tout mettre en usage pour le faire arrêter. Il sçait que vous êtes ici. Les Parens de Dom Pastrino l'excitent à la vengeance , & c'est par leur moien qu'il a appris le lieu de votre retraite ; car ils ont lâché de tout côté des Espions pour vous découvrir. J'embrassai mille fois le Comte , & je le priai de nous donner des preuves de sa générosité & de son amitié dans une conjoncture si délicate. J'ai

pourvû à tout , reprit-il : il faut , sans perdre un moment , que le Marquis se mette dans mon Carrosse , & nous le conduirons dans un lieu sûr. Mais , repliquai-je , le mouvement va le tuer. Il m'assura que nous trouverions une litiere à demi-lieue de Buen-retiro , & qu'il avoit donné des ordres pour cela, avant que de sortir de la Ville. La difficulté étoit de faire entendre au Marquis qu'il étoit nécessaire de se retirer , sans lui en découvrir la véritable raison. Le Comte se chargea de ce soin , & s'y prit avec beaucoup d'adresse. Mon cher Marquis , lui dit-il en entrant dans sa chambre , je viens d'apprendre que votre blessure empire , & je n'en suis pas surpris : je n'ai pas eu l'attention d'avertir le Chirurgien que l'air de Buen-retiro est mortel pour les

plaies. Il faut sortir d'ici ; si vous m'en croiez , & sans tarder plus long-tems. Le Marquis consentit à tout. Nous le mimes sur le champ dans le Carosse du Comte , & nous avec lui. Nous étions quatre , en comptant le Chirurgien. Nos Laquais retournerent à la Ville , pour tromper les Espions. Nous joignimes la litiere , en moins d'une demi-heure. Je conseillai au Comte de renvoyer son Carosse , quoiqu'il m'eût dit qu'il nous restoit deux lieues à faire à pied. Il ordonna, à son Cocher , de nous venir rejoindre le soir avec un autre de ses Laquais , & quelques chevaux pour les provisions. J'avois donné le même ordre à Scoti.

Nous marchâmes le plus vîte qu'il nous fut possible. Je m'entretenois avec le Comte , en al-

lant après la litiere. Je lui racontai tout ce que Donna Diana avoit écrit la veille au Marquis ; & nous conclumes ensemble après quantité de réflexions , qu'il falloit que le Ravisseur fût le même Alavestras , qui avoit accusé fausement le Marquis de méditer ce mauvais coup. Un Calomniateur, disois-je au Comte , est capable des derniers crimes. Je me confirmai encore dans cette pensée , lorsqu'il m'eut appris que la Mere de Dom Pastrino , qui étoit Sœur de Dom d'Alavestras , avoit naturellement l'humeur violente, & que la mort de son fils unique l'avoit mise au comble de la fureur. Elle étoit veuve , & n'avoit rien de plus proche que son Frere. Je jugeai que se voyant hors d'espérance d'être vengée par les voies ordinaires , elle l'avoit sol-

cité d'employer le crime ; qu'ayant été instruits par leurs Espions , de l'attachement du Marquis, il avoit formé le dessein d'enlever Diana , pour faire tomber l'accusation sur le jeune Amant , & pour obliger par-là Sa Majesté à permettre de l'arrêter ; espérant pouvoir alors renouveler leurs poursuites , & l'accabler des deux côtés. Effectivement Dom Diego de Velez obtint un Ordre du Roi , dès le même jour , pour saisir la personne du Marquis à Buen-retiro. Mais n'y étant allé que l'après-midi , il n'y trouva point ce qu'il espéroit. Nous étions en sûreté à Ivicella , petit Château du Comte , situé à l'entrée d'une longue Prairie, au bas d'une côte chargée d'un bois fort épais. Le lieu sembloit être fait pour servir d'azile. Les environs n'étoient point ha-

*DU MARQUIS DE ***.* 299
bités. Le Concierge étoit un bon
homme , qui y demeuroit avec sa
femme & ses deux fils , pour re-
cueillir les foins de la Prairie. On
auroit pû faire aisément de cette
terre un lieu de plaisir ; mais le
Comte avoit sa maison de cam-
pagne plus proche de la Ville , &
venoit rarement à Ivicella. Il y
avoit même peu de chambres qui
fussent meublées ; mais celle, qu'on
donna au Marquis , ne laissoit pas
de l'être proprement. Nos La-
quais arriverent le soir , avec tout
ce qui étoit nécessaire pour nous
bien traiter , & pour éviter l'en-
nui. Ils nous apprirent que l'enle-
vement faisoit beaucoup de bruit
à Madrid ; qu'on le rejettoit hau-
tement sur le Marquis , & qu'on
avoit été pour s'assurer de lui à
Buen-retiro. J'appréhendai que
cela ne fît de fâcheuses impres-

sions sur l'esprit de nos meilleurs Amis , & je résolus d'aller dès le lendemain me présenter à eux. Le Comte demeura, pour tenir compagnie à son Ami.

Je vis d'abord Monsieur le Duc de Montalto. Il étoit persuadé , avec toute la Ville , que le Marquis étoit coupable. Je découvris à travers ses civilités que cette opinion l'avoit un peu refroidi ; & lorsque je commençai à lui parler du sujet principal de ma visite , il ne put s'empêcher de me dire , en m'interrompant : En vérité c'est trop : tuer un homme & enlever une fille de condition ; & cela en trois ou quatre jours ; ah Monsieur de Renoncour , c'est trop. Mon plaidoié ne fut pas long. Je me plaignis de la facilité qu'il avoit eu à croire un bruit si faux , & je lui protestai que

nous étions innocens. Je le priai de se souvenir que le Marquis n'étoit pas en état de penser à un enlèvement , moi dans un âge & dans une situation à le permettre , & ni l'un ni l'autre assez accrédités en Espagne pour avoir trouvé tout d'un coup des gens qui voulussent l'exécuter par nos ordres. Enfin , lui dis-je , il n'est que trop vrai que le Marquis est encore étendu dans un lit , & que son mal est assez dangereux pour m'empêcher d'être tranquille. Je viens intéresser pour lui votre amitié. Il ne s'agit pas seulement d'arrêter des poursuites injustes & sans fondement ; mais si vous voulez qu'il se loue éternellement de vos bontés, il faut lui faire retrouver Donna Diana de Velez , dont il ignore encore la perte , & sans laquelle je ne crois pas qu'il puisse vivre.

Je fis là-dessus, au Duc, le récit des amours du Marquis & de Donna Diana, & je ne lui cachai point les raisons que j'avois de soupçonner Dom d'Alavestras de l'enlèvement. Cela étant, me répondit Monsieur de Montalto, je crois que le plus sûr est d'aller droit chez Dom Diego de Velez, & de lui faire entendre qu'il s'est trompé. Il n'y a point de tems à perdre; allez y vous même. J'irai de mon côté, non pas m'opposer aux poursuites; elles tomberont d'elles-mêmes, lorsque Dom Diego cessera de les presser; mais détromper la Cour & le Public, qui sont fort prévenus contre vous & le Marquis. Je le quittai, pour aller chez Dom Diego de Velez. Cette visite ne laissoit pas de me causer quelque émotion; & quelque facilité que j'aie toujours eue

à m'exprimer , je méditai , en approchant de sa maison , ce que j'avois à lui dire.

Il étoit seul. Je me fis connoître d'abord , en lui disant : La démarche que je fais , Monsieur , de la part de Monsieur le Marquis de Rosemont , vous persuadera beaucoup mieux de sa sincérité , qu'un discours étudié. Il est au désespoir de l'idée que vous vous formez de lui. Vous l'accusez d'un crime , dont vous aurez regret de l'avoir soupçonné , quand vous connoîtrez son innocence. Je vous proteste , Monsieur , que non-seulement il n'est pas coupable , comme ses Ennemis vous l'ont fait croire , mais que votre perte ne vous afflige pas plus que lui , & qu'il auroit exposé sa vie pour défendre Donna Diana contre ses Ravisseurs,

Si vous doutez de la vérité de mes paroles , exigez de moi toutes les preuves qui peuvent vous convaincre : je suis prêt à vous les accorder. Il m'écoutoit attentivement. Je ne sçavois quel jugement porter de l'air de son visage , qui me paroissoit tout à la fois triste , furieux , & attentif. Enfin il me répondit brusquement que l'artifice étoit grossier ; qu'il étoit lui-même avec sa fille , au moment qu'elle avoit été enlevée , & qu'il avoit entendu prononcer plusieurs fois le nom du Marquis par les Ravisseurs. C'est justement , repartis-je , en quoi consiste la malignité de nos Ennemis ; mais une malignité si destituée de vraisemblance , qu'il est surprenant qu'elle ait pu faire impression sur vous : car je vous demande s'il est naturel que des

gens , qui eussent voulu servir Monsieur le Marquis , vous eussent fait connoître son nom. N'avoient-ils pas toutes les raisons du monde de le cacher , & pour leur propre intérêt & pour celui de leur Maître ? Mais je sçais , reprit-il , que le Marquis aime ma fille , & j'étois informé de son dessein , même avant l'exécution. Ceux qui vous ont appris , repliquai-je , que Monsieur le Marquis aime Donna Diana , ne vous ont pas trompé en ce point ; mais ils se sont servis de cette connoissance , pour tramer la plus noire calomnie. Je les connois comme vous ; ils brûlent de se venger , & cette raison seule auroit dû vous rendre leur accusation suspecte. En voulez-vous une preuve à laquelle je ne crois pas que vous puissiez rien opposer ? la voilà ,

continuai-je en ouvrant la Lettre de Donna Diana , que j'avois eue la précaution de tirer adroitement des mains du Marquis ; je puis vous montrer cette Lettre , puisque vous n'ignorez pas les sentimens qui y sont contenus. Il prit la Lettre , & ayant reconnu l'écriture de sa fille , il ne put s'empêcher de répandre quelques larmes , & de dire tendrement ; Hélas ! ma chere fille. Je commençai à croire qu'elle lui étoit plus chere que je ne me l'étois imaginé , & qu'elle ne le pensoit peut-être elle-même. Lorsqu'il eut achevé de lire , il me parut surpris. Mais qui voulez-vous donc , me dit-il , qui ait enlevé ma fille ? Je lui répondis que c'étoit de quoi je ne pouvois l'instruire certainement, mais que j'avois des raisons si fortes de soup-

çonner Alavestras lui-même, que je le pouvois faire sans témérité. Je le fis souvenir de la mort de Dom Pastrino, & de la maniere dont le Roi avoit pris la chose; ce qui avoit ôté à Dom d'Alavestras tout espoir d'être vengé. Depuis ce tems-là, lui dis-je, il n'a pas cessé de remuer & de mettre tout en œuvre pour découvrir le lieu de notre retraite, dans le dessein apparemment de trouver les moyens de satisfaire sa fureur. Il a sollicité tous ses Amis contre nous. Il a mis en campagne des espions & des gens armés. Enfin je communiquai à Dom Diego toutes les conjonctures que j'avois formées sur le chemin d'Ivicella, & je tâchai de le persuader, comme je l'étois moi-même, qu'Alavestras avoit voulu le faire servir à sa vengeance. S'il m'avoit joué

un tour si lâche , me dit-il d'un air furieux , je lui arracherois mille fois la vie. Là-dessus il fit appeller ses trois fils , qui paroissoient tous gens de bonne mine & de résolution , & il leur expliqua ce qu'il venoit d'entendre. Lorsqu'il eut fini , j'ajoutai quantité de raisons à son discours , telles que la blessure du Marquis , qui étoit très-dangereuse , sa jeunesse , la dépendance où il étoit de moi ; & pour achever , leur dis - je , de vous convaincre , je vous jure que quoique je sois ici au nom du Marquis , c'est-à-dire pour lui rendre service en vous apprenant son innocence , il ignore encore l'enlèvement de Donna Diana , & qu'il n'en sera informé qu'après sa guérison. Il l'aime avec tant de tendresse & de respect , que cette nouvelle , jointe à

son mal , lui cauferoit infailliblement la mort. Je vous parle avec liberté de fes sentimens , ajoutai-je ; parce qu'il est d'un rang & d'une naiffance à faire honneur à toutes les Dames d'Efpagne auxquelles il s'attachera.

Le Pere , & les trois fils , fe regarderent quelque tems fans parler. Enfin le Pere me dit que quoiqu'il fe sentît fort difpofé à me croire , il ne pouvoit révoquer les pourfuites qu'il avoit commencées , qu'il ne vît un peu plus clair dans cette affaire ; qu'il m'affueroit feulement de ne les pas preffer , & que pendant ce tems-là il alloit faire éclairer de près Dom d'Alaveftas. Il me pria de me joindre à lui , pour tirer des lumieres qui nous importoient à l'un & à l'autre ; & il fit ferment que fi d'Alaveftas étoit affez fourbe

pour l'avoir joué d'une façon si indigne , il le puniroit d'une manière qui effraieroit toute l'Espagne. Ses trois fils jurèrent la même chose. Le troisième ressembloit fort à Donna Diana , quoiqu'il fût né d'une Mere différente ; & je le trouvai le plus vif sur les intérêts de sa Sœur. Il se nommoit Dom Pedro de Lera. Son âge étoit de vingt-trois ou vingt-quatre ans. Il promit le premier , à son Pere , qu'avant que la nuit fût passée , il sçauroit si Dom d'Alavestras étoit coupable , & ce que sa Sœur étoit devenue.

Ils me conduisirent civilement jusqu'à la porte de leur maison. Je me rendis de-là chez le Comte de Mancenez, pour y voir Donna Elisa. Elle me parut fort affligée de l'enlèvement de son Amie. Je l'informai de l'état de nos af-

faïres , & je la priaï de contribuer de quelque chose à la tranquillité du Marquis. Je crains , lui dis-je , que ne recevant point de nouvelles de Donna Diana , il ne s'afflige trop de ce silence , & qu'il n'en tire des conséquences fâcheuses. Il faut què nous lui fassions croire que son Pere l'a mise dans un Couvent , & que n'ayant pas la liberté d'écrire , elle vous a priée à son départ de faire sçavoir , au Marquis , qu'il ne doit rien appréhender pour elle , & qu'elle compte de le revoir après sa guérison. Donna Elisa m'accorda ce que je demandois. Nous convinmes qu'elle enverroit sa Lettre à Ivicella , par un Laquais, afin que cela parût moins affecté. J'allai voir ensuite toutes les personnes de distinction dont nous étions connus , pour les détromper de

la fausse opinion qu'ils avoient
pû prendre sur le bruit public.
Je m'apperçus que Monsieur le
Duc de Montalto avoit déjà fait
beaucoup , & qu'il nous avoit
rendu service en véritable Ami.
Quelque fatigué que je fusse d'u-
ne journée si pénible , je retour-
nai le soir à Ivicella , avec Dom
Porterra , qui voulut m'accompa-
gner. Les nouvelles , que j'appor-
tois, rejoirent le Comte de Man-
cenez. Cet aimable Comte me dit
que puisque j'avois si heureuse-
ment commencé , il me laissoit
le soin de terminer nos affaires à
Madrid ; qu'il se chargeoit , de
son côté, de prendre soin du Mar-
quis , & qu'il ne s'en éloigneroit
pas un moment jusqu'à ce qu'il
fût entièrement rétabli. Le len-
demain , je vis arriver le Laquais
de Donna Elisa. Sa Maîtresse , qui
avoit

avoit de l'esprit infiniment, l'avoit bien instruit de la maniere dont il devoit exécuter sa commission. Il demanda à parler au Marquis, d'un air empressé, ne voulant confier sa Lettre à personne. Nous nous assemblâmes tous dans sa chambre, en marquant une grande curiosité d'apprendre le sujet d'un message si pressant. Le Marquis, après avoir lû la Lettre, la présenta au Comte, & lui dit qu'il avoit des obligations infinies à Donna Elisa. Nous la lumes ensemble. Elle étoit tournée de la maniere la plus ingénieuse & la plus propre à tranquilliser un Amant. Vous devez être bien satisfait, lui dis-je ; il ne reste qu'à vous guérir promptement.

Cependant, comme je ne perdois pas de vûe l'affaire de l'en-

levement , je retournai l'après-midi à Madrid. Dom Diego de Velez n'étoit pas chez lui ; mais j'y trouvai ses trois fils , qui me firent , dès mon entrée , des caresses extraordinaires. Je conçus aussi-tôt qu'il s'étoit passé quelque chose que j'ignorois. En effet ils m'apprirent que le Ravisseur étoit connu , que mes conjectures avoient été justes , & que c'étoit Dom d'Alavestras. Dom Pedro de Lera avoit exécuté ce qu'il avoit promis ; il l'avoit découvert , avant que la nuit fût passée. Il étoit allé sur la fin du jour , dans le tems que l'obscurité commence , à la porte du Perfide ; & y ayant passé quelque tems à l'attendre inutilement , car c'étoit à lui-même qu'il en vouloit d'abord , il prit un autre parti : ce fut d'arrêter son Valet de Cham-

bre, qu'il vit revenir de la Ville, jugeant bien que si le Maître étoit coupable, le Valet l'auroit aidé dans son entreprise. Il l'arrêta doucement par le bras, & lui appuia la pointe de son poignard sur le côté, en lui disant de le suivre, sans prononcer une parole, ou qu'il étoit mort. Il l'amena ainsi chez son Pere. Là, dans une chambre secrète & bien fermée, le Pere & les trois Freres le menacerent des plus cruels tourmens, s'il ne déclaroit ce qu'il sçavoit de l'enlevement de Donna Diana. Il nia d'abord le fait avec opiniâtreté; mais lorsqu'il vit le fer & le feu préparés, il confessa tout. Lui-même avoit été du nombre des Ravisseurs. Dom d'Alavestras étoit à la tête; mais étant masqué comme les autres, Dom Diego n'en avoit pû

reconnoître aucun. Ce Misérable déclara donc que son Maître , après avoir enlevé Donna Diana , avoit pris d'abord le chemin d'une Terre qu'il avoit à une journée de Madrid , dans le Canton de la Sierra ; mais qu'ayant fait réflexion que sa présence étoit nécessaire à Madrid , il s'étoit arrêté dans un bois , d'où il avoit envoyé chercher sa Sœur , avec son Carrosse , & des habits d'homme ; qu'à son arrivée il lui avoit remis Donna Diana entre les mains , après l'avoir fait revêtir en Cavalier , avec ordre de la conduire à sa Terre , & de la tenir si bien renfermée qu'elle ne fût apperçue de personne ; qu'étant ensuite retourné à Madrid , il avoit ordonné à tous ses Domestiques de répandre dans la Ville, que la fille de Dom Diego de Velez avoit été

enlevée par le Marquis de Rosèmont , Gentilhomme François, le même qui avoir tué Dom Juan de Pastrino ; qu'il s'étoit montré le même jour à tous ses Amis , & que le soir , il étoit parti en poste pour sa Terre de la Sierra.

Après cette découverte , me dit Dom Pedro de Lera , nous délibérâmes sur le parti que nous devions prendre. J'étois d'avis d'assembler sur le champ nos Amis , pour aller surprendre Dom d'Alavestras à sa Terre , le percer de mille coups , & tirer ainsi ma Sœur de ses mains. Mais mon Pere a jugé plus à propos d'obtenir un Ordre du Roi pour l'arrêter , & de le faire punir ensuite par les voies de la Justice , comme un Ravisseur & un Calomniateur ; nous réservant toujours le droit de le punir par nos

maines, s'il avoit assez de crédit pour échapper à la Justice. Le Roi est à l'Escorial, continua Dom Pedro. Mon Pere y est allé pendant la nuit, pour se trouver aujourd'hui à son lever. Nous attendons impatiemment son retour. Les trois Freres me firent alors mille excuses, d'avoir soupçonné injustement le Marquis, & me témoignèrent beaucoup d'envie de le connoître, pour les renouveler à lui-même. Je leur demandai ce qu'étoit devenu le Valet de chambre de d'Alavestras. Il est encore entre nos mains, me dirent-ils, & nous nous garderons bien de le lâcher. Je souhaitai de le voir. Ce Malheureux me fut amené, les chaînes aux pieds & aux mains, Je lui fis diverses questions; entr'autres, si Donna Diana sçavoit par qui elle avoit été enlevée. Il

me répondit qu'il ne croioit pas qu'elle le pût ſçavoir ; que ce n'étoit pas le deſſein d'Alaveſtras ; qu'il avoit toujours été maſqué , & qu'en faiſant venir ſa Sœur , il étoit bien sûr que Donna Diana ne la connoiſſoit point. Cette répoſe me fit trembler pour la pauvre Donna Diana. Je craignis tout pour elle , d'un ſcéïerat tel que d'Alaveſtras , & d'une furieufe telle que ſa Sœur. L'effet ne juſtifiera que trop ma crainte.

Dom Diego me trouva encore chez lui , à ſon retour. Il m'embralla , en me priant d'oublier le paſſé , & de me joindre à lui pour hâter la punition de notre Ennemi commun. Le Roi l'avoit écouté favorablement. Il s'étoit fait expliquer toutes les circonſtances de l'action ; & trouvant dans le deſſein d'Alaveſtras une mali-

gnité des plus noires , il avoit déclaré sur le champ qu'il vouloit qu'il fût puni avec rigueur. Dom Diego rapportoit un ordre de le saisir, vif ou mort. Il ne tarda point à faire avertir l'Alcade , avec ses Alguasils. Ils se disposerent à partir vers l'entrée de la nuit. Je ne pus refuser, aux instances de Dom Diego & de ses fils , d'être aussi du voiage ; c'étoit servir le Marquis dans la personne de Donna Diana , & j'étois bien aise d'être éclairci par mes yeux de ce qui pouvoit lui être arrivé. J'envoiai chercher Brissant chez Dom Porterra , pour l'accompagner ; & je fis dire , à Ivicella , que j'étois obligé de m'absenter pour deux jours.

En marchant , Dom Diego qui étoit à mon côté , me découvrit familièrement la situation de son

cœur. Malgré la connoissance que j'ai donnée au Roi de mes affaires, je ne sçais, me dit-il, si je pourrai m'empêcher de tuer le Perfide, lorsqu'il sera en mon pouvoir. Je sens, à mesure que j'avance, des redoublemens de haine dont je crains fort de n'être pas le maître. Ce seroit bien pis, s'il en avoit mal usé avec ma fille. Il n'y auroit pas de cruautés que je ne lui fisse éprouver. Il les mériteroit, lui répondis-je : mais s'il n'est pas le plus misérable des hommes, il aura respecté une personne aussi charmante que Donna Diana. Hélas ! reprit-il, cette pauvre fille est bien à plaindre. Dans ma maison même, & sous mes yeux, elle a eu mille sujets de chagrin, que toute ma tendresse n'a pu lui faire éviter ; & dans le tems que je croiois lui procurer

du moins un peu de repos , en la mettant dans un Couvent , elle se trouve exposée au plus grand malheur qu'une fille puisse éprouver. Il prit de-là occasion de me raconter l'histoire de son mariage de Naples , la naissance de Donna Diana , son arrivée en Espagne , la mort de sa Mere & tout ce qu'on a vû plus haut dans ces Mémoires. Malheureusement , continua-t-il , cette fâcheuse aventure est venue aux oreilles de ma dernière Femme; elle regarde ma fille Diana comme une Errangere , qui est venue diminuer la portion de l'héritage de ses enfans , & elle a conçu pour elle une aversion dont elle n'a point cessé jusqu'ici de lui donner des marques. Il m'est arrivé , à moi-même , de la maltraiter , par une complaisance excessive pour mon Epouse.

Le cœur m'en a saigné plus d'une fois ; car il n'est pas besoin d'avoir des yeux de Pere , pour trouver qu'effectivement cette pauvre fille est très - aimable. J'ai remarqué que mes fils l'aiment aussi beaucoup. Il n'y a que ma femme , qui est pour elle d'une dureté inexorable. Mais , lui dis-je , n'auriez - vous pas pû la tirer de ses mains en la mariant ? Il me répondit qu'il en avoit eu dessein plus d'une fois , mais que Diana s'y étoit opposée elle-même , par des raisons qu'il ignoroit , & qu'elle lui avoit toujours demandé avec instance la liberté de se retirer dans un Couvent. C'est où je la conduisois , ajoûta - t - il , lorsque d'Alavestras me l'a enlevée ; & je vous avoue que je fus hier surpris , en lisant sa Lettre au Marquis ; car quoique j'eusse

appris qu'elle en étoit aimée ; j'ignorois qu'elle l'aimât , & je ne lui croiois d'inclination que pour la solitude. Je lui expliquai là-dessus de quelle maniere cet amour s'étoit formé ; & je l'assurai qu'ayant été témoin de toutes leurs entrevûes , il ne s'y étoit rien passé que de sage & d'innocent. Il me demanda si le Marquis avoit dessein de l'épouser. Il le voudroit , lui dis-je , au prix de sa vie ; mais pour m'expliquer avec franchise, quelque honorable que soit votre naissance , la sienne & le rang que Monsieur son Pere occupe sont fort au-dessus. Il est d'ailleurs fils unique , & tant de grandeur l'attend en France , qu'on aura peine à consentir qu'il prenne une Epouse en Espagne. Cependant je ne vous cacherai pas , continuai-je , qu'il a fait par-

rir exprès son Valet de chambre, pour solliciter le consentement de Monsieur son Pere, & qu'il espère beaucoup de sa bonté. Dom Diego parut fort satisfait de cette explication. Il me pria même de lui procurer l'honneur de connoître Monsieur le Marquis, pour le remercier des sentimens avantageux qu'il avoit pour sa fille. Le bon Vieillard ne prévoioit pas qu'il alloit bien-tôt la perdre pour toujours.

Enfin nous arrivâmes à la Sierra, vers les six heures du matin. L'Alcade fit entourer le Château par ses Alguasils ; & s'étant fait accompagner de quelques-uns ; il alla frapper à la porte. On n'ouvrit pas d'abord ; sans doute parce que nous avions été apperçus, & qu'on avoit eu le tems d'avertir d'Alayestras & sa

Sœur. Cette Femme furieuse ,
voiant bien que son crime étoit
découvert , & que son Frere ni
elle ne pouvoient éviter le châti-
ment , prit une résolution terri-
ble , & dont le souvenir me cau-
se encore de l'émotion. Je crains
que mes Lecteurs ne s'imaginent
ici que j'ajoute quelque chose à la
vérité , pour embellir mon récit
par des circonstances intéressan-
tes. Je les prie de faire attention
que j'écris sans intérêt , & que
M. le Duc de..... peut rendre té-
moignage de la fidélité de ces
Mémoires , à ceux auxquels il vou-
dra bien faire connoître la part
qu'il y a eue.

Comme l'Alcade se mettoit en
état d'enfoncer la porte , & que
cette exécution n'auroit pu tar-
der long-tems , on ouvrit. L'Al-
cade demanda à parler , de la part

du Roi , à Dom d'Alavestras. On lui répondit qu'il pouvoit entrer. Lorsqu'il fut dans la Cour avec ses gens , il vit d'Alavestras à une fenêtre , qui lui demanda fièrement ce qu'il souhaitoit : Vous-même , lui dit l'Alcade , qui comptoit trop sur les mesures qu'il avoit prises , pour craindre qu'il pût lui échapper. Je viens par ordre du Roi m'assurer de votre personne , & tirer de vos mains Donna Diana de Velez , que vous avez enlevée. On m'a donc trahi , reprit le Ravisseur , d'un ton qui exprimoit sa rage : Montez, Messieurs , montez ; vous êtes les plus forts. Il demanda , en même tems , si Dom Diego n'étoit pas là , ou quelqu'un de ses Enfans ; & aiant sçu que le Pere & les trois fils y étoient , il parut content , & les fit prier d'entrẽ

aussi , pour recevoir Donna Diana de ses mains. Nous montâmes tous ensemble à son appartement : il vint au-devant de nous dans l'Antichambre , le pistolet à la main. Messieurs , nous dit-il , je ne prétens pas me défendre ; mais point de violence , je vous prie ; car ma vie vous coûteroit cher. Qu'on me montre l'ordre du Roi. L'Alcade , qui l'avoit dans sa poche , ne fit pas difficulté de le montrer , & de le lui laisser lire. Bon , dit-il en finissant , on n'en veut qu'à moi : on a raison , je suis seul coupable. Cependant , Messieurs , ajouta-t-il en se tournant vers Dom Diego & ses fils , voiez lequel de ces deux partis vous plaira davantage , ou de me permettre de sortir libre de cette maison , & l'on vous rendra alors Donna Diana.

saine & fauve ; ou de vous résoudre à lui voir enfoncer un poignard dans le cœur , si vous voulez absolument me conduire prisonnier à Madrid. Choisissez.

Si Dom Diego & ses fils eussent suivi leur fureur, ils auroient poignardé sur le champ ce Scélérat : mais l'Alcade , prévenant leur réponse , lui dit que le parti le plus sage qu'il pût prendre lui-même étoit d'exécuter sans bruit la volonté du Roi , & d'espérer son pardon de la clémence de Sa Majesté. Vous ne me croiez donc pas ? reprit-il en reculant jusques dans sa chambre ; entrez , Messieurs , entrez avec moi. Nous entrâmes ; & le premier objet qui nous frappa , nous rendit immobiles , & glaça notre sang jusqu'au fond de nos veines. La vieille Donna de Pastrino étoit assise

près d'une fenêtre ; Donna Diana étoit à genoux à ses pieds , le sein découvert , & cette horrible femme lui tenoit la pointe d'un poignard appuié sur la gorge. N'avancez pas , s'écria-t-elle en nous voiant ; elle est morte , si vous avancez. Dom Diego , mortellement saisi de ce spectacle , se jeta à genoux avec ses trois enfans. Eh ! Madame , s'écria-t-il en levant les mains au Ciel , aiez pitié d'un malheureux Pere. Qu'ai - je fait qui puisse vous offenser ? que vous a fait ma pauvre fille ? Aiez compassion de ma vieillesse. Commencez , du moins , par m'ôter la vie à moi même.

Cette Furie impitoyable ne paroïsoit pas même émue. Elle lui répondit que l'unique voie de sauver sa fille étoit d'accorder la liberté à son Frere : qu'il falloit le

laisser descendre seul , le laisser monter à cheval & lui donner le tems de s'éloigner. Quelque forte que fût , dans Dom Diego , la passion de se venger , elle céda pour un tems à la tendresse paternelle. Il pria l'Alcade de laisser évader Dom d'Alavestras. Ce fut un embarras pour l'Alcade , qui craignoit de manquer à son devoir s'il n'exécutoit ponctuellement l'ordre du Roi. Cependant nous lui fîmes entendre que cet ordre n'ayant été donné qu'en faveur de Dom Diego , qui étoit l'offensé , il étoit le maître en quelque sorte d'en user à sa volonté. Donna de Pastrino n'exigea pour son Frere qu'une demi heure, dont elle lui recommanda de bien profiter. Nous demeurâmes tous dans sa chambre pendant ce tems-là , éloignés d'elle à la même di-

stance. Au moindre mouvement qu'elle nous voioit faire , elle redoubloit ses menaces , & rapprochoit le poignard de la gorge de Donna Diana. Cette belle & malheureuse fille étoit tremblante , aux pieds de sa cruelle Ennemie. Elle jettoit quelquefois sur nous ses tristes regards ; & je crus remarquer, dans ses yeux, que la douleur de son Pere & de ses Freres avoit quelque douceur pour elle , & qu'elle étoit touchée de ce témoignage de leur affection. Mais son malheur ne faisoit encore que commencer. La scène devoit être sanglante , & la catastrophe approchoit.

En partant de Madrid j'avois envoyé , comme je l'ai dit, un Laquais à Ivicella , pour avertir le Comte de Mancenez que je serois absent pendant deux jours.

J'avois choisi malheureusement pour ce message un Etourdi , qui avoit appris quelque chose du dessein de mon voiage , & qui crut se faire valoir , à Ivicella , en publiant ce qu'il sçavoit. Il le fit si indiscrettement , que le bruit alla jusqu'au Marquis. Aiant entendu parler de Donna Diana enlevée , & d'un ordre de la Cour pour arrêter le Ravisseur , il voulut si absolument être instruit de tout , qu'on fut obligé de le satisfaire ; & ne consultant plus alors que sa fureur & son amour , il se fit seller un cheval malgré le Comte , & monta dessus , dans la foiblesse où il étoit , pour se rendre à Madrid. Le Comte , Dom Porterra , le Chirurgien , Scoti , & quelques autres Valets se virent dans la nécessité de partir avec lui. Ils allerent droit chez Dom

Diego de Velez, où ils s'informerent du chemin que nous avions pris ; & sans perdre un moment, ils marcherent sur nos traces. En approchant de la Sierra, ils aperçurent par malheur Dom d'Alavestras, qui fuioit à toute bride. Le Comte de Mancenez le reconnut, & s'imagina qu'il étoit important de l'arrêter. Il fut enveloppé, en un moment, & forcé de se laisser reconduire à sa Terre. Il protesta en vain qu'il fuioit de l'aveu de Dom Diego, & que son retour seroit funeste à Donna Diana. On prit toutes ses raisons pour de fausses défaites, d'un homme qui se sent coupable, & qui veut éviter le châtiment.

Nous étions dans la situation que j'ai représentée, lorsqu'il fut ramené au Château. Un grand bruit, que nous entendimes,

nous auroit obligé de sortir de la chambre , si la vieille Pastrino ne nous eût retenus par ses menaces. Le Marquis s'y fit conduire. Il est impossible ici que j'assigne une distinction de momens à trois ou quatre actions cruelles , qui furent exécutées avec plus de promptitude que je ne puis les raconter. Le Marquis entra ; je me jetai devant lui, pour l'empêcher d'appercevoir Donna Diana : il l'avoit déjà vûe. Ah ! mon cher Marquis , lui dis - je tout transporté , où allez-vous ? Vous venez nous perdre. Au nom de Dieu , partez pour un moment. Il s'efforçoit d'avancer malgré moi , & le trouble où il étoit l'empêchoit de prononcer un seul mot. Dans le même instant , Donna de Pastrino , qui se douta bien que c'étoit le Marquis de Rosemont , & qui

vit entrer après lui son Frere , les mains liées de plusieurs cordes , s'écria avec une fureur inexprimable ; Quoi ! je vois le meurtrier de mon fils , & qui veut l'être encore de mon frere ! tiens ; ajoûta cette Barbare , en enfonçant le poignard au milieu du sein de Donna Diana ; voilà pour toi , qui es son Amante ; & elle se leva ensuite pour se jeter sur le Marquis. Mais quelque active que soit la fureur , elle n'eut pas le tems d'achever les quatre pas qu'il falloit faire pour arriver à lui. Dom Diego , & ses fils la percerent de mille coups. Ils se jetterent aussi sur Dom d'Alavestras , & lui arracherent la vie par une infinité de plaies.

Qu'on s'imagine , si l'on peut , toute l'horreur d'un tel spectacle. Trois corps étendus, dans des ruisseaux

seaux de sang , mon cher Marquis entre mes bras sans mouvement & sans connoissance , Dom Diego qui s'arrachoit les cheveux près de sa fille , & qui perçoit l'air de ses cris , ses trois fils qui tâchoient d'arrêter le sang de leur trop malheureuse sœur , & tous les autres spectateurs dans un trouble qui ne leur permettoit pas même de penser à nous secourir. Je portai le Marquis dans la chambre voisine , où il y avoit heureusement un lit. Le Comte de Mance nez & le Chirurgien me suivirent. Je pris de celui-ci une phiole d'Elixir , qu'il m'offrit , & je lui ordonnai d'aller au secours de Donna Diana. Il s'y employa avec tant de zele & d'adresse , qu'il lui mit le premier appareil & la fit revenir à elle , avant que le Marquis eût repris la connoissance. Son

évanouissement fut si long , que j'en eus un moi-même , causé par la crainte & l'inquiétude. Ce n'est pas que je crusse cet accident dangereux , dans un jeune homme de son âge & de son tempérament ; mais la fatigue qu'il avoit essuïée la nuit , & la blessure , qui n'étoit pas encore fermée tout-à-fait , me faisoient une très-juste allarme. Le Chirurgien , étant revenu près de lui , me consola en m'assurant positivement qu'il n'y avoit rien à craindre. Il mit un nouvel appareil à sa blessure ; qui paroïsoit prête à saigner. Ce n'est pas son évanouissement que j'appréhende , me dit-il en homme de bon sens ; c'est l'impression que va faire sur lui la première idée de l'état où il a vû Donna Diana ; car j'ai assez reconnu , depuis que j'ai l'honneur d'être à son service ,

qu'il l'aime éperdûment. Je crois qu'il feroit à propos , ajouta-t-il , de le transporter dans l'autre chambre ; il se trouveroit près d'elle en revenant à lui , & il seroit assuré du moins qu'elle n'est pas morte. J'approuvai son conseil. Nous le portâmes, sur un matelas , près du lit où son Amant étoit couchée. La connoissance tarda peu à lui revenir. Le Chirurgien , qui l'observoit , ne s'aperçut pas plutôt du changement , qu'il lui dit : Courage, Monsieur, Donna Diana est vivante, la voilà auprès de vous. Ce cher nom acheva de lui faire reprendre ses esprits. Donna Diana étoit si épuisée par la perte de son sang, qu'elle n'avoit pas même remarqué jusqu'alors que le Marquis fût près d'elle ; mais lorsqu'elle entendit prononcer aussi son nom , elle ou-

prit les yeux, comme pour le chercher, & pour rencontrer les siens. Ces deux tendres Amans se reconnurent. Rien ne peut être si touchant ni si naturel, que les premiers sentimens de l'un & de l'autre. Donna Diana tendit la main vers lui. Il la prit dans les siennes, pour la baiser mille fois. Ah ! c'est moi, lui dit-il, qui vous rêvais dans ce triste état ; mais si vous mourez, je ne serai pas long-tems à vous suivre. Il eut bientôt retrouvé assez de force pour se lever. Il s'assit, sans écarter un moment ses yeux de dessus elle. Il auroit voulu pouvoir visiter sa blessure, pour juger par lui-même du péril, & s'assurer de ce qui lui restoit d'espérance. Il conjura le Chirurgien de lui dire naturellement ce qu'il en pensoit. Celui-ci lui répondit, pour le flatter,

que ces fortes de coups étoient rarement mortels ; mais qu'il falloit laisser un peu de repos à la Malade , & qu'on jugeroit mieux de son état dans quelques heures. Il vouloit demeurer près d'elle , en promettant de ne lui rien dire qui pût lui causer de l'é-motion : mais le Chirurgien lui fit entendre que sa seule présence pourroit l'agiter , & que le plus profond repos lui étoit absolument nécessaire.

Nous retournâmes dans la chambre voisine , où je le fis mettre au lit malgré lui. Dom Diego & ses trois fils vinrent lui rendre leurs civilités ; la manière , dont ils s'exprimerent , me fit connoître qu'ils avoient conçu beaucoup d'estime & d'affection pour lui , touchés peut-être également , & de sa figure aimable , & de la

tendresse qu'ils lui voioient pour Donna Diana. Le Comte de Mancenez , qui avoit comme perdu l'usage de la voix jusqu'alors , & qui s'étoit contenté de donner tous ses soins à son Ami en le suivant pas à pas , vint l'embrasser aussi avec tous les témoignages d'une vive & sincere amitié. Dom Porterra fit la même chose. Les larmes me tomboient des yeux malgré moi, à la vûe de tant d'objets , ou tristes , ou tendres , mais tous infiniment touchans ; & je ne pouvois distinguer en particulier par quel sentiment j'étois le plus attendri. Nous tinmes conseil avec l'Alcade sur la conduite que nous devions tenir , après tout ce qui s'étoit passé. Il fut résolu que Monsieur le Comte de Mancenez prendroit la peine d'aller sans délai à l'Escorial , où le Roi de-

voit être encore quelques jours ; que l'Alcade l'accompagneroit , & qu'ils feroient ensemble à Sa Majesté la relation fidelle de cette malheureuse journée. Ils partirent sur le champ. Leur voiage ne fut pas long , l'Escorial n'étant éloigné que de quelques lieues.

Nous agissions , dans la maison d'Alavestras , avec la même liberté que si nous en eussions été les maîtres. Nous nous y fîmes préparer à manger , & tout ce qui étoit nécessaire pour le secours de nos Malades. Je demandai en secret , au Chirurgien , s'il croioit la blessure de Donna Diana dangereuse : il me répondit qu'elle pourroit vivre encore quelques jours , mais qu'il ne falloit pas espérer qu'elle pût se rétablir. Je le priai de flatter constamment le Marquis , & d'agir de concert

avec moi pour le préparer insensiblement à cette perte. Il se levoit dix fois dans une heure , pour aller au lit de son Amante. Ne pouvant l'en empêcher , j'étois obligé de le suivre. Quelquefois il la trouvoit assoupie , & il revenoit content de l'avoir vûe. Lorsqu'elle pouvoit l'appercevoir , il lui disoit quelques mots de tendresse , & il la prioit de ne pas répondre , pour ménager ses forces. Il consultoit à tous momens le Chirurgien , qui le flattoit par ses réponses ordinaires. Elle se trouva, dans le fond , beaucoup mieux l'après-midi. Nous nous assimes autour de son lit , pour nous y entretenir doucement. Dom Diego & ses trois Freres faisoient, au Marquis, des caresses dont elle étoit charmée. Il sembloit que nous ne composions tous qu'une même

famille , unie par la plus tendre
& la plus cordiale amitié.

Monsieur le Comte de Mancenez revint le soir , avec l'Alcade. Il nous apporta des nouvelles si heureuses & si fort au-dessus de nos espérances , qu'elles nous causerent toute la joie que la tristesse où nous étions nous permettoit de recevoir. Le Roi , déjà prévenu contre le perfide Alavestras , approuva la vengeance de Dom Diego de Velez. Il ne put entendre , sans être ému , la barbarie de Donna de Pastrino. Ce n'est pas assez , dit-il au Comte , d'une mort si simple pour punir de telles horreurs ; & puisque les Coupables ont échappé à l'ignominie d'un supplice public , il est une autre maniere de satisfaire la justice. Je donne , à la fille de Dom de Velez , tous les biens de son

Ravisseur & de Donna de Pastrino. Cette grace ne fut pas plutôt accordée , que le Comte eut le crédit d'en faire expédier les Lettres. Il les remit entre les mains de Donna Diana , après avoir achevé ce récit. Un événement si imprévu attira mille complimens au Comte de Mancenez. Dom Diego n'étoit pas le maître de sa joie. Le Marquis n'en ressentoit pas moins : c'étoit un acheminement au succès de ses espérances. Donna Diana ne put s'empêcher elle-même d'y paroître sensible ; & l'on voioit bien que toute sa satisfaction se rapportoit au Marquis , dont il lui sembloit que cette nouvelle fortune la rapprochoit davantage ; car il ne s'agissoit de rien moins que de cinquante mille livres de rente. Dom d'Alavestras passoit pour en avoir trente ;

cinq, & Donna de Pastrino quinze ou seize. Le lendemain Don Diego envoya son fils aîné à Madrid, pour l'exécution de la grace accordée à sa fille. Pour lui ; il se crut obligé d'aller se jeter aux pieds du Roi, pour le remercier d'une faveur si inespérée. Il en fut reçu avec une bonté, dont il parut aussi satisfait à son retour qu'il l'avoit été du bienfait.

Cependant la blessure de Donna Diana empirait sensiblement. Il lui prenoit, de tems en tems, des foiblesses qui faisoient trembler le Chirurgien même. Je la crus mourante le troisiéme jour ; mais étant revenue à force de soins, le Chirurgien me dit qu'on pouvoit espérer quelque chose jusqu'au neuviéme. Il promettoit bien plus au Marquis, qui le conjuroit à chaque instant de ne pas

lui déguiser ce qu'il y avoit à craindre. Elle peut mourir , lui disoit - il ; mais vous n'êtes pas vous - même hors de danger , si vous ne vous ménagez davantage. J'espère que mes soins vous rendront la vie à l'un & à l'autre. Ainsi il jugeoit par sa blessure, de celle de son Amante , & du péril où elle étoit par le sien ; & comme il se sentoît assez fort pour ne pas craindre beaucoup pour lui-même , il commençoit à devenir plus tranquille par rapport à elle. Ses fréquentes foiblesses ne laisserent pas de l'alarmer. Mon Dieu ! me dit-il un jour , que deviendrois-je si j'allois la perdre ? je ne vivrois pas un quart-d'heure après elle. Je lui répondis qu'il falloit tout espérer de la bonte du Ciel ; que le Chirurgien comptoit ses évanouissemens pour peu

de chose , & qu'il falloit faire beaucoup de fond sur sa jeunesse & sur la bonté de son tempérament. Mais après tout , continuai-je après l'avoir ainsi rassuré , le Ciel n'est-il pas le maître de sa vie , de la vôtre & de la mienne ? Supposons qu'il vous la ravisse à vous-même ; ne faudroit-il pas vous soumettre à ses ordres , & lui faire sans murmurer le sacrifice de votre jeunesse , de votre rang & de toutes vos espérances ? Il peut vous enlever de même votre chere Diana , & vous lui devriez la même soumission en la perdant. Aimez - la , mon cher Marquis ; elle est si aimable que vous ne sçauriez trop l'aimer ; mais songez que vous devez aimer Dieu plus qu'elle , & qu'un sentiment si juste est essentiel à un honnête homme. Quelque sur-

jet que nous aions d'espérer qu'elle se rétablira, envisagez quelquefois sa perte , pour acquérir la force de la supporter , si sa mort trompoit nos espérances. Mettez-vous de bonne heure à cette épreuve. C'est le moien de vous rendre en quelque sorte supérieur à votre passion ; & sans aimer moins , votre amour sera tel alors que la sagesse & la Religion le demandent. Il me répondit qu'il sentoît parfaitement la vérité de mes paroles , mais que regardant la perte de Donna Diana comme le plus horrible de tous les malheurs , il lui étoit impossible de se familiariser avec cette affreuse idée ; qu'il s'efforçoit au contraire de l'écarter de son esprit , & qu'il espéroit seulement que si le Ciel la lui enlevoit , & vouloit qu'il vécût après l'avoir perdue , il lui donneroit

des forces qu'il n'éprouvoit point encore , & qui ne pouvoient lui venir que de la puissante main de Dieu. Cette réponse , qui marquoit du moins un fond de religion & de confiance en Dieu , me satisfit beaucoup. Je l'assurai que le secours du Ciel n'est jamais refusé quand on le demande , & qu'il est toujours proportionné à nos peines & à nos besoins.

Le Château de la Sierra étant devenu une partie du bien de Donna Diana , nous ne nous pressions point d'en sortir. J'attendois pour cela que le Marquis pût retourner commodément à Madrid ; sans compter qu'il auroit fallu lui faire trop de violence pour l'en tirer , avant qu'elle fût hors de danger. L'état où ils étoient tous deux , la présence de Dom Diego & la mienne

ôtoient tout prétexte à la médifance. J'étois dans l'inquiétude en attendant le neuvième jour , dont le Chirurgien m'avoit parlé comme d'un jour critique pour Donna Diana. Il arriva enfin , & à la réfervede ces évanouiffemens qui lui prenoient toujours lorsqu'on changeoit l'appareil , il ne parut point que le danger fût augmenté. Le Chirurgien en témoigna une joie extrême ; il me dit en particulier qu'il n'appréhendoit plus que le treizième jour , & qu'il répondoit de fa guérifon , fi fes forces alloient au-delà.

Le foir de ce jour heureux , c'est-à-dire du neuvième , j'étois defcendu pour prendre l'air à la porte du Château , & j'allois rentrer, après y avoir demeuré un moment ; lorsque j'entendis un bruit de chevaux, qui accouroient à tou-

te bride. M'étant tourné, je reconnus le Brun , qui nous apportoit des nouvelles de Paris. Il avoit passé par Madrid , & Dom Porterra avoit pris la poste avec lui pour nous l'amener. Je leur dis , à l'un & à l'autre , de ne pas paroître dans la chambre du Marquis , que je n'eusse lû mes Lettres ; & j'ouvris aussi-tôt le paquet. Il y en avoit une pour le Marquis , de la main de Monsieur le Duc : elle étoit sous cachet volant. Je la lûs avant les miennes ; car dans l'état où étoient les choses , je ne regardois point l'arrivée de le Brun & la réponse de Monsieur le Duc comme des événemens indifférens. Elle étoit telle que je m'y attendois, c'est-à-dire tendre & flatteuse , & qui promettoit tout sans rien accorder.

« Il faut que vous comptiez ,

» disoit-on au Marquis , que je
» ne vous refuserai jamais ce qui
» sera nécessaire à votre bonheur.
» Ainsi soiez assuré d'épouser
» Donna Diana de Velez , si vo-
» tre passion est si forte que vous
» ne la puissiez vaincre. Je suis
» fort content du témoignage
» que Monsieur de Renoncour
» m'a rendu d'elle , & mon sen-
» timent a toujours été que le
» mérite & la naissance doivent
» être préférés aux emplois & aux
» richesses. Mais vous êtes jeune ,
» & votre Maîtresse l'est aussi :
» vous êtes parti de France dans
» le dessein de voyager quelques
» années : achevez du moins vos
» voyages , qu'il faudroit inter-
» rompre si vous l'épousiez dès au-
» jourd'hui. Vous en reviendrez
» plus digne d'elle , & je vous
» donne ma parole de consentir

» alors à vos desseins. Je vous ac-
» corde beaucoup , ne me refusez
» pas si peu de chose , &c. »

Toute la Lettre étoit ainsi tournée fort adroitement ; & malgré l'impatiente vivacité du Marquis, je ne doutai point qu'il n'y trouvât quelque douceur , & qu'il ne la lût avec satisfaction. J'ouvris ensuite celle qui étoit pour moi. Monsieur le Duc m'y laissoit voir le fond de son cœur , & s'exprimoit en véritable Pere. Il ne me cachoit point que le mariage de son fils avec une Etrangere lui causeroit du chagrin , & qu'il dérangeroit toutes ses vûes. » Mais
» sa Lettre me fait trembler , me
» disoit-il ; & vif comme je le
» connois , je crains ses résolu-
» tions. Si Donna Diana est telle
» que vous le dites , je ne regar-
» derai point absolument comme

» un malheur qu'elle devienne
» ma fille.... Je vous laisse le maî-
» tre de cette affaire , ajoûtoit-il ,
» & je me repose entièrement sur
» votre prudence. Tâchez de gué-
» rir mon fils , & de lui faire quit-
» ter l'Espagne ; mais je vous re-
» commande sur-tout de le con-
» duire avec bonté. Si vous croiez
» sa guérison impossible , j'ap-
» prouverai tout ce que vous au-
» rez fait , &c. »

Cette lecture me fit admirer également la sagesse de Monsieur le Duc , & son affection pour le Marquis. La confiance , dont il m'honoroit , me toucha aussi sensiblement. Je fis quelques réflexions sur la conduite que je devois tenir , & sur l'usage que je ferois du plein pouvoir qui m'étoit accordé. Dans l'extrémité du péril où étoit Donna Diana , ce

n'étoit pas risquer beaucoup que de la consoler par l'assurance d'être unie à son Amant. Si elle meurt, disois-je, elle en mourra plus contente, & ce sera une douleur de moins pour le Marquis. Si elle se rétablit, nous la ferons consentir aisément à attendre la fin de nos voïages ; ou si l'impatience du Marquis le rend sourd aux raisons de Monsieur le Duc, nous prendrons notre parti suivant les circonstances. Je ne vois plus rien qui doive me faire appréhender ce mariage. Dom Diego est d'une ancienne Maison. Il a servi son Roi avec honneur, & dans un emploi distingué. Sa fille est à présent un parti très-riche ; outre son mérite & sa beauté, qui la rendent digne d'une couronne. Après avoir pris cette résolution, je cachetai la Lettre adressée au Mar-

quis , & je remontai à sa chambre. Je viens vous apprendre , lui dis-je , que le Brun est de retour : voilà la Lettre que Monsieur le Duc vous écrit. Il l'ouvrit avec une ardeur surprenante. Mais lorsque je croiois qu'il alloit la lire, il s'arrêta , avec une espece de fraieur , pour me demander si je ne savois pas déjà ce qu'elle contenoit. Epargnez-moi un coup mortel , me dit-il ; je ne la lirai pas si elle m'est contraire. Lisez , lisez , lui dis-je ; on n'a pas dessein de vous ôter la vie. Il la lut , & comme il avoit l'esprit très-pénétrant , il sentit tout d'un coup sur quel espoir Monsieur le Duc exigeoit des délais. Cependant il parut touché de sa bonté , & je vis quelques larmes couler de ses yeux. Je lui demandai s'il n'étoit pas content , & de quoi il pouvoit se

plaindre. Non , me répondit-il , je ne me plains pas de mon Pere ; il me promet son consentement après nos voïages , si je continue d'aimer. Je le connois trop bien , pour craindre qu'il manque à sa promesse : mais pourquoi espere-t-il que mon amour pourra s'affoiblir ? car c'est le but de son cruel retardement ; & si je lui ai fait assez connoître que je suis incapable de changer, pourquoi me causer des tourmens inutiles , en différant si long-tems mon bonheur ? Si vous vouliez faire attention , repliquai-je , que votre mariage fixeroit tout d'un coup votre jeunesse , & vous priveroit de mille avantages qui sont encore nécessaires à votre éducation, vous conviendriez que Monsieur le Duc raisonne avec beaucoup de sagesse. Mais laissons aujourd'hui le

soin de l'avenir. Donna Diana n'est pas en état de penser à des nôces. Bornons-nous au présent. Allez lui faire part de la Lettre que vous venez de recevoir. Cette nouvelle, qui la comblera de joie, pourra contribuer à son rétablissement. Je consens même, si vous voulez, que nous lui cachions qu'elle a d'autres délais à craindre que ceux de sa guérison. Nous nous rendîmes ensemble auprès de son lit. Nous la trouvâmes assez tranquille. Elle présenta la main au Marquis, en le voyant approcher ; car il sembloit que l'accident, qui lui étoit arrivé, les eût rendus plus familiers. Elle lui dit en le prévenant, d'une voix foible, mais les yeux attachés sur lui, & toujours pleins de cette douce vivacité que toute la force de son mal ne pouvoit éteindre :
Cher

Chër Marquis , j'étois occupée d'une pensée bien affligeante. Je pensois que vous ne m'aimeriez plus , après ma maladie. Je perdrai peut-être ce peu de beauté qui vous avoit touché , & vous ne me verrez plus qu'avec indifférence. Il ne médita point sa réponse. Quand votre maladie pourroit vous changer , lui dit-il , m'empêchera-t-elle de vous voir toujours du même œil ? N'est-ce pas moi qui ai commencé à vous aimer ? Pourquoi voulez-vous que je puisse finir ? Non , non , quoique j'aie pris ma passion par les yeux , c'est dans le fond de mon cœur qu'elle est à présent , & je sens bien qu'elle n'en sortira jamais. Je vous en apporte des preuves , ajouta-t-il ; heureux ! si elles pouvoient vous causer quelque joie. Nos cœurs s'uniront , quand

vous le voudrez , pour ne se séparer jamais ; mon Pere y donne les mains , & me permet de vous épouser. Mon Valet de chambre arrive de Paris , avec cette heureuse nouvelle. Y consentez-vous, chere Diana ? continua-t-il en se jettant à genoux , & s'appuyant sur son lit : votre cœur n'oppose-t-il rien à ma félicité , & me rendra-t-il heureux sans répugnance ? C'est entre vos mains qu'est maintenant mon sort ; je veux qu'il dépende de vous toute ma vie.

Que l'amour est une étrange passion ! Donna Diana , malgré l'affoiblissement où une mortelle blessure l'avoit réduite depuis neuf jours , me parut plus charmante que jamais après cette agréable assurance. Tout le sang, qu'elle avoit répandu , n'empêcha pas que son visage ne se couvrît

d'une couleur vermeille , & qu'il ne sortît de ses yeux mille traits de flamme. Elle ne répondit que deux mots , mais qui suffisoient pour exprimer tous ses sentimens. Je ne souhaite la vie que pour être à vous , lui dit-elle en serrant sa main ; & je prierois le Ciel de me la ravir , si vous deviez cesser de m'aimer. Je l'interrompis , dans la crainte que trop d'agitation ne lui devînt nuisible. Je confirmai le discours du Marquis , en l'assurant que Monsieur le Duc de..... m'avoit écrit dans les mêmes termes , & qu'elle seroit reçue à la Cour de France avec admiration. Le Chirurgien , qui vint un moment après , nous avertit qu'un entretien si animé arrêtoit ses remèdes : il nous pria de nous retirer.

Dom Diego étoit déjà instruit

Q ij

du retour de le Brun , lorsque nous lui apprimes le succès de son voiage. Je crus devoir lui découvrir , en même tems , le vrai nom du Marquis. Il fut pénétré d'une vive joie , & lui rendit mille graces de l'honneur qu'il faisoit à la famille. Le Marquis l'embrassa tendrement , & le traita d'avance de son cher Pere. Il fit les mêmes caresses aux trois Freres de son Amante. Tout le monde prit part à cette agréable nouvelle , & la joie paroissoit commune. Mais hélas ! elle devoit être bien courte. C'étoit une espece de délassement , pour nous préparer à la plus vive de toutes les douleurs. De quoi servent toutes les précautions humaines , contre l'immuable disposition des volontés de Dieu ! Les remedes de l'art , les soins de l'amour , nos vœux , nos

désirs & nos larmes, rien ne put conferver, au Marquis, l'aimable Donna Diana. Je voudrois pouvoir éviter ce triste endroit de mon Histoire. Je sens qu'il me fera difficile de représenter au naturel une scène si douloureuse. On fera surpris avec raison que j'y trouve cette difficulté, moi que tant d'évenemens tristes, dont j'ai été le sujet ou le témoin, devroient avoir accoûtumé à parler le langage de la tristesse & de la douleur. N'est-ce pas peut-être aussi, que mon cœur en ayant fait une expérience presque continue, en porte le sentiment à des excès auxquels je ne trouve plus d'expressions qui puissent atteindre ? Quoi qu'il en soit, voici la plus malheureuse aventure de nos voyages, & la plus rude épreuve où la vertu du Marquis ait été exposée.

Q iij

Nous nous étions mis au lit assez tard , avec une opinion très-favorable de la blessure de Donna Diana. Le Marquis s'étoit endormi assurément dans les plus douces idées du monde. Je dormois moi - même d'un profond sommeil , lorsqu'on vint m'éveiller tout d'un coup avec violence. C'étoit le Chirurgien , qui me déclara nettement qu'il étoit trompé , si Donna Diana avoit plus de deux heures à vivre. Que m'apprenez-vous ? lui dis-je : elle étoit hier si bien quand nous la quittâmes. Il me répondit qu'à parler juste, elle n'avoit jamais été bien, mais qu'il en avoit néanmoins espéré quelque chose jusqu'à cette nuit. Vous sçavez , ajouta-t-il , que je couche sur un matelas , dans sa chambre ; je me suis approché d'elle vers une heure , &

je l'ai trouvée fans poulx , & fans connoissance. Mon Elixir l'a fait revenir à elle , mais avec tant de signes d'une mort prochaine , que j'ai désespéré de sa vie. J'ai fait avertir son Pere & le Curé , qui sont actuellement dans sa chambre. Lorsque ses affaires ont été finies avec Dieu , elle a demandé avec empressement à parler à Monsieur le Marquis. Je n'ose lui porter une si fâcheuse nouvelle , & j'ai mieux aimé commencer par vous-même.

M'étant levé à l'instant , je le suivis à la chambre de Donna Diana. Elle me demanda, lorsque je fus près d'elle , si je ne lui donneroie pas la consolation de voir son cher Marquis avant que d'expirer. Je lui répondis la larme à l'œil que j'allois l'éveiller , c'est-à-dire lui porter le coup de la mort

à lui-même , en lui apprenant qu'il étoit prêt de la perdre. Au fond , je me trouvai dans un extrême embarras au sortir de la chambre. Comment lui annoncer cette nouvelle ? Comment l'exposer à voir expirer à ses yeux son Amante ? Encore , si j'eusse pû m'assurer qu'il en seroit quitte pour des cris & des larmes. Mais qui pouvoit me répondre de sa vie , foible encore comme il étoit , frappé d'un coup si imprévu , transporté de douleur & d'amour ? Quelque touché que je fusse de la situation de Donna Diana , je balançai si je lui accorderois cette satisfaction ; car enfin le Marquis me tenoit lieu de tout , & je n'avois rien de si précieux à conserver. Le Ciel me secourut dans cette peine , en m'inspirant tout d'un coup un dessein ,

qui servit non-seulement à procurer à ces deux tendres Amans l'unique témoignage d'amour qui leur restoit à espérer l'un de l'autre , mais encore à modérer les transports du Marquis , avant & après la perte de son Amante. J'allai droit à sa chambre , qui étoit depuis quelques jours proche de la mienne. Je le trouvai éveillé. Monsieur , lui dis-je d'un ton ferme , pour lui inspirer d'abord de la force , je viens de voir Donna Diana , qui m'a paru plus mal qu'hier. Je souhaiterois que vous la vissiez aussi. Vous ne sçauriez marquer trop d'affection pour une personne à qui vous êtes si cher. Je vous dirai bien plus : Monsieur le Duc votre Pere me laisse la liberté , dans une Lettre que je ne vous ai pas fait voir , de vous unir avec votre Amante.

Je veux vous accorder ce matin cette satisfaction : car enfin , si le Ciel dispoſoit d'elle , ce ſeroit pour vous un ſouvenir conſolant , que celui d'avoir été ſon Mari. J'ai eu ſoin qu'on fît avertir le Curé. Levez-vous , & venez ſi vous voulez avec moi. Mais , quoique je ne deſapprouve point votre douleur , je vous recommande de vous rendre un peu plus maître de vous-même , & de ne pas marquer tant de foibleſſe. Songez que vous avez pour témoins des Eſpagnols , qui ſçavent eſtimer la grandeur d'ame , & qui connoiſſent maintenant votre nom. Il ne vous ſeroit pas honorable de manquer de courage en leur préſence. En un mot, vous avez la gloire de Monſieur le Duc & la vôtre à conſerver : qu'un ſi grand motif vous ſoutienne , & lorsque je fais pour

vous beaucoup plus peut-être que je ne dois , sauvez - moi la honte de vous voir faire une lâcheté sous ma conduite.

Il me parut un peu étourdi d'une harangue si severe ; mais c'étoit l'état où je voulois le mettre. Il prit ses habits avec empressement. Je lui répétai plusieurs fois en allant ; sur-tout, Monsieur, point de foiblesse : songez à vous, ne vous deshonnez pas. Nous entrâmes dans la chambre. Donna Diana étoit presque expirante ; mais comme elle conservoit toute sa raison , elle nous apperçut. Le Marquis, jugeant bien par le triste appareil dont elle étoit environnée qu'elle n'étoit pas éloignée de sa fin, alloit se jeter à genoux près d'elle. Je l'arrêtai par la main ; & le présentant à Don Diego , qui étoit appuyé contre le lit : Voilà ,

Monfieur , lui dis-je , le fils unique de Monfieur le Duc de..... Vous fçavez de quelle tendrefle il eft rempli pour Donna Diana ; fouffrez , pour fatisfaire fa douleur & fon amour , qu'il s'uniffe avec elle par des liens que la mort feule pourra rompre. Je vous demande cette grace pour lui , au nom de Monfieur le Duc fon Pere. Dom Diego répondit , en verfant des larmes , qu'il confentoit à ma demande , comme au plus grand honneur qu'il pût recevoir. Tous les Affiftans éclatoient en pleurs & en foupirs. Je priai le Curé de s'approcher. Donna Diana eut encore la force de rendre la main à fon cher Amant. Elle lui donna fa foi , apres avoir reçu la fienne ; & le Prêtre leur accorda la bénédiction.

Je ne fçais fi l'on pourra lire ce

récit sans émotion ; mais il est certain que le cœur le plus insensible auroit été touché d'un si tendre spectacle. Le Marquis continuoit de tenir la main de son Amante entre les deux siennes. Il la regardoit défailir sans qu'il pût prononcer une parole. Chaque soupir , qu'il lui voioit pousser , lui tiroit une goutte de sang du cœur. Pour elle , on l'entendoit dire quelquefois d'une voix interrompue , & qui commençoit à s'éteindre : Adieu mon cher Marquis , souvenez-vous de moi : je meurs votre Epouse. De tems en tems elle faisoit un effort pour lui serrer la main. Elle tourna une fois les yeux sur moi , & elle me dit , en me montrant la main de son Amant : C'est à vous que j'en ai l'obligation. J'affectois de les exhorter tous deux à prendre cou-

rage , & a se soumettre aux ordres du Ciel : mais ma fermeté n'étoit que sur mon visage ; & je me tournois souvent, pour essuier des larmes que je n'étois pas le maître de retenir.

Pourquoi m'occuper si long-tems d'un si triste objet ? Enfin l'aimable & l'infortunée Diana poussa un soupir , qui fut le dernier de sa vie. Elle est morte , Monsieur , dis-je au Marquis d'une voix ferme ; il n'est plus question que de la recommander à Dieu , & de se souvenir d'elle. Je l'arrêtai entre mes bras , comme il se jettoit sur son corps. Il fit des efforts violens pour m'échapper ; mais , les forces lui manquant tout d'un coup , il tomba sur moi sans connoissance. Scoti & Brisant m'aiderent à le porter à sa chambre , après que j'eus baisé

respectueusement la main de Donna Diana , que je ne devois jamais revoir. Elle ne me parut pas changée par la mort. Des traits aussi réguliers que les siens ne pouvoient pas être aisément défigurés : si l'on excepte un peu de pâleur, on l'eût prise pour une personne fatiguée , qui dormoit d'un sommeil doux & paisible.

J'aurois fait transporter sur le champ le Marquis à cent lieues de l'Espagne , si j'eusse crû le pouvoir sans danger. Mais quelle apparence de l'exposer si-tôt aux agitations d'une longue route ! Quoique sa blessure n'eût plus rien d'absolument dangereux , les chairs étoient encore délicates & mal raffermies. L'ordre du Chirurgien l'obligeoit de garder un régime exact , & de se ménager beaucoup. Je résolus donc de re-

tourner à Madrid. En faisant ces réflexions , je travaillois à le retirer de son évanouissement. Il n'eut pas plutôt repris la connoissance , qu'il jetta ses regards autour de lui ; & voyant que nous environnions son lit, de maniere à prévenir tous ses transports , il leva les yeux & les mains au Ciel , avec un mouvement tout passionné. O Dieu ! s'écria-t-il , ne me fera-t-il pas permis de la suivre ! Faut-il vivre sans elle ! Ah , mon cher Pere ! ajouta-t-il en s'adressant à moi , pourquoi m'empêchez-vous de mourir ? Je m'assis près de son lit , & je pris ses deux mains dans les miennes. Hé quoi , lui dis-je , mon cher Marquis , vous perdez tout d'un coup les sentimens de courage dont je vous ai cru tantôt si rempli ! Vous regardez la mort comme le seul remede de vos

maux , & vous ne pensez pas que votre raison & votre générosité peuvent suffire pour vous consoler ! Mon cher enfant , écoutez-moi ! Je ne vous demande qu'un moment de réflexion. De qui vous plaignez - vous ? Est-ce de Monsieur le Duc votre Pere , qui vous a écrit d'une maniere si tendre , & qui n'a rien refusé à vos desirs ? Est-ce de votre chere Epouse , qui a paru si satisfaite d'emporter cette qualité en mourant , & qui s'afflige peut-être maintenant de vos pleurs , parce qu'elle ne desire que de vous voir tranquille & heureux ? Est-ce de moi , qui vous regarde comme un cher fils , qui m'est plus précieux que moi-même , & qui ai fait pour vous jusqu'à présent tout ce qu'une tendresse extrême a pu m'inspirer ? Il ne reste donc que Dieu ;

que vous puissiez accuser de vos peines. Oui , c'est Dieu seul qui les cause ; vous ne pouvez les attribuer qu'à lui. Voiez donc maintenant si vous prétendez résister à ses ordres , l'irriter par vos murmures, le combattre par vos transports , & le mépriser même en lui refusant votre soumission par un désespoir obstiné , qui semble lui reprocher de l'injustice. Je ne veux point vous croire capable d'un si terrible excès d'impiété. Vous avez de la religion. On ne peut être honnête homme sans en avoir. Voici le tems d'en faire usage. Allons, mon aimable Marquis , ajoutai-je en l'embrassant avec tendresse ; prenons notre malheur en gens d'honneur & en Chrétiens. Pleurons ensemble la charmante Diana , mais respectons le Ciel en la pleurant ; &

méritons , par une douleur si juste & si soumise , que Dieu lui-même nous console.

Je ne sçais s'il faisoit quelque attention à mon discours. Il avoit la moitié du visage appuyée fortement contre son oreiller, les yeux fermés , quoique j'en visse couler incessamment un ruisseau de larmes ; & ses mains , que je tenois , trembloient quelquefois avec beaucoup de violence , par un effet de la vive agitation de tous ses esprits. Vous ne me répondez rien , repris-je d'un ton plus triste ; je vois bien que vous n'avez plus d'amitié pour moi , & que vous voulez me faire mourir moi-même de chagrin. Il ouvrit les yeux à ce reproche. Ah ! me dit-il , je vous aime toujours ; mais mon désespoir n'est-il pas bien juste ? Que ferai-je de la vie ,

si vous ne me permettez pas de mourir ? Vous devriez me donner la mort par compassion. Si vous me la refusez , ma douleur me la donnera bien sans vous. Je lui proposai de quitter le lieu funeste où nous étions. Il me répondit que tout lieu lui étoit indifférent, & que par tout où nous irions il sçauroit bien trouver un tombeau. Je profitai de ce consentement , & aiant fait mettre Scoti à ma place , j'allai trouver Dom Diego , qui étoit plongé dans une profonde tristesse. Je lui dis , en deux mots, que j'étois dans le dessein de partir pour Madrid , & que je le priois de nous prêter un Carosse ; que le triste état où étoit le Marquis m'obligeoit à ce départ précipité , & ne nous permettroit pas d'assister aux funérailles de Donna Diana , mais

qu'aussi-tôt qu'il commenceroit à devenir un peu plus tranquille, nous ne manquerions pas d'aller chez lui, pour lui marquer notre reconnoissance, & l'assurer d'une éternelle amitié. Il voulut m'accompagner à la chambre du Marquis. Je le conjurai de ne pas même paroître devant lui, parce que sa présence ne feroit qu'irriter son désespoir. J'y avois laissé ses trois fils, & je lui dis que cela suffisoit. J'y retournai, pendant qu'on préparoit le Carosse. Un moment de mon absence y avoit causé bien du désordre. A peine avois-je été dehors, que le Marquis étoit retombé dans un transport plus vif que jamais. Il avoit fallu des efforts infinis pour le retenir, & pour l'empêcher d'attenter sur soi-même. Il vouloit aller à la chambre de son Amante, la voir.

encore , & expirer auprès d'elle. Sa douleur s'exprimoit d'une manière si tendre & si vive , que je trouvai tous les Assistans en larmes autour de lui. Ma présence parut le calmer un peu. Partons , lui dis-je. Allons chercher un séjour plus heureux. Je lui fis prendre , malgré lui , quelque nourriture , pour le fortifier ; il ne prononça plus un seul mot , jusqu'au moment du départ. Nous nous mîmes dans le Carosse , & nous arrivâmes le soir chez Dom Porterra. On juge bien que je ne fus gueres tranquille sur la route , & que j'eus besoin d'une continuelle attention pour le modérer.

Quelques jours se passerent. Mes instances , celles du Comte de Mancenez & de tous nos Amis le firent enfin renoncer au des-

sein de mourir. Mais lorsque j'eus tiré de lui cette promesse , il me dit : Je vous promets trop , & peut-être plus que je ne puis vous tenir. Je lui répondis que sa parole étoit un gage qui me rassuroit entièrement ; que je comptois d'ailleurs extrêmement sur son courage ; qu'il falloit qu'il achevât promptement de se guérir , pour quitter l'Espagne & fuir des lieux qui lui avoient été si funestes ; que je lui promettois de ne jamais combattre sa douleur , tant qu'elle seroit raisonnable ; & qu'il trouveroit toujours en moi un Ami tendre & fidele , dans le sein duquel il pourroit verser librement ses pleurs. Il m'embrassa , en m'assurant que depuis qu'il avoit perdu sa chere Diana , j'étois ce qu'il avoit de plus cher au monde.

Cette maniere de le consoler , en entrant dans ses peines & en flattant sa tristesse , me sembla le meilleur de tous les remedes. Il me réussit mieux que n'auroit fait une morale étudiée , & des remontrances severes qu'il n'étoit point en état de goûter. Le Comte de Mancenez m'avoit proposé plusieurs fois d'aller voir la belle Maison de l'Escorial , où il avoit un Parent Religieux parmi les Jeronimites. Je tâchai d'engager le Marquis à faire ce petit voiage. J'espérois de le ramener de là , sinon consolé , du moins assez maître de son trouble pour voir nos Amis , prendre congé d'eux , & nous mettre ensuite en chemin pour Lisbonne. Le Roi étoit revenu à Buen-retiro ; ce qui devoit nous donner plus de liberté à l'Escorial. Nous partimes , après que
le

le Comte eut envoyé un Laquais à son Parent, pour l'avertir de notre arrivée. Il étoit Procureur du Monastere de Saint Laurent ; c'est-à-dire qu'il y étoit le maître, car ces sortes d'emplois donnent un plein pouvoir parmi les Moines. Nous nous ressentîmes de son autorité, par la bonne chere qu'il nous fit faire pendant trois jours. Il avoit l'humeur gaie & vive, & le tour d'esprit agréable. Le Comte l'avoit prévenu sur la tristesse du Marquis, de sorte qu'il n'épargna rien pour le divertir & lui inspirer de la joie. Il nous fit voir les appartemens du Roi, l'Eglise qui est magnifique, & la Chapelle inférieure où sont les Mausolées des Rois d'Espagne. Il nous conduisit aussi dans les deux Bibliothèques.

ques , où nous vîmes plusieurs Religieux un livre à la main , qui paroïssent travailler avec application. L'étude est ici en honneur , nous dit-il , & vous trouverez peu de Religieux , en Espagne , qui aient plus d'inclination que nous pour les Lettres. Il est sorti de cette Maison quantité de bons Ouvrages , dont l'Eglise & l'Etat ressentent l'utilité , & c'est à nos Savans que nous devons l'estime dont le Public nous honore. La Providence s'en mêle , ajouta-t'il ; car il est surprenant qu'il se trouve quelqu'un parmi nous qui ait le courage d'essuier les peines de l'étude. Je ne parle point des peines propres du métier , elles sont douces quand l'inclination s'y trouve ; je parle des manieres dures

que notre Supérieur Général prend à l'égard de ceux qui étudient. Ni distinction, ni faveur. C'est un homme grossier, sans naissance & sans mérite, qui s'est élevé je ne sçais par quels moïens au rang qu'il occupe, & qui ne fait point de cas des Savans, parce qu'il ignore jusqu'aux premiers élémens des Sciences. Cela est vrai, répondit le Comte de Mancenez; il est connu sur ce pied dans le public; mais votre consolation doit être qu'il est trop vieux pour qu'il puisse vivre long-temps. Il faut que vous fassiez connoître à ces Messieurs, continua-t'il, celui que tout le monde lui souhaite pour successeur, & dont vous m'avez parlé tant de fois avec éloge. Il est aussi aimable, répliqua le Pro-

R ij

cureur , que l'autre est farouche. Vous verrez un homme qu'un long commerce du monde a poli, & qui a rapporté de la Cour de Rome , où il a demeuré longtemps , une expérience consommée , & les manieres les plus civiles ; sans y avoir pris cet air double & mystérieux , qu'on acquiert ordinairement en Italie : de sorte qu'il est tout à la fois d'un caractère aimable & ouvert dans la société , & d'un esprit très-délié pour les affaires. Je marquai quelque curiosité de connoître un Religieux de ce mérite. Elle fut satisfaite le soir. Il étoit Supérieur particulier de Saint Laurent. Il vint , en cette qualité , nous tenir compagnie à souper. Nous ne trouvâmes , dans son entretien , que de nou-

velles raisons de l'estimer. J'ai cru devoir, aux civilités que nous reçumes de lui, le court éloge que j'ai fait de son mérite. Il s'appelloit le Pere Codranos. Le Procureur continua de nous parler des Religieux de cette Maison, qui faisoient profession d'aimer l'étude. On ne sera pas fâché de voir ici leurs noms & leurs talens, tels qu'il nous les fit connoître.

Le premier & le plus ancien se nommoit le Pere Benito. Il étoit homme de condition; toute sa vie avoit été employée à l'étude. L'Espagne est inondée de ses ouvrages. C'étoit un Savant d'une érudition vaste, & qui embrassoit tout. Une mémoire heureuse, une ardeur infatigable pour le travail, ses

voies , ses recherches , & la multitude de ses volumes , l'ont mis dans un rang distingué parmi les Auteurs Espagnols. Mais dans le fond il ne faut pas chercher chez lui le choix du bon , le discernement du meilleur , le goût du style , même dans sa langue naturelle , l'exactitude & la profondeur de la critique. C'étoit en un mot , un homme qui savoit médiocrement plusieurs Langues , qui travailloit beaucoup , & qui a composé un grand nombre d'Ouvrages.

Un autre , que nous vîmes dans la Bibliothèque , avoit entrepris le Recueil de tous les Historiens de la Monarchie Espagnole. Son nom étoit le Pere Quibetos. L'entreprise passe ses forces , nous dit le Procureur en

branlant la tête. S'il n'étoit question que de donner le texte de chaque Auteur , en le copiant exactement sur les Manuscrits ou sur les Livres déjà imprimés , je crois que l'on pourroit attendre de lui quelque chose d'exact : mais de bonnes dissertations , des éclaircissemens , un jugement sûr du mérite & de l'utilité de chaque Historien , des conciliations de tems ou de faits , c'est ce que personne ne croit qu'il puisse exécuter. Il faut pour cela de l'esprit & du discernement , avec une profonde connoissance de l'Histoire. Cependant, ajouta-t'il , il a pris avec lui un Associé qui est habile homme , & dont il pourra tirer de grandes lumières. On l'appelle le Pere Telos.

Riv

Nous en vîmes quantité d'autres, dont le Procureur nous fit successivement le portrait. Le Pere Ramnes, homme versé dans la lecture des Peres, & dans l'Histoire Ecclésiastique. On a de lui quelques Ouvrages, d'une exactitude qui lui fait honneur. Le Pere Vedro, ancien Professeur de Théologie; c'est-à-dire, qu'il y avoit plusieurs années qu'il l'avoit enseignée, car il n'avoit point exercé ce métier longtemps; & le Procureur nous dit qu'il y paroissoit bien à ses Ouvrages. C'étoit d'ailleurs un esprit fin & cultivé, qui étoit propre surtout à composer de petites Pièces. Le Pere Sipludes, Auteur d'une Histoire célèbre dont le nom m'est échappé: son Livre a fait la fortune de l'Impri-

meur. C'étoit un jeune homme qui avoit beaucoup d'esprit & de lecture , mais un peu trop prévenu de son mérite. Nous eumes un moment de conversation avec lui. Il me montra quelques Pièces de Vers françois , qu'il avoit mis , me dit-il , en musique ; il m'assura qu'ils étoient de sa façon. Je les favois par cœur depuis plus de dix ans. J'admirai cette rencontre , comme une espèce de Phénomene littéraire.

Le Procureur nous fit remarquer deux Religieux de bonne mine , qui contestoient ensemble au coin d'une fenêtre , apparemment sur quelque point d'érudition. Voiez-vous, me dit-il , celui qui a le visage plein & vermeil ? il s'appelle le Pere Etamos. C'est un homme qui a beau-

coup d'esprit & de facilité pour le travail. Il s'est chargé d'un Ouvrage considérable , il est capable de s'en tirer avec honneur. Il a l'humeur gaie , il tourne agréablement un bon mot ; il aime ses Amis, & les sert avec zele dans l'occasion ; enfin il a mille qualités estimables. D'un autre côté voulez - vous connoître un Bourru fiéffé , un Misanthrope , un Atrabilaire , un homme qui hait le travail & qui a l'esprit pesant , un Médisant qui ne ménage ni ceux qu'il hait , ni ceux qu'il aime.... Ah ah ! interrompis-je , vous parlez sans doute de celui qui est avec le Pere Erasmos : voilà deux hommes d'un caractère bien différent. Point du tout , me répondit-il , je vous parle du même homme ; c'est le

Pere Erasmos lui-même , qui réunit toutes ces contrariétés. Il n'y a qu'à le voir dans des momens différens. Tantôt il est tel que je vous l'ai représenté d'abord ; un instant après on ne le reconnoît plus : on diroit que cet étrange homme a deux ames, qui prennent le dessus tour à tour , & qui sont opposées dans toutes leurs inclinations. Il est animal raisonnable, comme vous & moi , mais on ne voit jamais que la moitié de ce qu'il est ; quelquefois il est raisonnable , & quelquefois ce n'est qu'un animal. L'autre Pere , qui est avec lui , se nomme le Pere Tirman. Il a de l'esprit & de l'érudition ; mais comme il n'a pas la tête des plus fortes , on craint qu'à force de la charger , la voiture

ne se brise. Le Procureur nous fit ainsi passer en revue la plupart des Religieux de son Monastere. Le tour qu'il donnoit à ses louanges ou à sa critique nous divertit agréablement. J'eus soin, le soir, d'écrire tout ce que je pus me rappeler de cette conversation, & je la mets ici telle que je la trouve encore sur mes Tablettes : elle servira du moins à faire connoître que les Sciences ne sont pas négligées en Espagne, & que le Monastere de S. Laurent de l'Escorial renferme quantité de personnes de mérite. Il m'en est échappé plusieurs, dont je n'ai pu me rappeler les noms.

Le Marquis parut insensible à tout ce que le Pere Procureur fit pour le réjouir. Il ne prêtoit

pas même l'oreille à la conversation. Son ame étoit au tombeau de Donna Diana. Je l'excitois quelquefois , pour interrompre ses tristes rêveries : il me prioit d'être sans inquiétude , & il m'assuroit qu'il étoit tranquille ; mais ses soupirs le trahissoient , & souvent même des pleurs échappés malgré lui.

Nous quittames l'Escorial , après y avoir demeuré trois jours. Etant retournés à Madrid , je ne songeai plus qu'à hâter nos adieux, pour sortir promptement d'Espagne. Je balançai longtems si je partirois sans avoir vu mes Parens, qui demeuroient en divers endroits du Roïaume , ou du moins sans me faire connoître de l'un d'eux, qui étoit ordinairement à la Cour. Je l'avois

vû souvent , mais comme s'il n'eût été pour moi qu'un Etranger. Enfin je pris la résolution de n'en voir aucun. Peut-être faudra-t'il , me disois-je , non-seulement leur apprendre mon nom , mais leur prouver ma naissance. Les Espagnols sont fiers ; je ne suis pas d'ailleurs en état de les voir avec plaisir. Je donnai ordre à Scori de se préparer au voyage de Lisbonne. Pour nos visites d'adieu , j'aurois souhaité de pouvoir nous dispenser de celle que nous devions à Dom Diego de Velez. Je ne prévoiois que trop la douleur qu'elle coûteroit au Marquis. Mais la bienfiance le demandoit si absolument , qu'il fallut s'y résoudre. Nous commencâmes néanmoins par Monsieur le Duc de Mon-

talto. Nous ne l'avions pas vû , depuis qu'il étoit venu lui-même voir le Marquis à Buen-retiro. Le bruit public lui avoit appris nos malheurs. Il fit mille caresses au Marquis , & il eut l'attention de ne lui rien dire qui pût renouveler le souvenir de sa perte. Il le pria de lui donner de ses nouvelles , à quelque éloignement qu'il pût se trouver de l'Espagne ; & lorsque nous lui eumes appris que nous prenions le chemin de Lisbonne , il nous offrit des Lettres de recommandation pour divers Seigneurs de cette Cour. Nous les acceptâmes , quoique nous en eussions apporté de Paris , & que nous n'eussions dessein d'en faire usage qu'à l'extrémité du besoin. Le dernier adieu fut très-tendre.

Cet aimable Seigneur nous embrassa mille fois , & nous pria de le regarder toujours comme un de nos meilleurs Amis. Nous allames , de là , chez la plûpart des personnes de Madrid , de qui nous avions reçu des marques d'amitié ou de civilité.

Je remis au lendemain nos deux plus cheres visites ; je veux dire celle de Monsieur le Comte de Mancenez , & celle de Dom Diego. Allons voir nos chers Amis , dis - je au Marquis ; & commençons par l'aimable Comte de Mancenez , qui vous a marqué tant de tendresse , & pour qui vous ne sauriez avoir trop de reconnoissance & d'amitié. Je l'avois fait avertir par un Laquais. Il se mit à pleurer en nous voiant. Nous fimes la

même chose; & nous demeura-
mes ainsi quelque tems , fans
avoir la force d'ouvrir la bou-
che. Donna Elisa accourut , lors-
qu'elle eut appris notre arrivée;
& nous trouvant dans cette triste
situation , elle se mit à pleurer
avec nous. Enfin je pris la pa-
role pour leur marquer à quel
point nous étions touchés de
leurs manieres généreuses , &
de la constance de leur amitié.
Notre entretien fut tel qu'on
peut se l'imaginer. Il fallut leur
promettre de diner pour la der-
niere fois avec eux. On ne put
s'empêcher de tomber plusieurs
fois sur l'infortunée Diana , &
les larmes recommençoient tou-
jours. La sincere amitié cause des
sentimens aussi tendres & pres-
que aussi violens que l'amour.

Nous quittâmes cette charmante Sœur & cet aimable Frere avec des regrets qui ne peuvent être exprimés, & nous leur jurâmes un attachement & un souvenir éternel. Le Comte voulut encore nous accompagner chez Dom Diego. Il nous attendoit ; je l'avois fait avertir aussi. Le Lecteur me pardonnera , si j'évite la mémoire de cette douloureuse entrevûe. Il m'en coute trop , lorsque je rappelle une tristesse que j'ai sentie. Mon cœur s'émeut encore , & les traces de mes plus anciennes douleurs se renouvellent.

Je ramenai le Marquis dans un état à me faire balancer si nous partirions le lendemain , suivant les ordres que j'avois donnés à Scoti. Cependant la

*DU MARQUIS DE***.* 403
nuit le remit un peu. Toutes
les mesures étoient prises; nous
partimes de grand matin dans
notre chaise, avec des chevaux
de poste. Nos gens couroient
aussi. Ils étoient quatre; l'illu-
stre Brissant avoit obtenu du
Marquis la permission de nous
suivre.

Fin du troisième Volume.







PQ	Prévost, Antoine
2021	François
M5	Mémoires et avantu
1756	es d'un homme de qual
t.3	té

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

